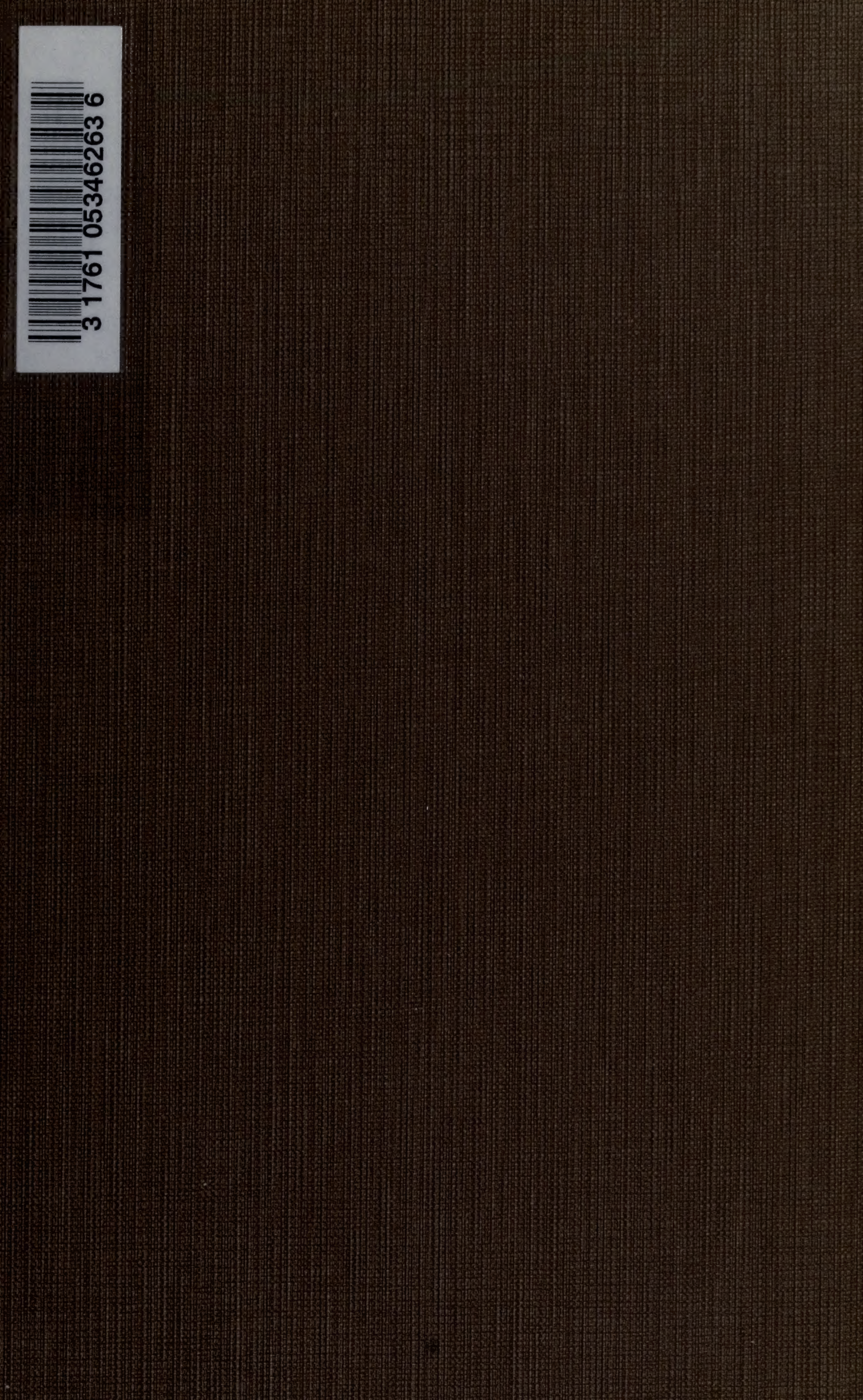
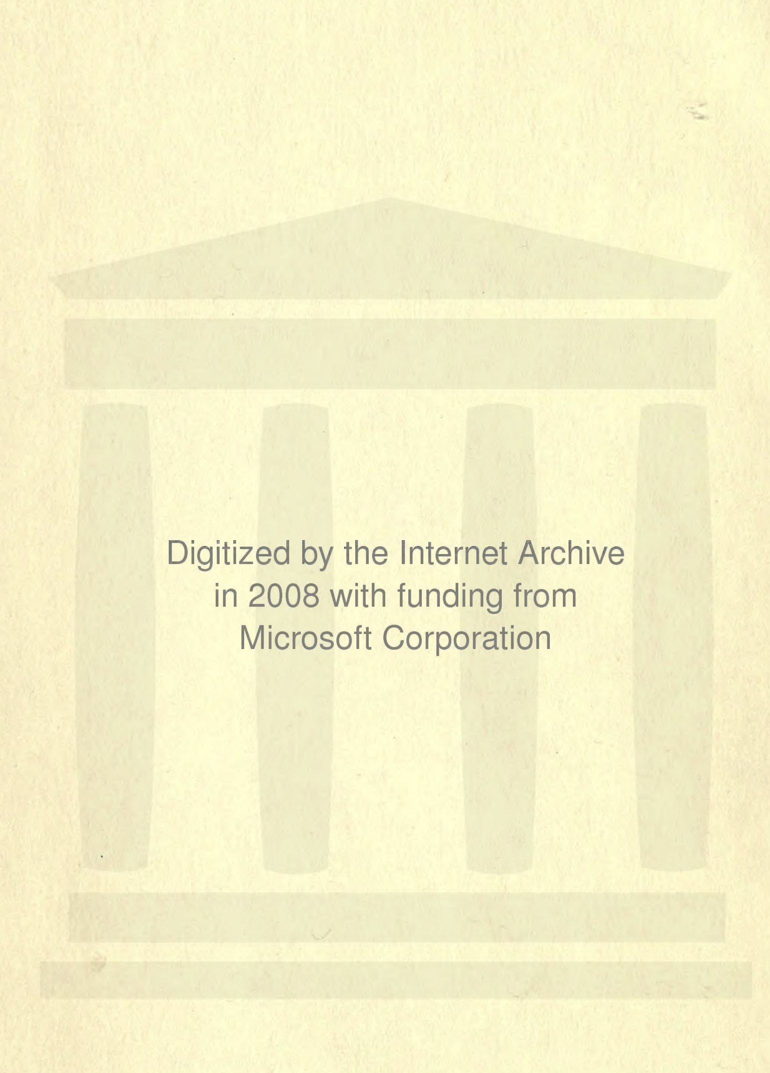




VIE

DE

MERE SAINT-JOSEPH

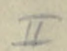
NIHIL OBSTAT

C.-E. BRUNAULT, ptre,
curé de S. François-du-Lac.

IMPRIMATUR

Nicoleti, die 8 septembris 1915.

† J.-S.-HERMANNUS,
Epûs Nicoletanus.





MERE SAINT-JOSEPH,
Fondatrice de la Congrégation des Sœurs
de l'Assomption de la Sainte Vierge.

VIE

DE

MERE SAINT-JOSEPH

FONDATRICE

DES

SŒURS DE L'ASSOMPTION DE LA S. V.

PAR

Une Religieuse de son Institut.

> Ceux qui mettent leur confiance en Dieu auront l'intelligence de la vérité, et ceux qui sont fidèles dans son amour demeureront attachés à lui, parce que la grâce et la paix sont pour ses élus.
>
> Liv. de la Sagesse, Ch. III, v. 9.

NICOLET

1916.

HOMMAGE

À

S.G. MONSEIGNEUR J.-S.-H. BRUNAULT

ÉVÊQUE DE NICOLET.

Monseigneur,

Je vois avec bonheur se réaliser enfin l'un des plus beaux rêves de mes quinze années d'administration : celui d'offrir à notre chère famille religieuse la Vie humble et cachée, mais si belle et si féconde, de notre bonne Mère Saint-Joseph.

Je bénis le Seigneur de me donner aujourd'hui la consolation bien douce de couronner, par cette œuvre qu'a seule inspirée la piété filiale, ce long rosaire qui s'achève maintenant, et dont la mort de notre vénérée Fondatrice ne fut pas le moins douloureux *des* mystères.

Ce travail, où l'on reconnaît sans doute le langage du cœur mais qui trahit l'effort pénible d'une plume encore novice, oserai-je vous en faire hommage, Monseigneur ? — Le bienveillant intérêt, la paternelle bonté, dont toujours vous avez fait preuve envers notre Communauté, me donne l'espoir que vous voudrez bien l'agréer, comme le tribut de ma profonde gratitude et de mon affectueux respect.

Daigne Votre Grandeur bénir ces pages, si modestes qu'elles soient, afin qu'elles aillent porter dans tous les foyers de l'Assomption le parfum des vertus de notre bien-aimée Mère Saint-Joseph.

C'est le souhait et l'espoir de celle qui, humblement agenouillée à vos pieds, implore aussi pour elle-même et sa Communauté la faveur d'une paternelle bénédiction.

SŒUR SAINTE-MONIQUE,
Supérieure générale.

Sœurs de l'Assomption de la S. V.,
Nicolet, le 28 août 1915.

LETTRE DE S. G. MGR J. S. H. BRUNAULT
ÉVÊQUE DE NICOLET.

À LA RÉVÉRENDE MÈRE SAINTE-MONIQUE

Supérieure générale des Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge, à Nicolet.

Ma Révérende Mère,

J'accepte avec plaisir la dédicace de la Biographie de votre bonne Mère Saint-Joseph. Vous avez été bien inspirée, en faisant écrire, sans tarder, une vie qui remplit encore les souvenirs de votre communauté, et vous avez raison d'en compter le projet parmi les plus chèrement entretenus dans votre esprit depuis la mort de votre vénérée fondatrice. C'est d'une piété filiale qui vous honore et que Dieu bénira.

Ce livre est encore une belle action, par son intérêt et par son utilité. Intéressant, il le sera, non-seulement pour toutes vos religieuses qui furent les contemporaines de la Mère Saint-Joseph, mais aussi pour les nouvelles venues, qui pourront, grâce à ces pages, mieux s'imprégner de l'esprit de la famille longtemps gouvernée par cette éducatrice de haut mérite.

Intéressant, il ne le sera pas moins pour vos anciennes élèves, pour le clergé du diocèse, pour tous ceux qui, au dehors, ont bénéficié des services de votre Institut et pour les amis de l'éducation dans notre province.

Mais vous avez tenu, avant tout, à ce que cet ouvrage fût utile, n'oubliant pas que l'histoire, fût-elle l'œuvre sans prétention d'une humble annaliste qui s'y livre par obéissance, doit tendre à édifier pour l'avenir, non moins qu'à renseigner sur le passé. Vous avez

voulu que les lecteurs de la présente biographie pussent y trouver racontés, non pas surtout les détails qui s'adressent à la curiosité, mais plutôt les faits essentiels, les grandes lignes d'une belle vie où le dévouement obscur tient la plus grande place, les motifs surnaturels qui en ont inspiré les moments décisifs comme les heures les plus monotones, les mérites enfin et les résultats que l'on a pu apprécier du vivant même de celle que vous vénérez à si juste titre. Bref, vous avez voulu que ces préliminaires de l'histoire de votre Institut, où se dévoilent ses plus saines traditions, continssent déjà une leçon morale.

Je fais donc des vœux pour que ces enseignements tirés de l'admirable vie de la Mère Saint-Joseph soient appréciés à leur valeur, qu'ils suscitent des émules de ses vertus en se répandant dans les foyers, et qu'ils contribuent à perpétuer dans votre Institut la régularité et la ferveur, l'abnégation et le sacrifice, et l'aimable modestie religieuse, qui ont marqué et caractérisé ses origines.

Veuillez agréer, ma révérende Mère, l'expression de ma gratitude et de mes dévoués sentiments en N. S.

† J.-S.-HERMANN, Évêque de Nicolet,

Évêché de Nicolet,
le 8 septembre 1915, soixante-deuxième anniversaire
de la naissance de la Congrégation des Sœurs
de l'Assomption de la S.V.

PREFACE

La *Mère Saint-Joseph* fut l'une des quatre premières professes, et, pendant cinquante ans, l'âme dirigeante de l'Institut des Sœurs de l'Assomption. On n'a pas pu raconter sa vie sans parler de son entourage. L'auteur de la présente biographie a dû mettre en scène les inspirateurs, les conseillers du dehors, et les ouvriers de la première heure. Sur ces alentours du sujet, il importait de fixer par écrit une tradition qui commence à s'embrouiller, du moins en dehors de la Communauté. Mais on remarquera que l'auteur se borne à l'essentiel et reste sagement dans un domaine de faits où l'unanimité des opinions est toute acquise : l'œuvre de la Mère Saint-Joseph.

Elle naquit d'une famille trifluvienne qui se transplanta à Saint-Grégoire. Il entre des éléments riches et variés dans " *l'étoffe du*

pays " où l'entreprenant vicaire, M. Calixte Marquis, proposait un jour au curé de Saint-Grégoire, M. Jean Harper, de tailler une communauté nouvelle, puisqu'on ne pouvait obtenir des religieuses déjà existantes.

Trois-Rivières donne la part canadienne: Hedwidge Buisson, la fille des pionniers du XVIIe siècle, presque les contemporains de Champlain. Saint-Grégoire présente la part acadienne: les filles des proscrits de 1755.

Le courage militaire, l'esprit religieux, l'audace des entreprises lointaines, et, avec cela, le culte des vertus familiales entretenu par d'admirables chrétiennes, toutes ces qualités ont fleuri chez les ancêtres trifluviens. Leurs descendants ont colonisé les plus vieux centres de la rive sud, y apportant avec eux de quoi former plus tard un jeune diocèse à l'image de l'ancien.

D'autre part, le long contact de l'âme acadienne avec la souffrance inouïe, atroce, a déposé en cette âme une gravité qui contraste avec la gaieté bien française des paroisses canadiennes, une ténacité que l'on confondrait à tort avec l'entêtement, des coutumes distinctes comme l'histoire qui les

a créées, une prudence qui va parfois jusqu'à la défiance, un inébranlable attachement à la religion qui a consolé les malheurs des anciens, une grande simplicité de goût, bref. un ensemble d'attributs qui font à la paroisse acadienne de Saint-Grégoire un tempérament robuste et sain, dont on peut tout obtenir, si l'on sait s'y prendre.

Or, dans les premières années du régime de l'Union, devant la menace des impôts scolaires, ce monde acadien, acclimaté dans nos régions, mit un jour en œuvre tout ce qu'on pourrait appeler ses qualités négatives. Des agitateurs politiques, dont quelques-uns Irlandais, avaient exploité l'instinctive défiance des fils des proscrits contre toute apparence d'oppression de la part d'un gouvernement anglais. Il s'en suivit une bruyante opposition à l'établissement d'écoles que l'on croyait de bonne foi destinées à angliciser les enfants. Une maison d'école fut même incendiée par les manifestants.

Cette situation difficile à contourner semble bien, vers 1850, avoir donné au curé de Saint-Grégoire, et à son vicaire, l'idée d'obtenir pour la paroisse une école tenue par des

religieuses, afin de calmer les alarmes du peuple.

A défaut de sujets disponibles, les communautés retardaient la mission demandée. Le diocèse des Trois-Rivières put, en somme, se féliciter de ce contre-temps. A peine formé, il recueillit ses forces et constata la richesse de la vie catholique de ses paroisses. Puis, sans prévoir peut-être qu'il consacrait les fondements d'une communauté destinée à devenir très nombreuse, Mgr Cooke érigea canoniquement, en 1855, une nouvelle congrégation, sous le vocable de l'Assomption de la Sainte Vierge.

Les humbles postulantes qui firent leur profession à la suite de ce décret, se laissèrent guider par l'obéissance, très émues, on le comprend, mais ne songeant pas une heure qu'un grand évènement se passait dans l'Église des Trois-Rivières: une famille religieuse naissait.

Sans discuter plus que l'auteur ne le fait sur le titre du fondateur, on peut bien, en passant, admirer les voies de la Providence qui associait un anglais, M. Harper, fils de protestants anglais, à la fondation d'une

communauté vouée à l'éducation catholique et française des enfants, et qui allait commencer son apostolat chez un groupe d'Acadiens issu des victimes du *grand dérangement*.

L'Église catholique voit souvent s'effectuer par ses soins d'aussi merveilleux retours. Soyons heureux de ce que notre histoire locale contienne une de ces belles pages où l'on voit le sacerdoce offrir, par la main d'un fils d'anglais, aux survivants de la race opprimée, une tardive mais noble et durable réparation.

L'œuvre instituée n'allait pas tarder à franchir les limites du petit pays acadien qui avoisine Nicolet. L'expansion fut rapide. Pour assurer à la maison-mère une direction spirituelle que le curé ne pourrait plus commodément offrir, on songea à transférer l'administration à Nicolet, non loin du séminaire où un personnel plus nombreux pourrait assumer cette tâche.

Il faut ici noter la date. On est en 1872. Or, à quand remontent les premiers pourparlers en faveur de la formation d'un nouveau diocèse? N'est-ce pas à l'époque un peu imprécise où les développements de la vie

religieuse et de la vie économique commencent à faire penser qu'un nouveau siège épiscopal assurerait une direction plus immédiatement efficace, au centre religieux déjà tout constitué par les communautés qui y grandissent?

On le voit, l'existence et l'expansion des Sœurs de l'Assomption sont intimement liées à l'évolution de cette partie de la rive sud. Une histoire de Nicolet ne pourra pas s'écrire sans tenir compte de ce facteur considérable dans la vie intellectuelle et religieuse de nos campagnes. Si ces groupements ruraux ont un esprit et des mœurs dont nous n'avons pas à rougir, les Sœurs de l'Assomption ont contribué à les leur inculquer, sous la direction ininterrompue des Églises des Trois-Rivières et de Nicolet. Pour avoir, depuis soixante ans, façonné l'âme de tant de futures mères de famille, et préparé tant d'institutrices à compléter à l'école l'œuvre des foyers, cette congrégation a été sans conteste une active ouvrière des progrès accomplis dans nos paroisses. Ces femmes dévouées ont même tenu à ne rester étrangères à aucune initiative religieuse et patriotique partie de Nicolet. Elles ont aujourd'hui, aux Etats-Unis et dans

l'Ouest canadien, des missions qui attestent la fécondité de la vie catholique de leur diocèse d'origine, et qui font leur bonne part en faveur de la langue française parmi nos frères de là-bas (1).

Elles sont donc bien vivaces dans cette communauté de chez nous, toutes les qualités des deux races qui y sont représentées : la race canadienne, entreprenante, capable de se répandre au loin sans rien perdre de ses forces d'action au cœur même du vieux foyer, éprise de tout ce qui fait appel à son esprit d'apostolat pacifique et conquérant, forte et assurée de durer comme son clergé qui l'a sauvée de toutes les absorptions ; la race acadienne, avec son sérieux et son opiniâtreté, capable de survivre à toutes les tempêtes, dès lors qu'elle a pu prendre racine, noble et grande dans la souffrance, austère et frugale dans ses goûts qu'elle transporte avec elle comme un héritage de la vie patriarcale et simple de ses aïeux, pieuse, enfin, jusqu'à

(1) La Congrégation des Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge se compose aujourd'hui (1915) de 676 religieuses dont 131 défuntes. Des 57 maisons de l'Institut, 11 sont actuellement en activité aux E.-U., 6 dans les provinces de l'Ouest, 5 dans le vicariat apostolique du Témiscamingue, y compris le Noviciat ouvert à Haileybury en 1910, à la demande de Mgr Latulippe. Le diocèse des Trois-Rivières en compte 4, de même que celui de Sherbrooke ; les autres appartiennent au diocèse de Nicolet.

choisir *l'Ave maris stella* comme hymne patriotique, et la fête de l'Assomption pour sa fête nationale.

La survivance de ces deux éléments au sein de la communauté de l'Assomption n'en a jamais compromis l'harmonie. Car il y a, dans ces deux familles issues de la même France, des qualités communes qui les font s'aimer et se bien entendre: toutes deux sont accueillantes et généreuses à l'étranger qui les respecte, et toutes deux savent se souvenir.

*
* *

Ces réflexions générales ne sont peut-être pas de trop, si l'on veut apprécier à sa juste valeur la personnalité de la Mère Saint-Joseph et les aptitudes qu'elle a montrées au gouvernement d'une congrégation ainsi recrutée chez les filles des deux peuples qui nous sont également chers dans la province de Québec,

La vie religieuse et la grâce qui l'alimente, ne suppriment pas les vertus naturelles, mais les supposent et les achèvent.

On amenait un jour à sainte Thérèse une postulante dont on vantait l'angélique piété.

La grande Carmélite hésita: “ Voyez-vous, observa-t-elle après l'examen du sujet, Notre Seigneur eût donné ici à cette jeune fille de la dévotion, et on lui enseignerait la manière de faire oraison: mais si elle n'a pas de jugement, elle n'en aura jamais, et au lieu de servir la communauté, elle lui sera toujours à charge (1). ”

Chez la femme modeste et distinguée qui fait le sujet de cette monographie, un jugement sain nous apparaît comme la qualité maîtresse, d'après tous les témoignages cités. Rien n'indique qu'elle ait été d'un mysticisme très subtil. D'ailleurs, l'auteur a prudemment évité de prononcer le mot *sainte* en louant ses vertus. Maïs on sent, à chaque ligne, que l'âme de la communauté vénère sa fondatrice comme une servante de Dieu.

Ce qui ne fait pas de doute, c'est que la tradition garde d'elle le souvenir d'une femme d'un grand sens, d'un remarquable équilibre intellectuel et moral. Quand la vie religieuse s'empare de ces natures saines et vigoureuses, il est rare qu'elle ne les conduise pas à la

(1) Histoire de sainte Thérèse, d'après les Bollandistes, par une Carmélite, Paris, Retaux, Vol. II, p. 408, Edition 1888.

sainteté, non peut-être par des voies extraordinaires, mais sûrement par les chemins les plus engageants pour les âmes qui ont à les suivre.

La piété filiale a donc inspiré ces pages écrites avec talent, modestes, sincères et sobres, où l'auteur se garde des exagérations du panégyrique, mais laisse parler l'affectueuse vénération qu'a mise dans son cœur toute une tradition conservée par les témoins de la vie de la Mère Saint-Joseph.

Au surplus, cette biographie est l'œuvre d'une religieuse enseignante. Or, on sait que la pédagogie habitue l'esprit aux analyses psychologiques et accentue les aptitudes que développe en ce sens la pratique de l'ascétisme et du recueillement religieux. Telle qu'elle est conduite, cette étude nous livre assez de faits caractéristiques, de paroles qui sont des maximes d'une sagesse sans prétention, d'attitudes bien dessinées dans le cadre des évènements, pour nous faire connaître l'âme de l'héroïne. Et l'on admettra que ce fut une belle âme.

La vie de nos religieuses se ressent plus ou moins de l'état des milieux où elle

s'épanouit. Ainsi, il y a quelque chose qui invite déjà au calme dans l'aspect uniforme et peu heurté des lieux où la Providence a placé les deux foyers successifs de l'Assomption. Les plaines unies de Saint-Grégoire et la vallée du lac Saint-Pierre n'ont rien qui, par soi, exalte l'imagination. Le cours du Saint-Laurent est seul à nous offrir des images grandioses ; encore sont-elles ce qu'il y a de plus paisible au monde.

La vie placide de nos populations riveraines ressemble au cours de ce fleuve. Il n'y a guère de ces industries bruyantes et qui habituent les gens à se précipiter. Tous nos jours se ressemblent. La construction d'un édifice chez nous fait époque. Sans les élections périodiques du régime constitutionnel, il n'y aurait guère d'évènements civiques. Sans les incendies qui ravagent parfois nos établissements mal protégés contre ces accidents fâcheux, nous ignorerions les émotions violentes que provoquent les éléments ou les conflits sociaux en d'autres pays plus tourmentés.

Depuis cent ans que nous avons la paix avec nos voisins, les annales intimes de nos

familles se ressemblent toutes. Si l'on aligne les naissances et les deuils, puis les départs de certains membres pour les Etats-Unis ou pour de nouveaux pays de colonisation, on a tout dit. Seules, dans la régularité des saisons de l'année, nos fêtes religieuses marquent les étapes de notre vie populaire.

Ainsi de la vie religieuse, même quand elle n'est pas cloîtrée, et qu'elle s'ouvre chaque jour au flot des jeunes têtes bien éveillées qui viennent y demander les leçons du savoir et de la vertu. La chronique du couvent a peu de récits sensationnels à enregistrer.

Rien d'étonnant donc si la biographie d'une religieuse de notre pays, au XIXe siècle, contient peu de faits saillants et beaucoup de réflexions sur ces faits. La vie intérieure et cachée y tient la plus grande place. La supérieure générale, comme la plus humble de ses filles, doit subordonner son travail, son administration et les relations qu'elle nécessite, aux règles intangibles de la vie intérieure, aux exigences sacrées de ses trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance aux constitutions.

Réconfortante pour les religieuses qu'elle est destinée à édifier, cette lecture devra faire encore du bien aux anciennes élèves et à tous les amis de l'Institut. On se plaira à suivre les méditations inspirées à l'auteur par les documents où s'est posée la main de la fondatrice et par la tradition vivante qui lui en a facilité l'intelligence.

J'ai parlé de méditation. C'est, je crois, le caractère de cette étude psychologique. Ainsi, la religieuse biographe n'a pas cru devoir s'attarder à la description détaillée des lieux où s'est écoulée la vie racontée. Tout entière au souci de saisir la physionomie morale de la fondatrice, de peindre son âme, d'en suivre l'ascension vers les sommets de la vertu et du détachement, elle n'a jeté que de rapides coups-d'œil sur les paysages qui furent familiers à la Mère Saint-Joseph, sur les murs où elle se tint enfermée, sur l'humble mobilier qui lui servit, et même sur les traits caractéristiques de son visage. C'est d'une sobriété d'autant plus louable que l'excès de pittoresque et de couleur locale est dans les goûts d'aujourd'hui.

Sans doute, plusieurs de ces humbles détails

trouveront leur place dans la future histoire générale de la congrégation. Pour le lecteur qui aime l'histoire, et surtout pour les lectrices qui furent de la maison, il ne peut pas être indifférent de revoir au fond de la scène les *êtres* du foyer, les meubles de l'ancien temps, la chapelle primitive et un peu tout ce qui a servi au personnage qu'on fera s'y mouvoir. De même l'aspect extérieur des couvents habités, les arbres qui en ont orné les abords, le jardin, la basse-cour, la margelle du puits, avec, plus au loin, la perspective des champs et du village, et la ligne des bois qui fermaient l'horizon, voilà les éléments de tableaux où l'on aimera à voir figurer en relief et bien vivantes les principales ouvrières de l'Institut.

Pour le moment, il importait de nous montrer à l'œuvre l'éducatrice, l'apôtre et la religieuse, surtout dans sa vie intérieure et dans les motifs qui ont dirigé sa conduite. Par une réserve qu'il serait impertinent de regretter, l'auteur maintient sur les traits physiques de son héroïne le bandeau et le voile symbolique qu'elle-même y garda pendant sa vie...

C'est beaucoup de nous avoir révélé l'âme

d'une éducatrice dont la vocation et le zèle apostolique nous font penser à ce beau mot qui est tout un programme illustré dans ce livre : " Je souhaiterais, disait un jour Pasteur, que tout professeur, en franchissant le seuil de sa classe, se dise avec recueillement: Comment élèverai-je aujourd'hui plus haut qu'hier le cœur et l'esprit de mes élèves? "

S'il est dans notre existence nationale ce qu'un de nos poètes a appelé des " perles ignorées ," ce sont surtout les vies de nos religieuses institutrices. Il est vrai qu'elles travaillent pour le bon Dieu et la patrie, plutôt qu'en vue de l'histoire.

Mais il faut les remercier quand la reconnaissance et la piété filiale les engagent à faire connaître quelques-unes de ces âmes de choix qui nous montrent la beauté de la religion embrassée dans toute son étendue. Ce spectacle confond la stérilité de certaines vies et stimule la ferveur des existences déjà vouées au service de Dieu et des âmes.

Séminaire de Nicolet,
En la fête de l'Assomption de la
Sainte Vierge 1915.

GEO. A. COURCHESNE, PTRE.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Si nous avons, au cours de cet ouvrage, – nous ne le croyons pas – employé le titre de sainte ou de vénérable, en parlant de notre vénérée mère Saint-Joseph, nous affirmons n'avoir pas voulu en cela prévenir la décision du Saint-Siège et nous déclarons nous conformer en tout aux décrets de S. S. le pape Urbain VIII.

VIE

DE

MÈRE SAINT-JOSEPH

FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DES SŒURS
DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE, NICOLET.

CHAPITRE I

L'ENFANT

LA PAROISSE. — LA FAMILLE. — PREMIÈRES ANNÉES.

Hedwidge Buisson naquit aux Trois-Rivières, le 4 septembre 1837, dans une modeste demeure de la banlieue, qu'habitait à cette époque son père Antoine Buisson.

Auprès de ce berceau que la religion avait béni, s'étaient concentrés tous les soins, toutes les attentions que l'amour sait inspirer au cœur des parents chrétiens. Déjà, pour lui sourire à l'entrée de la vie, l'enfant avait vu se pencher vers elle un frère, Ephrem, que Dieu réclama dès ses premières années, et deux sœurs, dont l'une Arline, devint plus tard Madame Calixte Bergeron, et l'autre, Philomène,

épousa M. Emilien Brassard, puis, après la mort de ce dernier, M. Moïse Bergeron (1). Quatre autres sœurs : Olivine, devenue Madame Octave Désilets, – Virginie, qui ne fit pour ainsi dire qu'apparaître au foyer, – Virginie, plus tard Madame Emmanuel Janelle, – Hélène, Madame Eugène Janelle ; et deux frères, Wilfrid, mort à deux ans, et Alphonse, mort à cinq ans, devaient, dans la suite, porter à dix le nombre des enfants issus de l'union d'Antoine Buisson et d'Emélie Blondin.

Deux ans seulement après la naissance d'Hedwidge, M. Antoine Buisson quitta définitivement Trois-Rivières pour venir s'établir à Saint-Grégoire, sur une propriété située à quelques arpents du village. Il échangea bientôt cette propriété pour une autre, plus rapprochée de l'église et de l'école.

On peut voir encore aujourd'hui, à deux pas de la nouvelle résidence de M. Luc Thibodeau, une simple maison de bois blanchie à la chaux, qui, par son ancienne toiture française, ses fenêtres basses aux lourds contrevents verts, son rustique perron fait de quelques planches, présente un contraste frappant avec les habitations voisines (2). C'est à ce foyer familial qu'il lui faudra dire adieu, à l'âge

[1] Madame Moïse Bergeron demeure actuellement (1915) au village de Saint-Grégoire. Elle est la seule survivante de la famille de Mère Saint-Joseph.

(2) Cette maison qui fut, après la mort de M. et Mme Buisson, la propriété de leur gendre, M. Eugène Janelle, appartient aujourd'hui à M. Luc Thibodeau qui a épousé une de leurs petites-filles, Mlle Annie Brassard. M. et Mme Thibodeau ont tenu à honneur de conserver cet héritage familial, vestige toujours aimé du passé.

de 16 ans, pour répondre à la voix du Seigneur qui l'appelle; c'est là, enfin, que plus tard, devenue religieuse, elle apparaîtra, comme un ange de consolation et de paix, auprès du lit d'agonie de ses pieux parents, soulageant leurs souffrances et leur montrant le ciel.



Si le village de Saint-Grégoire-le-Grand ne fut pas pour elle la terre natale, tant de souvenirs l'y rattachaient qu'il lui fut toujours bien cher. Son enfance avait été bercée au récit de ce qu'on pourrait appeler les temps héroïques de Saint-Grégoire. Elle avait entendu tant de fois les anciens de la paroisse, descendants des malheureux proscrits de 1755, parler ensemble des sombres jours de l'expédition de Monckton, que jamais elle n'avait pu oublier ces scènes de désolation et d'horreur.

Bien souvent, son imagination enfantine dut lui représenter le navrant spectacle de ces 7000 Acadiens arrachés, d'après les ordres barbares du gouverneur Lawrence, à leurs paisibles demeures de Beauséjour et de Grand-Pré, brutalement entassés sur des vaisseaux anglais, dispersés sur les côtes de l'Atlantique, abandonnés sans protection et sans défense à la merci de leurs farouches spoliateurs, qui se sont fait un jeu cruel de séparer les familles, et, ainsi atteints dans leurs affections les plus sacrées, obligés de vivre au milieu d'un peuple qui les méprise, les repousse comme des vagabonds et leur

fait même un crime de leur attachement à leur religion et à leur patrie.

Et lorsque, jetant un regard ému vers ce douloureux passé, elle voyait l'incendie allumé par la haine dévorer ces villages acadiens, il lui semblait sans doute, au milieu de ces ruines fumantes voir apparaître l'ombre sinistre d'un Winslow, s'applaudissant d'avoir consommé en si peu de temps son œuvre de destruction, et ne se doutant même pas que ce cruel exploit imprimerait à son front la honte d'une ineffaçable souillure.

Mais c'était surtout à travers bois que la tradition lui faisait suivre les malheureux fugitifs, alors que, traqués comme des bêtes fauves, et lassés d'une existence toujours de plus en plus périlleuse et misérable, ils s'étaient décidés à venir au Canada demander asile et protection à ce peuple qui, comme eux, aimait la France et voulait rester fidèle à son Dieu.

Les premiers colons de Saint-Grégoire furent, on le sait, des déportés de 1755. Les uns vinrent directement de l'Acadie; les autres, plus nombreux, étaient partis de Boston, après avoir été dans leur exil l'objet d'odieuses persécutions pires que la mort.

La première expédition avait pour chef Michel Bergeron de Nantes (1), et croyait se diriger sur

(1) M. Calixte Bergeron, qui demeure encore actuellement à Saint-Grégoire, se trouve l'arrière petit-fils de M. Michel Bergeron, dont il a continué l'œuvre en mettant en valeur la terre défrichée par son courageux ancêtre. Son épouse, Arline Buisson, était la sœur aînée de Mère Saint-Joseph.

Québec. Après plus de cinq mois d'une marche des plus pénibles, la petite troupe, exténuée de fatigue, arriva vers la fin d'octobre 1760 – ou 1763, comme le disent les archives paroissiales – aux premières habitations de Cacouna, où elle passa l'hiver.

Le printemps suivant, on se remit en marche, toujours vers le sud-ouest, mais cette fois en canots d'écorce qu'on avait eu soin de préparer pendant la froide saison. On remonta le fleuve jusqu'à Larochelle, aujourd'hui Saint-Grégoire, où on arriva dans l'automne de 1764.

On construisit à la hâte quelques pauvres cabanes, et la petite colonie heureuse malgré le froid, la faim et mille autres privations, d'être libre enfin, vécut, pendant l'hiver, des produits de la chasse et de provisions que Michel Bergeron (ou Michel Nantes, comme on l'appelait alors) avait achetées aux Trois-Rivières.

Les années suivantes, d'autres acadiens vinrent les rejoindre et porter à 70 environ le nombre de ces familles d'exilés, dont les descendants forment aujourd'hui les quatre-cinquièmes environ de la population totale. De ce nombre se trouvent les familles Arseneau, Bergeron, Béliveau, Bourgeois, Bourque, Bouvet, Bussière, Doucet, Gaudet, Hébert (1), Héli, Héon, Lamothe, Landry, Leblanc, Thibodeau, Tourigny, et bien d'autres encore.

(1) Au nom d'Hébert se rattache un épisode rapporté par l'abbé Casgrain, et qui nous fait involontairement songer à " l'EVANGÉLINE " de Longfellow. Nous le transcrivons ici, un peu à l'adresse des religieuses de notre

Mais il faut nous arrêter ici, car nous n'avons nullement la prétention de faire, dans cet ouvrage, l'historique de cette intéressante paroisse. Cela nous entraînerait trop loin, et d'ailleurs nous n'avons pas qualité pour entreprendre ce travail. Nous n'avons pu résister toutefois au désir bien légitime, ce nous semble, de rendre hommage en passant au patriotisme ardent, à la foi courageuse de ces héroïques colons que furent les premiers habitants de Saint-Grégoire.

communauté qui reconnaissent pour ancêtre Etienne Hébert, le héros de cette histoire, mais surtout pour donner une idée de la barbarie avec laquelle les Anglais dispersèrent les membres des familles acadiennes, dont plusieurs même ne parvinrent jamais à se reconstituer.

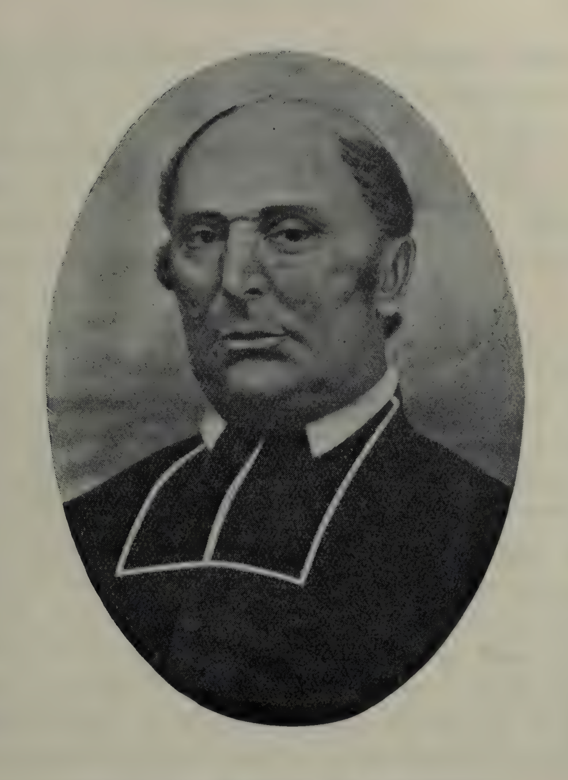
" Au nombre des fugitifs qui avaient cherché au Canada asile et protection, se trouvait un jeune homme de dix-huit ans, nommé Etienne Hébert, enlevé de la paroisse de Grand-Pré, où il habitait le vallon du Petit-Ruisseau, dans la concessiou dite des Hébert. Séparé de ses frères qui avaient été jetés, l'un dans le Massachusetts, l'autre dans le Maryland, tandis que lui-même, débarqué à Philadelphie, avait été mis au service d'un officier de l'armée, il n'eut pas de repos jusqu'à ce qu'il eût rejoint ses frères qu'il croyait rendus au Canada.

Frustré dans ses espérances, à son arrivée, mais non découragé, il se fit concéder des terres dans la Seigneurie de Bécancourt et repartit, en hiver, monté sur des raquettes. Après bien des recherches, il eut la joie de les ramener tous les trois : l'un était à Worcester, un autre à Baltimore et le troisième, dans un village dont le nom a été oublié. Les quatre frères s'établirent voisins l'un de l'autre, à Saint-Grégoire, où ils ne tardèrent pas à prospérer.

Un jour, Etienne Hébert apprit qu'une de ses voisines de Grand-Pré - du nom de Josephte Babin - qu'il avait eu l'intention d'épouser, avait été emmenée à Québec où elle vivait avec une de ses sœurs, sous la protection d'exilés comme elle. Malgré une longue séparation, elle ne l'avait pas oublié et n'avait jamais perdu l'espérance de le revoir. Ils se revirent, en effet, Hébert, de son côté, lui était resté fidèle. Ils pleurèrent longtemps au souvenir de Grand-Pré, au souvenir de tant de parents et d'amis morts ou disparus. Peu de jours après, ils étaient unis pour ne plus se séparer.

Les quatre frères Hébert sont devenus la souche de nombreuses et honorables familles répandus au Canada. Huit de ces familles occupent encore aujourd'hui le rang des Hébert, dans la paroisse de Saint-Grégoire. "

L'abbé Casgrain, - *Voyage au Pays d'Evangéline.*



Messire JEAN HARPER,
Curé de la paroisse de
Saint-Grégoire.

Qui ne comprendra, en lisant ces quelques lignes, que les fils de ces vaillants pionniers soient fiers de se réclamer de telles origines; qu'ils aient tenu à garder jalousement l'héritage ancestral acquis, fécondé, puis transmis par leurs pères, au prix de tant de sacrifices; et qu'il leur soit bien doux aujourd'hui de vivre en paix sur ce coin de terre peuplé pour eux d'impérissables souvenirs?

Et dans notre chère famille religieuse, on ne nous reprochera pas, sans doute, de nous être ainsi laissé attarder au récit des commencements de la paroisse de Saint-Grégoire. N'est-elle pas pour nous aussi la terre des souvenirs, et ne nous sentons-nous pas attirées vers elle par des charmes puissants?

C'est là, en effet, qu'il plut à la Providence de placer le berceau de notre Institut. Dans cette maison curiale s'est élaboré le plan de cette œuvre qui eût semblé à la sagesse humaine une folie. Dans ces foyers chrétiens, sur lesquels la croix étend son ombre bénie, le Seigneur voulut choisir les âmes d'élite qu'il daignait appeler à l'honneur de servir d'instruments à la réalisation de ses desseins.

Et puisque c'est de l'une d'elles que nous écrivons aujourd'hui l'histoire, il nous a semblé tout naturel de présenter ainsi, dans le cadre où le bon Dieu l'avait placée, la noble figure dont nous allons tenter d'esquisser les traits. De ce sol arrosé de tant de sueurs et peut-être de larmes, s'élevait comme un parfum de courage, de constance et de foi que, tout enfant, dut respirer avec délices celle qui, plus tard,

après avoir été l'une des fondatrices de notre Congrégation, devait pendant vingt-sept ans en diriger les destinées.



" C'est une grande avance sur le chemin de la vie, a écrit Mgr Baunard, que d'y trouver la trace de ceux du même sang et du même nom qui y ont marché devant nous, en éclaireurs et en pionniers. "

Ce fut un des privilèges de la jeune Hedwidge que de grandir au sein d'une atmosphère embaumée des belles et fortes vertus des ancêtres. Si loin, en effet, que l'on veuille remonter dans la généalogie (1) de la famille Buisson, on n'y saurait découvrir rien que d'honorable, rien qui ne soit digne du respect et souvent de l'admiration de la postérité.

(1) Cette généalogie, conservée précieusement dans les papiers de famille, la voici, telle que nous l'a communiquée Mme Moïse Bergeron, sœur de Mère Saint-Joseph :

Io - Gervais Buisson, né en France, en 1601, arrivé au Canada vers 1654, et inhumé à Québec, le Ier août 1674, avait eu pour épouse Marie Lereau.

2o - Antoine, son fils, né en 1646, épousa, en 1671, Ursule Trude, dont il eut

3o - Jean-Baptiste, baptisé à Sillery, le 8 juillet 1675, et qui épousa, en 1699, Louise- Françoise Beaudet.

4o - Jean-Baptiste II, son fils, baptisé à Saint-Nicolas, le 20 juin 1706, épousa le 7 janvier 1734, à Saint-François-du-Lac, Agathe Pinard, et eut pour fils

5o - Antoine, baptisé aux Trois-Rivières, le 8 août 1739, qui épousa le 10 août 1762, aux Trois-Rivières, Marie-Charlotte Delorme.

6o - Antoine II, fils de ce dernier, né aux Trois-Rivières, le 18 décembre 1764, épousa en premières noces, le 23 novembre 1795, Catherine Fafard dit Longval, et en secondes noces, le 24 février 1800, Louise Dugué dit Duplessis, dont il eut

7 - Antoine III, né aux Trois-Rivières, en 1801, et qui fut le père de Marie-Hedwidge, en religion Mère Saint-Joseph.

Depuis l'ancêtre, Gervais Buisson, arrivé au Canada, en 1654, jusqu'à Antoine, alors héritier de son nom, le sang français n'avait pas dégénéré. C'était chez tous le même dévouement à la patrie que leurs pères avaient autrefois vaillamment défendue, et qu'ils servaient à leur tour par la charrue sinon par l'épée. C'était le même culte du passé, la même foi surtout rayonnant dans leurs œuvres, le même amour pour l'Église dont ils se glorifiaient d'être les fidèles enfants.

Aussi, Dieu bénissait ces foyers chrétiens et se plaisait à venir y chercher des apôtres pour ses œuvres. La famille Buisson s'honore, en effet, de compter, parmi ses membres les plus distingués, des prêtres d'une haute intelligence et d'une vertu plus haute encore, qui ont fait honneur au clergé canadien et plus spécialement au diocèse de Nicolet.

Par son aïeule maternelle, Marie Lemaître dit Lotainville ou Lottinville (1), M. Antoine Buisson se trouvait apparenté au premier curé de Saint-Paulin, M. l'Abbé Joseph-Honoré Lemaître dit Lottinville qui, retiré ensuite à Saint-Grégoire, de

(1) Antoine Buisson II, avait épousé en secondes noces Louise Dugué dit Duplessis, dont la mère s'appelait Marie Lemaître dit Lottinville, ainsi qu'il est prouvé par l'extrait suivant du régistre des Trois-Rivières concernant ce mariage.

Le 24 février 1800, nous soussigné avons reçu le mutuel consentement de mariage de Antoine Buisson, veuf de Catherine Faffard dit Longval, d'une part, et de Louise Dugué dit Duplaisis, fille de Jean-Baptiste Dugué dit Duplaisis et de Marie Lemaitre dit Lottainville, d'autre part, en présence de Antoine Buisson, père, Jean-Baptiste Dugué dit Duplaisis, Pierre Lotainville, Joseph Lotainville.

Sigué : M.-J. FÉLIX, Ptre.

1856 à 1859, y remplit pendant quelque temps les fonctions de chapelain à l'égard de notre jeune communauté. Il y consacra le peu de forces que lui laissait une santé languissante.

Il était de la famille lui aussi, par sa mère, Marguerite-Emilie Buisson, celui qu'on se plaisait à appeler " le bon Père Bellemare ", et dont le souvenir est resté en vénération à Nicolet.

Ce nous est un devoir de rendre ici hommage à cet homme de Dieu que fut M. l'abbé Antoine-Narcisse Bellemare. Nature magnifiquement douée, esprit lucide et pénétrant, jugement prompt et toujours sûr, volonté ferme et énergique, il fut avant tout *homme de convictions et homme de caractère.* Cependant, malgré " la forte vigueur de son être intellectuel ", malgré " la robuste solidité de son être moral ", il fut pour tous ceux qui l'ont connu la *personnification de la bonté.*

C'est le propre de la force morale d'assurer la parfaite et tranquille possession de soi-même. Or, M. Bellemare se posséda toujours avec plénitude, et comme il se possédait, il sut se donner. Ce seul mot résume pour ainsi dire sa belle et longue carrière sacerdotale. Il a passé, en effet, toute sa vie de prêtre dans son cher Séminaire de Nicolet, où il s'est donné avec amour et joie, aux élèves d'abord dont il fut aimé comme supérieur, autant qu'il avait été apprécié comme professeur de théologie, de philosophie ou de lettres; au jeune clergé, à la

formation duquel il a travaillé pendant plus de vingt ans.

Il s'est donné encore – et nous savons, nous, avec quelle incomparable bonté – aux âmes dont la direction lui était confiée. Dans notre congrégation, dont il fut chapelain, de 1889 à 1891, et confesseur extraordinaire jusqu'à sa mort, on a gardé le souvenir de son dévouement, de son affabilité, et surtout de sa douceur tout évangélique au confessionnal. Pas plus que le Maître, il n'eût voulu " fouler aux pieds le roseau à demi-brisé, ni éteindre la lampe encore fumante ". Il savait comprendre les âmes, il excellait à rassurer les consciences inquiètes ou troublées, à leur inspirer la confiance en Dieu, et à les établir dans la paix.

A tous, enfin, il s'est donné sans compter ; et ils sont rares, à Nicolet, ceux qui n'ont jamais été l'objet de ses bienveillantes et réconfortantes attentions. Cette force d'âme, cette bonté de cœur, c'est dans ses rapports intimes avec le Dieu du Tabernacle qu'il allait chaque jour les développer et les fortifier. Sa tendre piété a dû le rendre cher au Seigneur, et là-haut le Maître a dû récompenser avec magnificence celui qui, à son exemple, avait été toute sa vie doux et humble de cœur.

Les mêmes liens de parenté unissaient à la famille Buisson M. l'abbé Charles-Zéphirin Garceau, qui fut pendant trente-deux ans curé à Saint-Pierre-les-Becquets, et à qui on a pu rendre ce témoignage, qui nous semble bien être un des plus touchants

éloges à déposer sur la tombe d'un ministre de Dieu : " M. l'abbé Charles-Zéphirin Garceau fut par excellence le Père de son peuple, et tous ses paroissiens gardent encore pieusement son souvenir. "

M. l'abbé Edmond Buisson, curé de Victoriaville, où il est mort le 12 juillet 1913, était lui aussi un cousin germain de Mère Saint-Joseph.

Mgr Brunault, au cours de l'oraison funèbre qu'il prononça en cette circonstance, le caractérisait ainsi : " M. Buisson fut un prêtre qui n'eut d'autre goût que le sacerdoce, un prêtre qui respecta toujours son sacerdoce. " Nous pourrions nous contenter de cette parole, qui à elle seule dit tant de choses. Mais comment nous défendre de citer encore ?

Ouvrant quelques pages de la vie de ce digne prêtre, Sa Grandeur montrait en lui *l'homme de la prière*, d'abord, et racontait à son auditoire ce trait bien suggestif : " Alors qu'il était curé à Saint-François-du-Lac, un de ses confrères en voyage s'arrêtait chez lui. Vu l'heure avancée (il était onze heures du soir). le voyageur hésitait à frapper à la porte du presbytère et se disposait même à continuer sa route, quand il rencontra un paroissien qui lui dit : " Monsieur, vous pouvez entrer sans crainte de déranger M. le Curé. A cette heure-ci, il est toujours à l'église. "

Monseigneur le présentait ensuite comme apôtre. *Homme de zèle*, il le fut, en effet, dans le ministère paroissial, ainsi qu'il l'avait été pendant vingt-cinq

ans dans l'œuvre de l'éducation, au Séminaire de Nicolet. Et Sa Grandeur louait ici sa haute intelligence, son esprit de sacrifice, et ses éminentes qualités d'éducateur " qui lui ont conquis l'estime de ses élèves, en même temps que leur affection, et qui l'ont fait regarder à bon droit, dans le pays, comme l'un de nos esprits les plus cultivés, comme l'un de ceux dont le goût était le plus sûr en tout et spécialement dans les lettres "......

Enfin, les derniers mots de cette oraison funèbre sont pour rappeler que ce saint prêtre fut encore *l'homme de la charité.* " Telle a été sa générosité, termine Monseigneur, qu'après avoir occupé pendant vingt-cinq ans les postes les plus distingués de ce diocèse, il ne laisse rien. Il a tout donné avant de paraître devant son Dieu. "

Piété, zèle, bonté : voilà bien les trésors de vertus que la famille Buisson avait légués à la jeune Hedwidge, vertus qui plus tard allaient rayonner en elle d'un si vif éclat. Mais non moins précieux était l'héritage de vertus civiques, religieuses ou sacerdotales qui lui avait été transmis par sa mère.

La famille Blondin pouvait présenter elle aussi de beaux états de service. Sans parler des hommes de mérite qui ont honoré les diverses professions libérales, elle a donné à l'Église des religieux et des religieuses au cœur d'apôtre, des prêtres qui se sont dévoués avec un zèle inlassable au salut des âmes, soit dans le ministère paroissial, soit auprès

de la jeunesse. Nous ne ferons guère que les nommer, en passant, car il faudrait redire, en parlant de ces prêtres éminents, les éloges si touchants que nous venons de citer. C'est bien le même son que rendent, en effet, toutes ces âmes sacerdotales : amour de Dieu, charité vraiment apostolique, bonté généreuse qui, après avoir donné tout, se donne elle-même par un dévouement de tous les instants.

Dans le lointain, c'est d'abord l'abbé André Doucet, né aux Trois-Rivières, en 1782. Nous le trouvons à Québec, en 1813, comme grand-vicaire de Mgr Plessis, puis religieux en France, à la Trappe d'Aigues-Belles, et enfin missionnaire dans la Nouvelle-Ecosse jusqu'à sa mort, en 1824.

Toujours par sa mère (née Doucet), Madame Buisson était alliée aux chanoines Jean-Joël et Jean-Octave Prince qui ont fourni tous deux, le premier comme prêtre-éducateur au Séminaire de Saint-Hyacinthe, et le second dans les différentes paroisses du diocèse des Trois-Rivières où il a exercé son zèle, une carrière longue et toute remplie de saintes œuvres.

Il en était de même de M. l'abbé Edouard Béliveau, curé à Sainte-Ursule de Champlain, où il est mort, en 1898, à l'âge de soixante ans.

M. l'abbé Louis-Philippe Hébert, mort en 1904, dans sa quarante-neuvième année, était aussi par sa mère, Aurélie Blondin, un cousin de Mère Saint-Joseph.

Or, elle n'est pas close encore, la liste glorieuse. Plus près de nous, travaillant eux aussi à la vigne du Seigneur, et donnant les mêmes exemples de vertus, la famille Blondin salue aujourd'hui avec une légitime fierté les noms de MM. les abbés Adolphe Blondin, curé de Sainte-Monique, Basile Prince, curé de Saint-Léonard, Arsène Béliveau, frère de M. l'abbé Edouard Béliveau, L.-J.-A. Doucet qui exerce le ministère aux Etats-Unis, du Révérend Père Joseph-Désiré-Léon Doucet, O.M.I., missionnaire dans l'Ouest canadien, du Révérend Père Pierre Prince, de la Compagnie de Jésus, de l'abbé Achille Prince, et du Révérend Frère Prince, de la Doctrine Chrétienne, tous trois fils de M. Cyrille Prince, de Saint-Grégoire.



A ce riche patrimoine familial, le père et la mère de la jeune Hedwidge avaient ajouté leur apport personnel de vertus, de dons naturels, et de travail. Homme d'un jugement sûr, d'une intelligence peu commune, M. Buisson voyait clair et droit en tout. Telle était la confiance qu'il avait su inspirer à ses concitoyens que, s'il s'agissait de régler une question un peu plus épineuse, de prendre une détermination importante, de se prononcer sur l'opportunité d'une entreprise, on se disait, ainsi que le rappellent aujourd'hui ceux qui l'ont connu : " Allons voir M. Buisson. On peut se fier à ce qu'il dit. " On y allait, en effet. Il ne se pressait pas toujours pour émettre

son opinion, que parfois même il ne se faisait pas faute d'assaisonner d'un bon mot, car il avait l'humeur joyeuse et la répartie spirituelle, mais il était rare qu'on eût à se repentir d'avoir suivi ses conseils.

Sous un extérieur grave, il cachait une grande bonté d'âme, et dans la famille son autorité était à la fois ferme et douce. C'était un maître qui devait être obéi, on le savait; mais c'était un père aussi, on le sentait, et la crainte faisait place dans les cœurs au respect, à la confiance et à l'amour. Ses réprimandes mêmes et ses corrections étaient tempérées par la douceur, aussi laissaient-elles dans ces jeunes cœurs une impression profonde.

Mme Emmanuel Janelle racontait plus tard comment son père avait eu raison de sa nature impétueuse et lui avait appris à obéir.

" Un jour, disait-elle, j'étais allée à l'école du village, avec Hedwidge, mon aînée de huit ans, et que j'aimais beaucoup. Comme je n'avais alors que quatre ans et demi, je trouvai bien vite le silence de la classe par trop ennuyeux. Je voulus donc m'égayer un peu, aux dépens sans doute, du bon ordre et de la discipline générale, car la voix de l'institutrice me rappela au devoir. Mais je ne tins aucun compte de cet avertissement. Alors elle se leva, et, malgré mes résistances, me fit mettre à genoux auprès d'elle. "

A ce moment, on le devine, tout son orgueil d'enfant se révolta: rouge de colère, elle saisit le

pupitre et le secoua si violemment qu'un encrier fut renversé, et elle vit avec une satisfaction méchante des flots d'encre inonder les livres de la maîtresse. Elle ne jouit pas longtemps de sa petite vengeance : d'abord, elle avait vu pleurer Hedwidge et ses larmes ne l'avertissaient que trop de la laideur d'une telle conduite, mais surtout sa colère tomba tout à fait quand l'institutrice ordonna à sa petite sœur de la ramener chez ses parents, et de leur rapporter fidèlement ce qui venait de se passer.

" Hedwidge s'acquitta de sa mission, non sans éprouver un grand chagrin à la pensée de la punition que me vaudrait ce récit, continuait-elle; mais elle ne savait pas mentir pourtant, ni dissimuler, pas même pour épargner une souffrance à celle qu'elle aimait tant. Mon père, fixant sur moi un regard sévère et chargé de tristesse, me lia les deux mains avec une petite corde et me dit simplement : " Va te mettre dans le coin, Virginie. Tu n'es pas digne de t'asseoir à table avec nous. "

Oh ! cette exclusion du repas de famille, ce morceau de pain qu'elle dut manger seule et liée comme une criminelle, et surtout le regard de son père, comme tout cela dut faire impression sur cette jeune sensibilité ! En effet, " j'aurais préféré, disait-elle, n'importe quelle punition, mais celle-ci devait m'être plus salutaire. Après le dîner, papa me prit dans ses bras, et me conduisit à l'école. Après l'expiation, la réparation : c'était juste. Il me fit mettre à genoux et je dus demander pardon à l'institutrice. Celle-ci

m'embrassa, m'assurant que tout était oublié. Le soir seulement j'osai lever les yeux vers mon père. Sa tendresse pour moi était bien toujours la même, mais, ajoutait-elle, je fus corrigée pour ma vie. "



Madame Buisson était en tous points digne de son mari. Chez elle aussi la vertu qui brillait entre toutes les autres, c'était la bonté. Chez le père, la bonté dans la fermeté ; chez la mère, la bonté dans le dévouement.

Elle se donnait, en effet, tout entière à ses devoirs d'épouse et de mère chrétienne : mettant son bonheur à faire celui des siens, et n'épargnant rien pour rendre à tous le foyer attrayant par l'aménité de son caractère, comme par l'ordre et la propreté qu'elle faisait règner partout. Elle apportait aux moindres détails du ménage un soin qui allait jusqu'à la minutie. Si on l'en plaisantait parfois, ce qu'elle acceptait aimablement, on rendait en même temps hommage à la perfection de son travail. " Avec Madame Buisson, l'ouvrage peut bien ne pas avancer très vite, mais on est sûr au moins qu'il sera bien fait. "

Ce qu'elle a bien fait surtout, ce qui a été son œuvre par excellence, c'est l'éducation de ses enfants. C'est là qu'il devait faire bon la voir, penchée sur le berceau où reposaient ces frêles créatures, atten-

dant le premier éveil de leur intelligence pour l'illuminer de la pensée de Dieu.

Combien de fois, en songeant à l'avenir de ces êtres si chers, ne dut-elle pas répéter, dans sa tendresse maternelle, ces paroles qu'un écrivain (1) place sur les lèvres de la mère d'Abraham Lincoln : " Mon enfant, les bruits de la terre, les tentations du monde, les flots de la vie vont élever une voix foudroyante autour de toi ; et ces bruits vont effacer bientôt le souvenir des paroles de ta mère. Mais j'approcherai mes lèvres de ton oreille, et je te dirai avec une intensité si ardente le nom de Dieu, qu'il ne sera jamais effacé de ta pensée, et que, jusqu'à la dernière heure de ta vie, ce nom sacré restera scellé dans ton âme par un baiser de ta mère. "

Heureux les enfants sur le berceau desquels veille une telle mère ! Tous n'auront pas, sans doute, comme cet illustre président de la république américaine, la gloire de faire tomber les chaînes de quatre millions d'esclaves et de les introduire dans la terre promise de la liberté. Mais, quelle que puisse être la voie que la Providence leur ait tracée, ils y marcheront sans défaillance, à la lumière des enseignements divins, et soutenus par la main paternelle de Celui que, dès leurs jeunes années, ils ont appris à connaître et à aimer. Peu importe que leur œuvre ici-bas soit humble ou glorieuse éclatante

(1) Augustin Cochin, *Conférences et lectures.*

ou cachée : ce qui est sûr, c'est qu'elle sera une œuvre de salut pour eux-mêmes et pour les autres.

Madame Buisson pouvait donc sans crainte envisager l'avenir. Elle avait germé déjà, la précieuse semence que cette mère chrétienne avait jetée dans les jeunes âmes dont le Seigneur lui avait confié la garde ; dans cette atmosphère familiale toute saturée de vraie et solide piété, elle allait croître encore et se couvrir d'une magnifique floraison de vertus.



Mais nulle peut-être plus que la jeune Hedwidge n'avait reçu du Ciel l'intelligence des choses divines. Tout enfant, elle aimait à passer de longs moments dans quelque angle retiré de la maison, occupée à dresser de petits autels qu'elle ornait de son mieux avec les images qu'on lui avait données, la verdure ou les fleurs que lui fournissaient les abords de la maison, et des chandelles rustiques formées de bobines vides de fil sur lesquels elle fixait de minuscules chandelles. Quelle joie pour la chère petite quand il lui était permis de se donner le luxe d'un tel luminaire ! L'enfant disparaissait-elle tout-à-coup, on n'avait pas à la chercher longtemps : on était sûr de la retrouver en prières dans son oratoire improvisé.

La mère suivait avec bonheur ces premières manifestations d'une piété naissante, et les encourageait en les dirigeant. C'est que, en mère prudente et éclairée, elle voyait en cela autre chose que de

puérils amusements : elle savait qu'il importe, à cet âge surtout où l'âme est plus accessible aux attraits extérieurs, de lui donner le goût des jouissances pures et saintes ; elle comprenait quelle influence peuvent exercer durant toute la vie les premières images qui se sont gravées dans l'esprit d'un enfant, et elle se réjouissait de voir se remplir d'impressions chrétiennes le domaine intime de cette jeune sensibilité.

Hedwidge aimait surtout les solennités religieuses : les cérémonies de l'Église qui ne disent rien aux âmes vulgaires faisaient ses délices ; le chant et la musique la ravissaient. Sans qu'on eût à lui recommander le respect du lieu saint, elle s'y tenait avec une si parfaite modestie, que vraiment il semblait que Dieu se fût révélé sans ombre et sans voile à cette âme innocente. Mais, parmi toutes les fêtes chrétiennes, Noël eut toujours ses préférences. Jésus, dans la pauvreté et le dénuement de la crèche, avait pour cette enfant simple et droite un charme irrésistible. Déjà, sans doute, il lui parlait au cœur et l'attirait doucement à l'imitation des vertus de son enfance. Mais, chez elle, cette pieuse tendresse n'excluait nullement une certaine crainte révérentielle ainsi que le témoigne le fait suivant.

Un jour qu'elle se trouvait seule à l'église, où elle était venue faire à l'Enfant-Jésus sa visite accoutumée, elle le contempla longuement et, dans son admiration, elle, toujours si timide, s'oublia cette fois jusqu'à poser ses lèvres sur la petite main qui

se tendait vers elle avec tant de bonté. Puis, elle s'éloigna toute joyeuse, emportant le souvenir de cette enfantine caresse. Mais bientôt une pensée lui vint: n'était-ce pas manquer de respect envers le petit Jésus que de le traiter avec une telle familiarité? Aussi en conçut-elle un chagrin que la confession seule put dissiper.

Chez cette enfant ainsi habituée à vivre sous le regard de Dieu, la voix de la conscience était toujours entendue. C'était à ce tribunal intime que sa mère lui faisait rendre compte de sa conduite, quand elle remarquait en elle un mouvement d'impatience, une légère désobéissance, ou l'une enfin de ces petites faiblesses qui échappent parfois même aux meilleures natures.

Devenue religieuse, elle recommandait à celles de ses sœurs qui avaient charge d'âmes de chercher de bonne heure à éveiller chez les enfants le sentiment de la conscience. Et, à ce sujet, elle disait, dans une conversation intime, à l'une d'entre elles: " Je n'oublierai jamais l'impression profonde que laissaient en moi les moindres réprimandes de maman. C'était un mélange inexprimable de confusion et de regret, un désir intense de réparation, mais surtout une résolution énergique d'éviter la faute qui m'avait attiré ce reproche. Je me rappelle qu'un matin, alors que j'étais occupée à balayer un escalier, une de mes petites sœurs – Olivine, je crois, – voulant jouer avec moi, sans doute, se mit en devoir de descendre en se laissant glisser sur les marches. La première

fois, je me contentai de sourire, tout en lui disant de ne plus me déranger. Recommandation inutile: elle avait trouvé ce nouveau mode de locomotion si amusant qu'il fallait bien recommencer. Alors, je lui signifiai sèchement de s'en aller. Mais quand je la vis revenir une troisième fois, soulevant de nouveau la poussière, je me fâchai pour de bon et lui donnai une *tape* qui la fit s'éloigner en pleurant. " Que c'est triste, dit simplement ma mère, d'avoir une petite fille qui ne sait pas supporter une contrariété ! Je croyais que tu l'aimais ta petite sœur ! " Si je l'aimais ! oui certes, et aussitôt le premier mouvement de colère passé, j'aurais voulu la serrer dans mes bras, la couvrir de caresses et la supplier d'oublier ma brusquerie. Mais je n'osais pas: je me sentais si méchante ! Il me semblait qu'elle allait me repousser. Alors, un flot de larmes jaillit soudain et inonda ma figure que je couvris de mes deux mains. Ma mère comprenant mon repentir, et me trouvant assez punie, m'appela : " Viens embrasser ta petite sœur, maintenant. " C'était mon pardon, je le sentais, qui avait pris cette forme touchante.

Et elle ajoutait : " Si nous savions nous aussi, par nos corrections faites avec une maternelle bonté, inspirer de généreuses résolutions, au lieu de provoquer, comme cela arrive souvent, des antipathies, des impatiences et des petites rancunes. Nous ne savons pas être mères, nous ! " Et pourtant elle savait l'être ; seulement toutes les âmes d'enfants n'ont pas la délicatesse de la sienne.

***

Non contente de former sa chère petite à la lutte contre les surprises des passions naissantes, cette pieuse mère s'efforçait de lui inculquer par ses exemples, plus encore que par ses leçons, avec l'amour du devoir, la sainte générosité du sacrifice volontaire. C'est ainsi que se fortifiait en elle l'habitude de l'énergie morale, et que son cœur s'ouvrait à la bienfaisance et à la bonté, en attendant le jour béni où le Dieu de l'Hostie devait y descendre pour la première fois, et s'y reposer comme dans son tabernacle de choix.

Que se passa-il, en ce moment, entre Jésus et cette âme candide et aimante? Mystère de grâce dont les anges furent les heureux témoins et que seuls ils pourraient nous révéler. Dans une de ces illuminations brèves dont Lui seul a le secret, il lui montra, sans doute, le vide des affections humaines, l'instabilité des jouissances terrestres, le néant de tout ce qui passe, et lui dévoilant ensuite les ineffables trésors renfermés dans l'amour divin, peut-être lui fit-il entendre alors son premier appel à une vie plus parfaite.

Déjà le Seigneur semblait avoir marqué de son sceau cette âme choisie, et désormais son bonheur le plus doux sera de participer de nouveau à ce Banquet Eucharistique, où elle a goûté des joies si pures, et où elle se sent de plus en plus attirée. En la voyant ainsi, toujours pieuse et docile, aima-

ble et bonne envers tous, mais surtout envers ses parents qu'elle entourait d'une tendre et respectueuse affection, souriante et enjouée avec ses petites sœurs dont elle était la compagne préférée, on était tenté de dire que la chère enfant, à l'exemple du Modèle divin, " croissait en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. "

C'est ainsi que s'écoula, dans le sanctuaire de la famille, l'enfance de celle sur qui le Seigneur avait jeté un regard de particulière bienveillance et qu'il préparait, dans l'ombre et la solitude, à l'œuvre à laquelle son amour la destinait. Il nous reste maintenant à la suivre dans les années de son adolescence, années déjà fécondes dont l'étude, le travail et la prière se partageront le cours. Et ce sera, nous semble-t-il, une jouissance : car le plus beau, le plus éloquent des spectacles d'ici-bas, n'est-ce pas le vol, l'ascension des âmes pures vers Dieu?



CHAPITRE II

LA JEUNE FILLE

PHYSIONOMIE MORALE. – PREMIER APPEL À LA VIE RELIGIEUSE. – L'INSTITUTRICE 1852-53. – L'ECCE ANCILLA.

" Il y a, dit Louis Veuillot, dans les familles chrétiennes, un être charmant qui semble attirer par sa pureté les bénédictions du ciel, et, par son charme, les hommages du monde : c'est la jeune fille. " Plus loin il ajoute : " La jeune fille chrétienne, c'est le bonheur modeste et silencieux de la maison ; c'est la vie humblement remplie de bonnes œuvres ignorées et de grandes actions sans bruit terrestre; c'est l'affection inépuisable et profonde, mais muette comme l'eau d'un puits caché, qui ne reflète jamais que le ciel. "

Quand le grand écrivain traçait ces lignes, il songeait, sans doute, au noble cœur dont il avait pu apprécier l'admirable dévouement, à cette Elise dont il a fait quelque part un portrait aussi glorieux pour elle que digne du génie de l'artiste ; il songeait aussi et surtout, peut-être, à ses chères enfants, Agnès et Luce, son orgueil et sa joie, anges de son foyer en deuil. A coup sûr, on ne saurait rien citer qui peignît aussi bien la physionomie morale de la

jeune Hedwidge, et tout ce que la nature et la grâce avaient mis en elle.

Il nous souvient, en ce moment, de ce cri d'admiration naïve d'une enfant qui la rencontrait pour la première fois : " Mon Dieu, comme cette jeune fille ressemble à la Sainte Vierge ! " Sans doute, l'éloge était outré. Aussi bien, celle qui portait ce jugement, l'enfant d'autrefois devenue religieuse, s'en amuse-t-elle aujourd'hui. " Mais jamais, nous confiait-elle un jour, non jamais je n'oublierai cette impression de respect attendri que fit naître en moi cette première entrevue. "

On ne saurait dire pourtant qu'elle fut belle, si l'on entend par beauté cette grâce physique qui résulte de l'élégance des formes, ou de la régularité des traits : sa figure était loin d'être parfaite. Elle comprit, plus tard, le secret de ce charme qui l'avait attirée vers cette inconnue. Dans ce regard profond, méditatif, que voilait habituellement la modestie, dans la bienveillance qui animait son sourire, dans le calme, la réserve timide, la douce simplicité de sa démarche, c'est toute son âme qui lui était apparue, cette âme virginale, grande, noble, généreuse, et rayonnant sur la physionomie qu'elle avait, en quelque sorte, transfigurée. A la distance des années, elle n'aurait, pour rectifier sa première affirmation, qu'à en retrancher le mot *sainte*, " Car, affirme-t-elle aujourd'hui, elle ressemblait véritablement à ces *vierges* chrétiennes dont elle était la sœur et

l'émule. L'innocence de son âme se reflétait sur ses traits et imprimait à toute sa personne un cachet d'exquise et surnaturelle beauté. "

Pour une jeune fille ainsi comblée de dons si aimables et si propres à lui gagner les cœurs, le premier contact avec le monde ne devait-il pas avoir des dangers? On pouvait le craindre. Mais quelle puissance de séduction eût exercé l'attrait des jouissances terrestres sur cette âme que l'amour divin avait conquise, et qu'enflammait l'idéal sublime entrevu dès l'enfance?

Elle avait compris de bonne heure, en effet, par une de ces mystérieuses intuitions familières aux âmes pures, que " Si le Seigneur ne défend lui-même, comme une cité, un cœur de jeune fille, c'est en vain que veillent ceux qui le gardent (1) ", et pour conserver intact le trésor de son innocence, elle l'avait confié à Dieu dont elle était fidèle à implorer le secours par une prière humble et constante. La piété, voilà donc sa première force: non une piété faite de sentiments, mais de convictions; une piété solide et éclairée, ayant pour fondements inébranlables les grandes réalités de la foi, pour soutien le souvenir habituel de la présence de Dieu, et pour aliment la prière et le sacrifice.

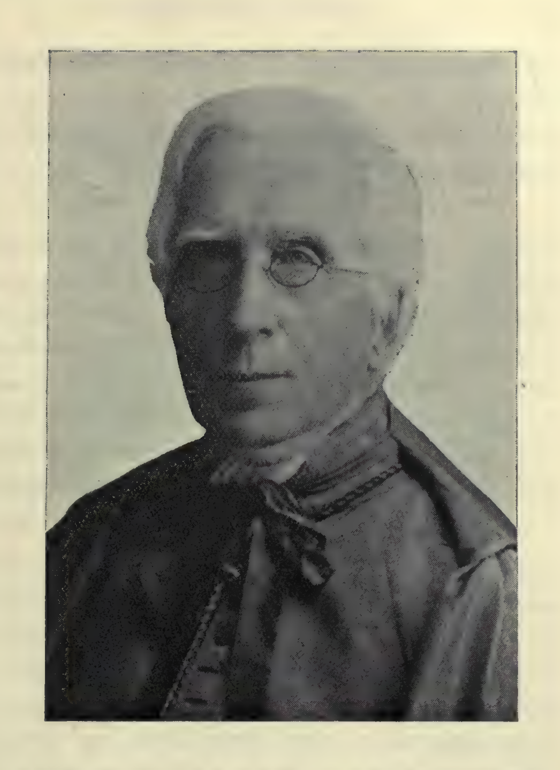
Ainsi affermie, elle eut bientôt la pensée de la vocation religieuse vers laquelle elle se sentait attirée, et qu'elle entrevoyait déjà comme un de ces sommets

(1) " Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam. "
Ps. 126

lumineux vers lesquels s'oriente l'existence. Dès ses plus tendres années, en effet, le bon Maître avait fait entendre à la pieuse enfant un premier appel. Heureuse et ravie, elle avait dans le secret de son âme promis au Seigneur d'être à lui sans retour. Vaguement, d'abord, elle avait compris l'excellence d'une telle vie, et elle en avait accepté par avance les multiples renoncements. Puis, peu à peu, sous l'action mystérieuse de la grâce, dont la Sainte Communion était pour elle la source toujours jaillissante, elle avait vu son âme s'illuminer de surnaturelles clartés.

Aux heures délicieuses de ses visites eucharistiques, Jésus s'était plu à lui dévoiler ces secrets qu'il cache aux superbes, mais qu'il révèle aux humbles et aux petits. Il lui avait parlé de bonheur : non pas de ce bonheur selon le monde, pour qui la vie ne vaut que par les jouissances qu'elle peut procurer ; mais du bonheur selon le devoir, devoir intégral, dont l'idée est presque inséparable de celle du sacrifice, devoir accepté, voulu, aimé comme l'expression de la volonté de Dieu. Et ce devoir, elle s'y était portée avec joie, le front serein, le sourire sur les lèvres, parce que l'amour divin remplissait son cœur.

Plus tard, la voix du Maître s'était faite plus douce encore et plus pressante. Il lui avait dit que le bien-être, le luxe, la richesse ne sont pas tout dans la vie. En l'écoutant, elle avait compris qu'il y a ici-bas quelque chose de plus grand que d'amasser et de posséder tous les biens : c'est de renoncer à



Messire CALIXTE MARQUIS,
Vicaire à Saint-Grégoire.

tout cela, de se dépouiller de tout cela, pour faire de ce renoncement et de ce dépouillement volontaire un sacrifice qui soit un témoignage d'amour envers Celui qui pour nous a voulu naître et mourir dans la pauvreté et le dénuement.

Il lui avait appris qu'il y a sur la terre quelque chose de plus noble et de plus beau que de se laisser guider par l'attrait du plaisir sensible, et de demander son bonheur aux affections terrestres, même les plus légitimes : c'est de mettre à la base de sa vie l'abnégation et le sacrifice ; c'est de briser les liens qui attachaient le cœur aux créatures et de le jeter ainsi tout sanglant sur l'autel de l'holocauste, afin qu'il soit consumé par la flamme du divin amour.

Il lui avait enseigné, enfin, qu'il y a quelque chose de plus enviable que de dominer les autres, et de remplir le monde du bruit de son nom : c'est de commander à sa volonté pour l'assujettir au joug de l'obéissance : c'est de fouler aux pieds l'orgueil d'un esprit qui serait porté à se croire sage, et de faire de cette immolation du *moi* humain, c'est-à-dire de ce qu'il y a en nous de plus intime, l'acte suprême de notre amour envers Celui dont toute la vie ne fut qu'un acte continuel de soumission, et qui pour nous, selon le mot de l'Apôtre, " *s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix* ".



" A douze ans, pouvait-elle dire plus tard, dans un entretien intime qui nous a été rapporté par

une religieuse de ses nièces, j'étais convaincue que Dieu me voulait tout à Lui. Où ? Quand ? Comment ? je l'ignorais. Mais, tout en priant ce bon Maître de me faire connaître la voie où je devrais marcher, je me déchargeais sur lui de toute inquiétude au sujet de l'avenir, m'appliquant seulement à remplir de mon mieux mes devoirs quotidiens, "

De telles dispositions allaient faire de la pieuse jeune fille un instrument docile entre les mains de la Providence. Sur l'avis de son confesseur, l'abbé Joseph-Calixte Marquis, vicaire alors à Saint-Grégoire, elle fit, pendant les vacances de 1852, un voyage à Montréal, afin d'en visiter les divers établissements religieux. Mais demander à ses parents une telle autorisation, c'était leur révéler les desseins secrets de Dieu sur elle ; c'était mettre sous leurs yeux la perspective douloureuse d'une prochaine séparation, et faire à leurs cœurs une blessure cruelle. Elle parlait un jour, dans une conversation intime, de ces heures d'*agonie morale* où, malgré la lutte violente que la nature livrait en elle à la grâce, celle-ci devait rester victorieuse.

Elle venait de passer quelques jours aux Trois-Rivières, en visite chez sa tante Joseph Barnard. Ses cousines, qui étudiaient chez les dames Ursulines de cette ville, l'avaient conduite chez ces bonnes religieuses où elle avait été accueillie avec la plus grande bienveillance. Dans cette maison, cependant, où elle trouvait tout admirable, rien n'avait parlé à son cœur, et ce fut avec la conviction que Dieu ne

l'appelait pas à la vie du cloître qu'elle reprit, non sans éprouver une émotion intense, le chemin de la maison paternelle ; car elle sentait que le moment était venu de faire connaître ce qu'elle croyait être la volonté du Seigneur sur elle.

Elle essaya pourtant de dominer son trouble et de soutenir la conversation, que son père agrémentait de vives et spirituelles saillies ; " car, remarquait-elle, il me semblait ce jour-là plus gai encore que d'habitude ". Bientôt, cependant, elle n'y parvint plus, et il y eut entre eux un long silence. Maîtrisant toutefois son émotion, elle put enfin parler. Elle confia tout à son père : ses aspirations d'enfant vers la vie religieuse, les appels de Dieu se faisant de jour en jour plus pressants, les encouragements et les conseils de son confesseur, puis l'assurance qu'il lui donnait, après avoir éprouvé ses dispositions, que telle était bien sa vocation.

Son père avait tout écouté sans l'interrompre, et maintenant il se taisait, absorbé dans ses réflexions. Que ces minutes d'attente durent lui paraître longues ! Elle qui connaissait sa tendresse pour ses enfants, elle le sentait douloureusement atteint dans ses plus chères affections. Elle savait bien que les pensées de la foi triompheraient chez lui des résistances de la nature ; mais sa douleur qu'elle devinait intense lui broyait le cœur. Peu importe le brisement de notre être, c'est voir souffrir qui est plus cruel mille fois. Sentir qu'on en est la cause et qu'on ne peut faire autrement : là est l'intime du sacrifice. " Et

vraiment ajoutait-elle, je crois que si Dieu ne m'eût envoyé un surcroît de forces, je me serais jetée au cou de papa et je lui aurais dit : Non, votre souffrance me fait trop mal ! jamais, non, jamais je n'aurai le courage de vous quitter. "

Au bout de quelques instants, M. Buisson, se tournant vers sa chère Hedwidge, lui dit d'une voix grave, un peu altérée cependant, et où se trahissait l'émotion intérieure qu'il s'efforçait en vain de dissimuler : " Ma fille, je ne veux pas m'opposer aux desseins du bon Dieu sur toi. Fais ce que ton confesseur te dira. Seulement, tu es bien jeune, - elle n'avait pas quinze ans, - pour prendre une pareille détermination. Penses-y deux fois, tu pourrais bien changer d'idée plus tard. J'en parlerai moi-même à ta mère." - " Je le remerciai, dit-elle, avec effusion. Je me sentais enfin le cœur déchargé de ce poids immense qui l'oppressait depuis longtemps. "

Son voyage à Montréal devait être pour elle une nouvelle occasion de luttes intimes. Au couvent des Sœurs Grises surtout, où elle rencontra parmi les religieuses une de ses tantes, on mit tout en œuvre pour la retenir. La Supérieure Générale, à qui Hedwidge avait été présentée, lui avait offert son admission au Noviciat. On lui avait même fait revêtir le costume des postulantes; mais comme, après toutes ces démarches inspirées par la plus cordiale charité, elle semblait encore hésitante, ou plutôt résolue à ne s'engager en rien, sans avoir rendu compte de ses dispositions à son confesseur, sa tante

lui dit enfin : " Retourne, mais prends garde de perdre ta vocation. Tu reviendras ! "

Elle ne devait pas revenir, cependant. – " C'est étrange ! Je trouvais beau tout ce que je voyais, expliquait-elle, au retour, mais ça ne me disait rien ! " – " Puisque *ça ne te dit rien*, lui répondait M. Marquis, attendons l'heure de la Providence. "

L'attente ne devait pas être longue. Une année entière ne devait pas s'écouler, avant que ne se manifestât d'une manière éclatante la bonté divine.

***

A cette époque, Hedwidge avait suivi avec succès les cours de l'école modèle du village tenue par Madame Moïse Laplante. Mais n'ayant pas l'âge requis pour obtenir un brevet d'enseignement, elle obtint de M. l'Inspecteur de son district, après un examen subi avec honneur, un certificat de capacité lui permettant de prendre la direction d'une classe.

L'école du rang Saint-Henri lui ayant été offerte, elle accepta de s'y dévouer à l'éducation des enfants. Se pencher vers ces âmes encore tendres pour les élever jusqu'à Dieu ; y graver comme sur une cire molle et neuve la divine image de Jésus-Christ ; ouvrir ces jeunes cœurs à tous les sentiments nobles et généreux ; développer chez eux l'énergie de caractère, en les habituant à la lutte contre leurs tendances égoïstes, contre leurs inclinations mauvaises, et cela, tout en leur frayant pas à pas les sentiers,

si rudes parfois, de la science, quelle mission que celle-là ! C'est bien ainsi qu'elle avait compris déjà sa tâche d'institutrice chrétienne, et c'est cet idéal tout apostolique que sans cesse désormais elle aura sous les yeux.

C'était la première fois qu'il lui fallait vivre loin de la maison paternelle, et bien qu'il lui fût permis d'y revenir chaque semaine, ces quelques jours d'absence lui parurent bien longs au début. De leur côté, les chères petites sœurs, habituées aux sourires et aux caresses d'Hedwidge, ne la virent pas s'éloigner d'abord sans verser bien des larmes. Elle était si bonne, et les jeux étaient si agréables en sa compagnie !

" D'ailleurs, disait plus tard Virginie, devenue Madame Emmanuel Janelle, nous l'aimions tant que nous éprouvions du plaisir rien qu'à rester auprès d'elle, quand même elle ne jouait pas avec nous. Car elle aimait beaucoup l'étude et lorsqu'elle revenait chez nous, après la classe, il était rare qu'elle ne continuât pas de travailler jusqu'au souper. Alors je m'asseyais à côté d'elle et, sans la déranger, je m'amusais avec les livres dont elle ne se servait pas. Le vendredi soir était pour nous une fête. Sa présence nous faisait oublier nos chagrins de la semaine; mais quand venait le lundi nous la voyions repartir le cœur bien gros. "

Le temps qui adoucit tout ne tarda pas à rendre moins amère à tous cette absence qui n'était d'ailleurs que momentanée. Et puis, insensiblement, le

bon Dieu les préparait à une plus longue séparation. Bientôt même l'ennui ne se fit plus sentir. Elle s'était formé là-bas comme une seconde famille qui, de jour en jour, lui devenait plus chère, et dont la reconnaissance et l'affection n'avaient d'égales que la sollicitude et la bonté de la jeune institutrice.

Avec elle, les récréations étaient joyeuses et saintes. Quand elle avait laissé les enfants satisfaire leur besoin d'activité, en se livrant avec l'ardeur qui leur est propre à leurs amusements préférés, elle consacrait quelques minutes à leur apprendre de pieux cantiques. Souvent, lorsqu'elle apparaissait au milieu d'eux, ses élèves, sachant lui être agréables, l'entouraient en chantant. Et c'était plaisir d'entendre ces voix fraîches et pures célébrer les charmes de l'innocence, le bonheur de servir Dieu, dès le jeune âge, exalter le nom de Marie, redire les ineffables délices du Banquet eucharistique, ou soupirer après la première visite de Jésus. Oh! surtout, comme elle tressaillait d'une pieuse joie lorsque, après avoir mis tous ses soins à préparer ces chers enfants à ce grand acte de la vie chrétienne, elle avait réussi à faire naître en eux un ardent désir de la sainte Communion et qu'elle les entendait chanter de toute leur âme:

" Venez, Seigneur, soutenir ma faiblesse,
Venez à moi pour la première fois! "

Elle qui connaissait le " don de Dieu", elle savait que "l'Eucharistie seule peut rendre les âmes fortes, les caractères virils et doux, les cœurs tendres et

purs "; et son bonheur était d'inspirer à tous le goût de cette nourriture céleste.

On le voit, déjà se révélait chez la jeune Hedwidge l'éducatrice modèle, l'amie, l'apôtre dévouée de cette jeunesse dont la formation sera désormais l'œuvre de toute sa vie. A l'âge où tant de jeunes filles ne rêvent que parures, jouissances, succès mondains et mille autres frivolités, son regard, à elle, savait voir plus haut et plus loin. Au-dessus des préoccupations terrestres, des calculs mesquins de la vanité ou de l'égoïsme, elle avait vu s'ouvrir des horizons infinis; et elle se sentait de plus en plus attirée vers les cimes de l'immolation et du sacrifice. Loin de se plaindre de son isolement, elle éprouvait, au contraire, une véritable jouissance à retrouver, après les heures de classe, le calme et le silence de sa chère solitude.

Pour elle, comme pour toutes les âmes sensibles et élevées, la nature était pleine de charme. Le brin d'herbe ondulant sous la brise, la fleur qui s'entr'ouvre aux premiers rayons du soleil, l'oiseau qui jase ou qui jette aux échos de la plaine ses notes joyeuses, tout enfin, depuis le souffle impétueux du vent dans les grands arbres de la forêt, jusqu'au murmure du ruisseau, prend une voix pour nous parler de Dieu. Et la foi simple et naïve sait l'apercevoir à travers la transparence de la création.

" La campagne, les enfants, les livres, " pourra-t-elle dire plus tard, " voilà quelles furent pour moi – après les jouissances intimes de la prière et de l'union

divine – les sources les plus fécondes de bonheur. " Elle aurait pu ajouter encore : la musique. Non pas la musique profane, brillante, des orchestres et des salons, mais la musique grave, sublime, profonde, celle qui contribue à la beauté de nos fêtes religieuses, qui recueille notre âme et l'anéantit devant la majesté divine dans un sentiment de muette adoration, ou qui la soulève comme sur des ailes et l'emporte vers Dieu. Elle n'était guère musicienne, cependant ; mais elle avait le sentiment si délicat que toute harmonie faisait vibrer les fibres les plus secrètes de son être.

Souvent même, son émotion était telle qu'elle ne pouvait retenir ses larmes, et plus d'une fois, devenue religieuse, on l'entendra s'écrier après une pieuse cérémonie:" Oh! que vous êtes heureuses, mes Sœurs, de chanter les louanges du bon Dieu ! C'est bien, commencez sur la terre ce que vous irez continuer au ciel." ... ou bien encore : " Si la musique religieuse est si belle, qu'éprouverons-nous donc en entendant là-haut la sublime *harmonie des concerts célestes* ! "



Rapides et heureux, les jours s'enfuyaient, partagés entre l'étude, la prière et la réflexion. L'étude, qui avait toujours été pour elle une jouissance, se doublait maintenant d'un devoir. Elle voulait être religieuse, et religieuse éducatrice. Or, elle le sentait, pour atteindre les âmes et les gagner à Dieu, la

piété est indispensable, sans doute, mais elle ne suffit pas. Grande est aussi, elle le savait, la puissance de la vertu. Elle n'ignorait pas non plus que si la sainteté est nécessaire à l'apôtre, il faut de plus à l'éducatrice une solide culture intellectuelle. " Sa science, suivant l'expression de l'abbé Guibert (1), est comme une auréole qui nimbe son front, et elle lui donne le prestige d'où sortira sa puissance d'action sur les âmes. "

C'est pourquoi, tout en attirant en elle, par la prière, les abondantes effusions de la grâce ; tout en fortifiant chaque jour sa volonté par la pratique généreuse et constante du devoir, elle s'appliquait avec ardeur à ses fonctions d'institutrice et ne négligeait rien pour agrandir sans cesse le cercle de ses connaissances, dans la crainte qu'une instruction insuffisante ne fût un obstacle à l'accomplissement des desseins de Dieu sur elle.

L'heure approchait, en effet, où le Seigneur allait lui faire connaître ce qu'il attendait d'elle. Bientôt, la main divine allait déchirer le voile mystérieux qui lui dérobait l'avenir, et devant elle s'ouvrirait la voie – voie étroite, difficile, semée d'obstacles et hérissée d'épines – où désormais il lui faudrait marcher.

Que va faire la timide jeune fille ? Hésitera-t-elle à la pensée de cette vie toute de renoncement, de privations et de souffrances qui s'offre à elle ?

(1) J. Guibert, *L'Educateur - apôtre.*

Une seule crainte viendra, un moment, effleurer son âme : l'œuvre qu'on lui propose n'est-elle pas au-dessus de ses forces? Sa faiblesse, son impuissance personnelle ne sera-t-elle pas un obstacle à la réalisation d'un tel projet ? Mais, rassurée bien vite par cette pensée que " Dieu se plaît souvent à choisir pour opérer les plus étonnantes merveilles, les plus pauvres et les plus chétifs instruments, " elle s'abandonnera avec une aveugle confiance et une soumission d'enfant aux volontés divines.

Son mot d'ordre sera, comme celui de la Vierge : " *Ecce ancilla Domini* ! "–" Me voici, Seigneur, moi, votre servante ! Me voici pour *obéir* – Que faut-il que je fasse pour vous plaire ? Parlez Seigneur, vous me trouverez docile à votre voix ; prête toujours à répondre à votre appel.

Me voici pour *travailler*. – Je ne suis rien, je ne puis rien, je n'ai rien qui ne me vienne de vous. Je le sais bien. Mais si, pourtant, vous voulez vous servir de moi pour vos œuvres, me voici, envoyez-moi ! Mettez votre parole sur mes lèvres, remplissez-moi de votre esprit, embrasez mon cœur du feu de votre ardente charité, daignez bénir mes faibles efforts, et permettez-moi de vous amener des âmes, beaucoup d'âmes.

Me voici, enfin, pour *souffrir*. – Que me réservez-vous, Seigneur ? Que sera pour moi l'avenir ? Je l'ignore ; mais quel qu'il puisse être, je l'accepte d'avance, et je vous bénis de tout ce que vous

m'enverrez. Si, pour votre gloire et le bien de cette jeunesse dont vous me confiez l'éducation, mes pauvres petits sacrifices peuvent être comptés pour quelque chose, prenez-les, Seigneur. Souffrances du corps et de l'âme, brisement de tout mon être, immolations intimes, rien ne me paraîtra trop crucifiant, pourvu que par là je puisse vous plaire et contribuer à vous faire aimer davantage. Oui, ce que vous voudrez, mon Dieu, me voici ! *Ecce ancilla* ! "



CHAPITRE III

L'ÉLUE DU SEIGNEUR.

LES INSTRUMENTS DE LA PROVIDENCE. – PREMIÈRE RÉUNION DES FONDATRICES, 1853. – HUMBLES DÉBUTS. – LE NOVICIAT, 1854-56. – LA PROFESSION.

Depuis le 15 novembre 1831, la paroisse de Saint-Grégoire le-Grand avait à sa tête un prêtre aussi pieux qu'intelligent, et tout dévoué au bien des âmes dont le Seigneur lui avait confié la garde.

Né à Québec, le 18 septembre 1801, il avait fait ses études au Séminaire de cette ville ; puis, disant adieu à la terre natale, il s'était arraché aux douceurs de la vie familiale, et, au printemps de 1822, il avait suivi Mgr Provencher, dans les missions sauvages de la Rivière-Rouge.

Qu'est-ce donc qui portait le jeune séminariste à embrasser cette carrière de dévouement et de sacrifices qu'est celle du missionnaire ?

Sans nul doute, le zèle pour la gloire de Dieu, qu'il allait contribuer à procurer en se consacrant ainsi à l'évangélisation de ces peuplades sauvages. Mais un autre motif lui avait inspiré cette généreuse détermination : son père n'avait pas eu le bonheur

de naître de parents catholiques, et, malgré les prières de sa vertueuse épouse et celles de toute la famille, il n'avait pas encore ouvert les yeux à la lumière de la vérité. Tremblant pour le salut éternel de cette âme si chère, le pieux jeune homme suppliait avec larmes le Seigneur de hâter l'heure de ses miséricordes, lorsqu'il lui vint à la pensée de joindre à sa prière cet héroïque sacrifice.

Ce fut une peine bien sensible pour sa bonne mère que l'annonce de ce départ. Elle qui s'était réjouie dans l'espérance de le voir bientôt monter à l'autel, de s'incliner pour la première fois sous la main de ce fils tant aimé appelant sur elle toutes les bénédictions d'en-haut, elle le voyait partir presque à la veille de ce grand jour, et elle songeait que là-bas, quand sonnerait pour lui cette heure du ciel qui le verrait enfin *prêtre pour l'éternité*. elle ne serait pas là, nul des siens ne serait là pour s'associer à son bonheur et pour chanter avec lui l'hymne de la reconnaissance.

En mère chrétienne et généreuse, cependant, elle ne voulut pas s'opposer à ce départ, car elle avait lu dans le cœur de son enfant, et elle sentait que seul l'amour filial avait pu lui dicter cette conduite. Il voulait sauver l'âme de son père et pour cela il était prêt à tout. Ni les fatigues d'un ministère ingrat, ni les marches forcées, ni le froid, ni la faim, ni les ennuis du commerce avec les sauvages, ni l'isolement enfin, – la plus grande souffrance peut-être du missionnaire, – ne lui semblaient trop pé-

nibles, et il s'y dévouait avec joie, dans la pensée que Dieu voulait en faire le prix de la conversion de son père (1). Et elle, la pieuse épouse. malgré le brisement de son cœur, unissait son sacrifice à celui de son fils, en faveur de l'âme tant aimée.

Ordonné prêtre à la Rivière-Rouge par Mgr Provencher, le 1er novembre 1824, l'abbé Harper continua dans ces régions lointaines son œuvre d'apostolat, jusqu'en 1834, alors qu'il fut appelé à diriger la paroisse de Saint-Grégoire. Dans ce nouveau champ d'action, il déploya le même zèle, le même dévouement, et surtout la même charité généreuse qui le faisait se dépouiller de tout en faveur de ceux qui venaient lui exposer leur misère.

L'éducation chrétienne des enfants était l'une des œuvres qui tenaient le plus au cœur de ce saint prêtre. Aussi travailla-t-il activement à multiplier, pour la jeunesse de sa paroisse, les foyers d'instruction. A son arrivée à Saint-Grégoire, à peine y pouvait-on trouver deux ou trois écoles. Il fit si bien qu'au bout d'une dizaine d'années chaque rang en possédait une et même deux. Lui-même les visitait souvent et payait de ses deniers les objets classiques à l'usage des enfants pauvres. S'il distinguait, au cours des examens qu'il faisait subir aux élèves, quelques natures d'élite sur lesquelles on pût fonder des espérances, il faisait tout en son pouvoir pour

(1) Un si généreux dévouement ne devait pas rester sans récompense. M. l'abbé Harper eut, quelques années plus tard, la joie de voir son père entrer dans le sein de l'Église et devenir un fervent catholique.

encourager les parents à les diriger vers les séminaires ou les collèges. Combien de ces jeunes gens qu'il a ainsi protégés lui ont dû leur vocation à l'état ecclésiastique !

Il avait, dans le même but, acheté un bon nombre de volumes, toujours à ses propres frais, et il ouvrait gratuitement l'accès de cette petite bibliothèque à ceux qui désiraient, par de bonnes et substantielles lectures, conserver et augmenter les connaissances acquises à l'école primaire.

Mais une autre pensée le préoccupait : il eût voulu confier la formation des jeunes filles à des religieuses enseignantes et, dans cette vue, avec la permission de Mgr Signay (1), il s'était adressé aux Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Celles-ci n'avaient pu malheureusement, faute de sujets, accepter d'ouvrir immédiatement une nouvelle mission. M. l'abbé Harper ne désespéra pas, cependant, du succès final de ses démarches et continua de s'occuper activement de jeter les bases du nouvel établissement.

Au mois de septembre 1849, la corporation scolaire avait acquis, pour la somme de cent vingt-cinq louis ($500), une propriété située tout près de l'église et appartenant à M. Damase Saint-Arnault, sculpteur, de Bécancourt. Comme cet immeuble paraissait réunir tous les avantages désirables pour une maison d'éducation, le bon curé convoqua, le Ier septembre 1850 (2), une assemblée des francs-tenanciers de la

(1) Lettre de Mgr Signay à M. Harper, 17 mai 1849.
(2) Registre des délibérations de la fabrique de Saint-Grégoire.

MAISON DE FONDATION

paroisse en vue de se prononcer sur l'opportunité pour la fabrique d'en devenir possesseur. Il y fut résolu que les fabriciens seraient autorisés à proposer aux commissaires l'échange du terrain et de la maison de pierre à deux étages, dite maison Desforges (1), qui servait d'école modèle pour les jeunes filles, pour un autre terrain que possédait la fabrique. La commission scolaire chargea, comme elle l'avait fait en 1849, son secrétaire-trésorier, M. l'abbé Joseph-Calixte Marquis, vicaire alors à Saint-Grégoire, de négocier cette affaire. Ce dernier s'acquitta avec succès de sa mission et le contrat d'échange fut enfin signé le 29 novembre 1852.



C'est bien ici le moment de nous écrier avec Lacordaire : " Qu'est-ce que les espérances et les projets de l'homme ? Dieu seul sait *pourquoi* l'on commence et *comment* l'on finit. " Il croyait, le vénérable prêtre, en s'efforçant ainsi de pourvoir aux besoins intellectuels de son troupeau, favoriser en même temps l'extension d'un Institut qui déjà

(1) Du nom du premier curé de Saint-Grégoire, M. l'abbé Antoine Desforges qui l'avait fait construire pour des fins scolaires, dès le commencement du dix-neuvième siècle, - en 1801, disent certains mémoires, mais plus probablement vers 1805 ou 1806 puisque, d'après le *Dictionnaire Biographique du Clergé canadien français*, M. l'abbé Desforges était encore en 1801 curé à Saint-Vincent-de Paul de l'Ile Jésus, et qu'il n'arriva à Saint-Grégoire qu'en 1805.

Vieille de plus d'un siècle, cette maison, qui avait été le berceau de notre ocngrégation et que nous aurions voulu conserver comme une relique précieuse d'une époque si riche de souvenirs, a dû être démolie en 1914 pour faire place au couvent actuel.

avait fait tant de bien dans le pays ; et au lieu de cela, c'est une œuvre nouvelle que Dieu se dispose à faire surgir. Il comptait avoir à diriger bientôt un établissement prospère, et c'est sur un frêle berceau que la Providence va l'appeler à veiller. Il n'avait songé qu'à procurer aux jeunes filles de sa paroisse le bienfait d'une éducation solide et soignée ; pouvait-il se douter qu'un jour des milliers d'enfants viendraient demander le pain de la science divine et humaine à une Congrégation religieuse qui aurait pris naissance dans cette maison ? Et pourtant, il devait en être ainsi.

Plusieurs fois déjà, M. l'abbé Harper avait renouvelé sa demande auprès des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, mais toujours on lui avait répondu par un " plus tard " qui devenait de moins en moins rassurant pour le bon curé. Fatigué de ces atermoiements successifs, il pria son vicaire, M. l'abbé Marquis, de faire une dernière tentative en vue d'obtenir cette fois une réponse favorable. En rendant compte de sa démarche, restée infructueuse comme les précédentes, M. Marquis, dont la bouillante activité s'accommodait mal de tous ces retards, s'écria tout-à-coup : " Nous ne pouvons avoir des religieuses. Eh ! bien, faisons-en avec *de l'étoffe du pays* (1) ! " Cette proposition lancée à brûle-pourpoint fit sourire M. Harper. " *Faire des religieuses* ", était-ce donc si facile ? L'entreprise était tellement audacieuse qu'elle lui sembla d'abord irréalisable.

(1) Notes de Mgr Marquis sur la fondation (écrites en 1886).

Humainement, elle l'eût été, en effet. Mais le Seigneur qui voulait cette œuvre, permit qu'à la crainte et à l'hésitation succédât peu à peu la confiance dans l'âme du bon curé. D'ailleurs, Dieu ne semblait-il pas encourager cette pieuse audace ? " *Confiez vos projets au Seigneur et lui-même les accomplira* ", s'écrie dans ses psaumes le prophète-roi. Ces paroles qui avaient fait tressaillir l'abbé Marquis, alors qu'il récitait son bréviaire, il les avait fait remarquer au vénérable pasteur qui, soutenu et affermi par cette pensée, travailla dès lors à jeter les bases du nouvel établissement, aidé en cela par son vicaire sur le zèle et l'admirable dévouement duquel il était heureux de s'appuyer.

Restait la question des moyens à prendre pour assurer la réalisation de ce projet, – question qui n'était pas sans causer aux deux prêtres de vives inquiétudes. Où trouver les fonds nécessaires pour subvenir aux dépenses qu'allait nécessairement entraîner cette fondation ? Et surtout quelles seraient les pierres vivantes, sur lesquelles reposerait l'édifice spirituel qu'on voulait élever à la gloire de Dieu ?

Déjà la Providence avait pourvu à tout. M. le Curé avait, comme on l'a vu, obtenu des fabriciens qu'ils fissent l'acquisition du terrain et de la bâtisse à laquelle des améliorations considérables avaient été faites, par les soins de la Commission scolaire. Pour en couvrir les frais, un octroi du gouvernement, au montant de $ 1000, avait été obtenu par l'entremise de M. Marquis. Plus tard, les paroissiens

souscrivirent $ 150, et les dons généreux de quelques autres bienfaiteurs, parmi lesquels il n'est que juste de compter ces deux prêtres dévoués, permirent ensuite de faire au futur couvent les améliorations ou réparations les plus urgentes, lesquelles ne furent terminées que pendant les vacances de 1853.

Quant aux fondatrices, c'étaient de pauvres jeunes filles sans expérience, sans autres richesses que l'inépuisable trésor de leur confiance en Dieu, sans nulle conscience non plus de la grandeur ni des difficultés de l'œuvre qu'on les appelait à accomplir, mais dont " le Tout-Puissant avait daigné regarder l'humilité pour opérer par elles de grandes choses. "

" Nous ne voyions rien, pourra dire plus tard Mère Saint-Joseph, nous ne connaissions même pas les sentiers par lesquels on nous faisait marcher ; mais nous nous laissions conduire comme des enfants, et nous nous abandonnions avec une confiance aveugle entre les mains du guide de nos âmes, intimement persuadées que ses conseils étaient pour nous l'expression de la volonté divine "

Oh ! la belle, l'admirable obéissance ! On peut dire qu'elle a été le fondement sur lequel Dieu s'est plu à édifier son œuvre. Oui, *son œuvre*, car elle porte vraiment la signature divine : créée pour ainsi dire de rien, elle a commencé comme a commencé la Sainte Famille, comme a commencé l'Église, dans l'obscurité, dans la souffrance, dans la pauvreté ; et cette même Providence adorable qui avait veillé

sur son berceau a protégé, depuis, son existence et favorisé son accroissement et sa prospérité.

On ne saurait peindre l'étonnement, puis l'appréhension, la tristesse qui accueillirent d'abord dans chaque famille la révélation que les jeunes *élues du Seigneur* durent faire de leur dessein. Ils savaient, ces bons parents, les démarches tentées par M. le Curé, en vue d'obtenir des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, ils avaient espéré avec lui dans les longs moments de l'attente, et maintenant qu'ils voyaient se préparer le couvent, ils se réjouissaient à la pensée qu'enfin le vénérable pasteur avait vu ses désirs réalisés.

Mais quoi ! au lieu de cela, c'étaient leurs propres enfants qui venaient implorer la permission de partir pour aller affronter toutes les privations, tous les travaux, toutes les difficultés inséparables d'une pareille fondation ! Les religieuses qu'ils s'étaient flattés d'obtenir, ce seraient leurs filles bien-aimées dont le Seigneur leur demandait aujourd'hui le sacrifice, mais pour les appeler à l'honneur de devenir ses Épouses ! Et puis, cette entreprise qui ne semblait présenter aucune garantie de succès, n'allait-elle pas échouer misérablement ?

D'un côté, leur tendresse naturelle était donc soumise à une rude épreuve ; de l'autre, cependant, leur esprit de foi leur faisait apercevoir, dans ce mystérieux concours de circonstances, l'expression de la volonté divine à l'accomplissement de laquelle

ils n'eussent pas voulu mettre d'obstacle. De ces deux sentiments, on conçoit facilement lequel devait finalement prévaloir : ils se résignèrent donc, quoi qu'il pût leur en coûter, à laisser ces chères enfants suivre la voie où le bon Dieu les appelait.

Mais auparavant, ils ne purent s'empêcher de présenter une objection : ils avaient vu M. Marquis, dont ils connaissaient la nature impétueuse, se donner beaucoup de mouvement à propos de cette fondation, et son esprit d'initiative, son zèle actif et entreprenant, ne les rassuraient pas complètement sur l'avenir de l'œuvre, si elle devait lui être confiée. De plus, il avait été convenu entre lui et Mme Laplante que celle-ci garderait la direction de l'établissement, et qu'elle viendrait en conséquence habiter au couvent avec ses jeunes filles, pendant que M. Laplante se retirerait ailleurs avec son fils. Or, cela, on ne le voulait pour rien au monde. On pria donc M. Buisson d'aller trouver M. le Curé, pour s'entendre avec lui à ce sujet. " Vous pourrez dire à tout le monde d'être parfaitement tranquille, répondit le vénérable pasteur, je vois moi-même à tout ce qui concerne cette importante entreprise. Quant à Mme Laplante, ne vous en préoccupez pas non plus : elle va se retirer (1). " – Ce fut là, précisément, ce qui arriva, au bout de quelques jours.

Libre enfin de s'élancer dans les sentiers du sacrifice,

(1) Notes écrites de la main même de Mère Saint-Joseph et conservées aux archives de la Maison-Mère.

Mlle Buisson ne songera plus qu'à se préparer à remplir le plus parfaitement possible les desseins du Seigneur sur elle. La prière est la source où toujours elle a trouvé la lumière et la force qui lui ont été nécessaires dans le passé, elle y puisera encore l'énergie qu'il lui faudra déployer pour ne pas voir son cœur faiblir au spectacle de la douleur des siens.

Il semble, en effet, que plus le moment de la séparation s'approche, plus forts soient les liens qui l'unissent à sa famille bien-aimée. Au foyer, on l'enveloppe d'une atmosphère toute de tendresse ; on la comble de délicates attentions ; on l'accompagne partout, ne voulant pas perdre un seul des instants qu'il lui est donné de vivre auprès de ceux qu'elle aime et qui dans ses regards attendris peuvent lire : " O mes parents chéris, je m'en vais, mais je vous emporte dans mon cœur. En Dieu je ne vous aimerai pas moins : je vous aimerai mieux ! "



Mais l'heure de la Providence va sonner bientôt : déjà le samedi, 3 septembre 1853, M. Harper réunit les quatre futures postulantes ; il leur parle longuement des grandeurs de la vie religieuse, des obligations qu'elle impose, des grâces qu'on y reçoit avec abondance, de la gloire qu'elle nous prépare dans l'éternité. Puis, après avoir ainsi préparé leurs âmes, il fixe au 8 septembre le jour de leur entrée en religion.

Il leur donne ensuite les plus sages conseils, tant pour leur conduite personnelle dans l'intimité ou dans leurs rapports avec les personnes séculières, que pour la bonne organisation de l'établissement au triple point de vue de la santé des élèves, de leurs progrès dans les sciences et surtout de leur formation religieuse et morale.

Et quand, au moment du départ, il les voit agenouillées à ses pieds, il les bénit avec effusion, au nom de Celui pour qui elles vont travailler et souffrir; puis il les congédie en leur laissant pour devise ces mots qui résument si bien tout l'entretien de ce jour : *humilité – générosité.*

Tel sera bien désormais l'*idéal* des courageuses fondatrices : creuser toujours de plus en plus leur âme par l'humilité, mais pour mieux la remplir de l'amour divin ; se complaire dans le sentiment de leur propre impuissance, non pour se laisser abattre ou décourager, mais afin de pouvoir redire avec plus d'assurance les paroles de l'Apôtre : "Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort.... Je puis tout en Celui qui me fortifie."

Le lendemain, au prône de la messe, le pieux pasteur annonce à ses fidèles réunis en foule l'évènement qui doit s'accomplir en leur faveur le jeudi, 8 septembre; il les exhorte à rendre grâces à Dieu de l'honneur fait à la paroisse et plus spécialement aux familles auxquelles appartiennent les fondatrices; et il leur demande d'unir leur prières aux sien-

Nos Mères Fondatrices



Mère de l'Assomption

Mère Sainte-Marie

Mère de Jésus

Mère Saint-Joseph

nes pour implorer les bénédictions divines sur cette importante entreprise.

Le 6 septembre, Mlles Bourgeois, Leduc et Buisson se trouvèrent réunies pour la première fois au parloir de leur nouvelle demeure. Elles passèrent ensemble le reste de la journée, occupées à la confection de leur nouveau costume, lequel consistera en une robe de *cobourg* gris-pâle, en une pélerine de même étoffe, et en un bonnet de mousseline blanche assez semblable à ceux que portaient alors les dames. Le soir, cependant, elles retournèrent dans leurs familles.

Le lendemain, seules Mlles Bourgeois et Leduc passèrent la nuit au couvent ; et comme le dortoir ne contenait encore qu'un seul lit, ce fut sur *l'unique* matelas étendu par terre que les deux jeunes filles cherchèrent un peu de repos. Mlle Leduc dormit paisiblement ; mais sa compagne ne put parvenir à dominer son émotion, et le sommeil ne vint pas un seul instant clore ses paupières.

Enfin, le jeudi, 8 septembre, Mlle Buisson vint se joindre définitivement cette fois aux deux autres fondatrices, et dès ce moment elles se regardèrent comme à jamais séparées du monde. La Providence, qui voulait nous donner pour patronne et céleste protectrice la Vierge glorieuse, permit que notre Congrégation prît naissance au jour même où l'Église célèbre la Nativité de Marie, afin que cette bonne Mère daignât se pencher avec plus d'amour sur cet humble berceau dont on lui confiait la garde.

***

Une nouvelle existence commença dès lors pour les pieuses jeunes filles qui n'avaient guère connu, à la maison paternelle, les rudes travaux auxquels il leur fallut bientôt se livrer. Les travaux de réparation venaient d'être terminés, ce n'était pas chose facile que de rétablir l'ordre et la propreté partout, et cela dans l'espace d'une semaine, car l'ouverture des classes avait été fixée au 15 septembre.

" Comme nous ne savions, a écrit l'une d'elles (1), en quelle condition nous allions nous trouver au début, nous avions fort heureusement emporté quelques provisions qui furent bientôt épuisées. Après des recherches minutieuses, nous finîmes par découvrir, au fond d'un pétrin, un peu de farine et quelques biscuits de matelots. " Heureuses de leur bonne fortune, il ne leur vînt pas même à la pensée, sans doute, de se demander si ces pauvres biscuits se souvenaient d'avoir été moins durs.

" Au bout de deux ou trois jours, continue la même annaliste, nouvelles perplexités : nous n'avions plus de pain, plus rien — que faire ? Car nulle d'entre nous n'eût osé sortir pour aller acheter quoi que ce fût, tout comme si nous eussions été soumises à la plus stricte clôture. " Mais la Providence veillait : à ces âmes généreuses qui avaient choisi d'être pauvres pour mieux ressembler à Jésus, le Roi des

(1) Mère Sainte-Marie, la seule de nos vénérées fondatrices que nous ayons le bonheur de posséder encore (1915) au milieu de nous.

pauvres, elle avait voulu permettre de boire un instant au calice de leur Maître, mais déjà elle venait à leur secours avec une maternelle bonté. En effet, dans l'après-midi même, le serviteur de M. le Curé s'étant présenté au couvent, et s'apercevant qu'il n'y avait pas encore de poêle, leur demanda comment elles faisaient cuire leurs aliments. Elles répondirent en souriant que, dans les premiers jours, elles avaient fait leur cuisine à la cheminée, – ce qui se pratiquait encore assez souvent à cette époque, – mais que pour le moment le problème n'était guère embarrassant, vu qu'elles n'avaient plus aucune nourriture à préparer.

Le brave homme, tout ému à la vue d'un tel dénuement, alla aussitôt rendre compte de sa visite à M. Harper qui s'empressa d'envoyer aux chères *recluses* poêle, bois de chauffage, ustensiles et provisions. Il avertit en même temps le boulanger et le boucher de leur fournir régulièrement tout ce dont elles auraient besoin, en sorte qu'elles ne furent plus exposées à souffrir de la faim.

Le 15 septembre, le nouvel établissement ouvrit ses portes à la jeunesse étudiante. Une cinquantaine d'élèves s'inscrivirent dès les premiers jours, et ce nombre ne fit que s'accroître d'année en année, au grand contentement des maîtresses qui se donnaient tout entières à leur tâche et voyaient le succès répondre à leur zèle et à leur admirable dévouement.

Au pensionnat, Mlle Buisson avait la direction des cours supérieurs, et Mlle Bourgeois s'était chargée des classes inférieures. L'externat avait été confié à Mlle Leduc. Aux fatigues de l'enseignement se joignaient encore d'autres travaux qui absorbaient tous leurs instants. Il leur fallait en quelque sorte se multiplier pour voir en même temps à la préparation des repas, à l'ordre et à la propreté de la maison et des dépendances, et cela, sans négliger la surveillance et sans nuire aux progrès des élèves.

On conçoit sans peine qu'au labeur des jours dut s'ajouter bien souvent celui des nuits, surtout quand il plut à M. Harper de leur confier le soin des autels. Mais Dieu soutenait leurs forces, et si étroite était l'union qui existait entre elles, si parfaite la charité qui animait toutes leurs relations que leur pieuse solitude leur semblait être un coin du ciel.

Au mois de novembre, cependant, elles reçurent un peu de soulagement de la part de Mlle Marie des Anges Lacourse – communément appelée *Des Anges* qui, après de vives instances, avait obtenu de M. le Curé la faveur d'être reçue dans la Communauté pour y partager les travaux des religieuses, sans toutefois se lier par aucun engagement. Ne possédant aucune instruction, et complètement dépourvue d'aptitudes à remplir dans la maison une charge quelconque, elle ne put jamais être employée que comme aide à la cuisine. Mais elle était si pieuse et si bonne qu'elle attira les bénédictions du bon Dieu sur l'œuvre naissante, et qu'elle fit constamment l'édification

des sœurs, jusqu'à sa mort qui arriva le 13 juin 1890, en la fête du Sacré-Cœur de Jésus.

Le 12 mars 1854, nos mères fondatrices eurent le bonheur de voir se joindre à elles leur compagne, Mlle Julie Héon, qui avait été, pour de graves raisons, retenue dans sa famille, en septembre. Celle-ci se mit à l'œuvre avec courage, et pour alléger le fardeau qui pesait trop lourd sur les épaules de ses compagnes, elle demanda qu'on la laissât se charger du soin de la cuisine, besogne à laquelle, d'ailleurs, elle s'entendait mieux que personne, et qu'elle exerça pendant une grande partie de sa vie religieuse.



La petite communauté se trouvait donc au complet. M. Harper, appuyé pourtant par Mgr Cooke (1), n'avait pu réaliser son projet d'obtenir de la Congrégation Notre-Dame que, pendant les années de probation des jeunes fondatrices, une sœur ancienne vînt résider au couvent de Saint-Grégoire, afin de s'occuper de leur formation religieuse. Il dut donc remplir en quelque sorte les fonctions de Maître des novices.

M. Marquis avait, outre " la charge de préfet des études ", comme il l'affirme lui-même, celle de " la direction spirituelle des sœurs ", et il s'acquittait de sa double tâche avec son zèle et son dévouement

(1) Lettre de Mgr Cooke à Mgr Bourget, datée du 23 juin 1855.

ordinaires. Sa direction était ferme et pourrait aujourd'hui paraître rigide à certains égards; mais nos généreuses mères qui se portaient d'elles-mêmes à toutes les mortifications, à tous les renoncements, ne trouvaient jamais que la règle fût trop austère. En même temps vicaire à Saint-Grégoire et missionnaire à Saint-Célestin, il ne pouvait leur consacrer tout le temps qu'il aurait voulu, cependant; et il lui fallait se contenter d'une conférence par semaine, et même de deux ou trois par mois, quand les exigences du ministère ne lui permettaient pas de faire davantage.

Au cours de l'année 1854-55, M. Moïse Brassard, curé de Longueil, où avait été fondée, en 1843, la Congrégation des Sœurs des SS.NN. de Jésus et de Marie, avait bien voulu, à la demande de M. Harper dont il était le grand ami (1), lui procurer un exemplaire de leurs Constitutions. Ces règles furent adoptées, sauf quelques modifications, comme étant conformes à l'esprit et aux besoins de la nouvelle communauté.

Dans ses visites aux diverses maisons religieuses, M. Marquis avait observé les usages de chacune relativement aux cérémonies de vêture et de profession. Il réunit ses notes et rédigea le cérémonial qui fut suivi pour la première fois à la Prise d'Habit de nos mères fondatrices, le 15 août 1855, et qui a

(1) Lettres de M. Brassard à M. Harper - 20 décembre 1854 et 4 février 1855 - à propos de l'envoi de ces Constitutions.

été conservé jusqu'en 1913, alors qu'il dut subir quelques modifications importantes, exigées par les règles canoniques.

M. l'abbé Marquis avait quitté définitivement Saint-Grégoire, à l'automne de 1854, pour aller prendre possession de la cure de Saint-Célestin; mais il avait continué, pendant une année encore, de donner des conférences à la communauté aussi souvent que la chose lui avait été possible, et il devait rester toujours très dévoué aux intérêts de la Congrégation. De leur côté, les Sœurs n'oublièrent jamais ses éminents services et se plurent à lui prodiguer en toute occasion les témoignages de la plus profonde gratitude.

Le 15 août 1855, comme on l'a vu déjà, fut pour les quatre fondatrices une fête impatiemment attendue et délicieusement goûtée. En recevant des mains de Sa Grandeur Mgr Thomas Cooke, premier évêque des Trois-Rivières, les saintes livrées de la religion, elles se sentirent animées d'une nouvelle ardeur à poursuivre l'œuvre entreprise, et dès lors plus rapides encore furent leurs progrès dans les voies de la perfection.

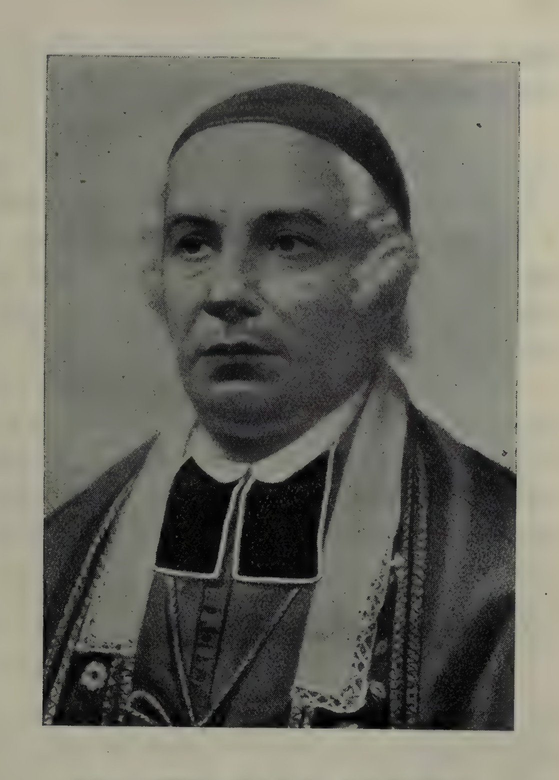
Le changement de costume n'avait été que le prélude à bien d'autres plus importants. D'abord, comme pour leur rappeler sans cesse qu'elles étaient mortes au monde, des noms nouveaux avaient été substitués à ceux qu'elles avaient portés jusque-là :

Mlle Léocadie Bourgeois reçut le nom de Sœur de l'Assomption; Mlle Julie Héon, celui de Sœur de Jésus ; Mlle Mathilde Leduc, celui de Sœur Sainte-Marie ; et Mlle Hedwidge Buisson, celui de Sœur Saint-Joseph.

Mais le noviciat proprement dit commençait avec le 15 août 1855. Il fallait donc à la jeune famille religieuse, où personne encore n'avait exercé la moindre autorité, une âme dirigeante, une mère : cette charge fut confiée à Sœur de l'Assomption qui, malgré les réclamations de son humilité, dut courber les épaules sous le fardeau de la supériorité, – fardeau rendu léger, sans doute, par l'entière soumission et la tendre charité de ses compagnes, mais qui paraît lourd pourtant, si on envisage les difficultés que ne pouvait manquer d'offrir une œuvre encore à ses débuts.



Après une année passée dans la ferveur, les pieuses novices soupiraient, dans l'intime de leur âme, après le moment béni où il leur serait donné de voir l'Époux des Vierges contracter avec elles une alliance mystique. Mais comment eussent-elles osé implorer cette faveur ? elles s'en estimaient si indignes. Elles ne savaient pas quels regards de prédilection attachait sur elles le bon Maître qui se plaisait à les attirer à Lui, à mesure qu'elles s'humiliaient davantage. Aussi, grande fut leur joie lors-



Mgr THOMAS COOKE,
Premier évêque des Trois-Rivières.



que M. Harper, dans une de ses paternelles visites à la petite Communauté, leur annonça qu'elles étaient admises à la profession,

Enfin, Dieu allait changer en consolantes et sublimes réalités les espérances qu'elles avaient formées depuis trois ans ! Enfin, elles allaient entendre le Pontife leur dire au nom du Seigneur : " Vierges prudentes, préparez vos lampes. Voici l'Époux qui vient : allez au-devant de lui (1) ". Elles étaient prêtes : l'Époux divin pouvait venir.

Le 17 août 1856, en présence de toute la population de Saint-Grégoire conviée pour cette circonstance mémorable, elles se dirigèrent vers la chère église paroissiale qui les avait vues tout enfants prendre place au Banquet eucharistique, qui avait entendu leurs premiers serments, et qui, à cette heure, allait être témoin des engagements sacrés qu'elles venaient contracter au pied des autels.

" *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in Domum Domini ibimus* ! " pouvaient-elles chanter alors dans toute l'ardeur de leurs âmes. Oui, réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, car c'est maintenant qu'il vous est donné d'entrer dans *la maison du Seigneur* ! Cette maison, ce ne sera plus seulement pour vous la demeure de *l'enfant*, ce sera la maison de *l'épouse* : Jésus vous appelle, allez y vivre avec lui dans une mystérieuse et divine intimité.

(1) Paroles empruntées au cérémonial : " *Prudentes Virgines, aptate vestras lampades. Ecce Sponsus venit : exite obviam ei.* "

Après la lecture du décret émané de l'autorité diocésaine (1), et proclamant solennellement l'érection canonique de la nouvelle Congrégation, sous le nom de " Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge ", les heureuses novices s'avancent vers le sanctuaire, où les attend le Pontife, Mgr Cooke qui préside encore cette fois la touchante cérémonie.

Et quand le vénérable évêque, parlant au nom de Dieu, a laissé tomber de ses lèvres la solennelle acceptation : " Nous choisissons les vierges ici présentes pour les bénir, les consacrer et les unir par une alliance spirituelle à Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils du Très-Haut ", une prière émue et confiante s'élève de leurs cœurs vers le ciel : " *Suscipe me Domine* " ...... Oh ! ce chant du " *Suscipe* " !

(1) Voici le texte même de ce décret : Comme nos très chères filles, les Sœurs *Léocadie Bourgeois* - dite de l'Assomption, *Julie Héon* - dite de Jésus, *Mathilde Leduc* - dite de Marie, et *Hedwidge Buisson* - dite de St-Joseph, nous ont supplié de leur permettre de former une communauté, afin de pouvoir travailler plus facilement à la sanctification de leurs âmes, en se consacrant à l'éducation des jeunes personnes de leur sexe, et surtout des filles pauvres ; comme Messire Jean Harper, Curé, et les marguillers du banc, agissant pour et au nom de la fabrique de la paroisse de St-Grégoire-le-Grand, animés d'un zèle digne de tout éloge, ont fait préparer aux dites Sœurs, au compte de la Fabrique, une vaste et belle maison, pour qu'elles s'y livrassent à l'enseignement, ce qu'elles ont fait depuis trois ans, et surtout depuis un an que Nous leur avons ouvert la dite maison, en la bénissant solennellement ; et comme après mûr examen, Nous nous sommes convaincu que les dites Sœurs s'étaient formées, par les soins de Messire Calixte Marquis, Prêtre, Curé, de la paroisse de St-Pierre-Célestin, à la connaissance et à la pratique des devoirs de la vie religieuse, et que d'ailleurs leur dessein venait de Dieu, Nous, voulant nous acquitter de Nos obligations, dont une des principales, est de procurer aux enfants confiés à nos soins, une éducation religieuse, et en même temps, donner aux dites Sœurs un témoignage public de la vive satisfaction que Nous éprouvons de leur généreux dévouement pour une si belle œuvre, avons acquiescé à leur demande.

A ces causes, le saint nom de Dieu invoqué, Nous avons réglé et ordonné, réglons et ordonnons ce qui suit :

cette supplication pleine d'amour vers Celui qui les a choisies et séparées du monde, et qui les veut désormais tout à lui, comme elle est belle ! " *Recevez-moi, Seigneur, selon votre parole* " ! n'est-ce pas dire en quelque sorte : " Vous saviez, Seigneur, ma faiblesse, vous connaissiez mes misères, mes fautes

Io – Nous établissons canoniquement, dans Notre Diocèse, une congrégation séculière. sous le nom de *Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge*, et nous permettons aux dites Sœurs *Léocadie Bourgeois* – dite de l'Assomption, *Julie Héon* – dite de Jésus, *Mathilde Leduc* – dite de Marie, *Hedwidge Buisson* – dite de St-Joseph, d'en être les premières Professes, en faisant les vœux simples de pauvreté, chasteté, obéissance et de se consacrer à l'éducation des jeunes personnes de leur sexe.

2o – Nous donnons aux dites Sœurs *Léocadie Bourgeois* – dite de l'Assomption, *Julie Héon*, – dite de Jésus, *Mathilde Leduc* – dite de Marie, *Hedwidge Buisson* – dite de St-Joseph, le pouvoir de recevoir des novices et de les présenter à la profession religieuse avec l'approbation de l'Ordinaire.

3o – Nous voulons que les règles et constitutions, adoptées par cette nouvelle communauté, et approuvées par nous, soient ponctuellement suivies dans la dite Communauté.

4o – Nous mettons la nouvelle Congrégation, sous notre entière dépendance et juridiction, et sous celles de nos successeurs.

Enfin nous bénissons, au nom du Seigneur, cette nouvelle Congrégation, pour qu'elle remplisse toujours sa sublime vocation, avec ferveur et succès. Nous la mettons d'une manière spéciale, sous la protection de l'Auguste Mère de Dieu, conjurant cette Vierge pure et sans tache, d'avoir pour agréable l'offrande que nous lui en faisons, au jour où la Sainte Église honore son Assomption glorieuse au ciel.

Puisse la religion avoir à se réjouir de cette nouvelle famille destinée à répandre avec avantage l'éducation dans ce pays.

Nous félicitons, en particulier, la paroisse de Saint Grégoire-le-Grand, des avantages que lui promet la Congrégation qui prend aujourd'hui naissance dans son sein.

Sera le présent Mandement, lu et publié aujourd'hui, dans l'église de la paroisse de St-Grégoire, avant la cérémonie de la profession des sus-dites Sœurs, et ensuite, conservé dans les archives de la nouvelle communauté.

Donné en la maison presbytériale de Saint-Grégoire, dimanche, le dix-sept du mois d'août, jour où Notre Église provinciale célèbre solennellement la fête de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie, en l'année de Notre-Seigneur, mil huit cent cinquante-six, sous notre seing et sceau, et le contre-seing de notre secrétaire.

(Signé) THOMAS Ev. 3 R.
Par Monseigneur

Ph. O. Gélinas. Ecclé.
Secrétaire.

même ; cependant, vous m'avez appelée, et je suis venue. – Me voici, maintenant, *recevez-moi*, car je ne veux plus appartenir qu'à vous seul. "

Cependant l'Église veut s'assurer une dernière fois de la sincérité de leurs dispositions : " Mes filles, interroge le Pontife, persistez-vous dans la résolution de vous consacrer à Dieu dans la Congrégation des Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge ? " – " Oui, Monseigneur, c'est là tout notre désir, " répondent les pieuses novices agenouillées à ses pieds.

Mais, cette vie nouvelle dont elles vont vivre désormais, elle a ses obligations, les connaissent-elles ? " Le joug du Seigneur est doux, " sans doute, c'est le Maître lui-même qui l'affirme ; mais l'ont-elles placé déjà sur leurs épaules, se sentent-elles la force de le porter toujours ? Aussi, une deuxième question suit de près la première : " Consentez-vous à observer les règles que l'Institut vous impose ? " – " Oui, Monseigneur, nous nous y soumettons avec joie, et nous espérons, avec la grâce de Dieu, y être fidèles toujours. "

La réponse est venue, ferme et généreuse encore cette fois. Cependant, le Pontife continue " Vous sentez-vous assez de zèle pour vous dévouer à l'éducation chrétienne des enfants ? " – Et l'affirmation se renouvelle : " Oui, Monseigneur, aidées de la grâce de Dieu et sous la protection de sa sainte Mère, nous voulons y consacrer tous les instants de notre vie. "

A ce dialogue qui rappelle la triple protestation d'amour de l'Apôtre repentant, succèdent des oraisons, des bénédictions, des aspersions; et enfin l'imposition des voiles, puis l'auguste Sacrifice se poursuit au milieu des chants de joie.

Elle approche maintenant, l'heure solennelle, l'heure de l'immolation : jeunes élues, préparez vos âmes. Voyez le Ministre du Seigneur présenter à vos muettes adorations l'Hostie sainte que, dans un instant, il va déposer sur vos lèvres. " *Domine, non sum dignus*, " murmurez-vous avec le Pontife. Oui, c'est vrai, vous êtes indignes d'un tel honneur ; mais venez cependant : car à l'amour du Dieu qui s'est immolé pour vous, votre amour répond aujourd'hui par le sacrifice le plus généreux qui puisse être offert par la créature, par le don entier de vous-mêmes. Et les heureuses victimes, s'approchant de l'autel, prononcent avec une indicible émotion les paroles sacrées qui les lient indissolublement à Jésus.

C'en est fait, l'union mystique est consommée. – Que se passe-t-il dans le cœur de Mère Saint-Joseph, elle qui depuis sa plus tendre enfance avait soupiré après le bonheur de ce jour ? Agenouillée auprès de ses compagnes, et comme abimée dans une douce contemplation, elle oublie la terre où plus rien désormais ne la retient. " Que ceux-là, peut-elle en ce moment s'écrier avec Lacordaire, qui n'ont jamais senti passer sur leur cœur le souffle d'en haut, se rient de nos fiançailles avec Jésus-Christ, et de notre anneau nuptial tout empreint de son sang. Nous le leur

pardonnons sans peine : ils ignorent la réalité, comment en entendraient-ils le langage ? " – Mais nous, bonne Mère, qui un jour avons goûté nous aussi les délices de cette heure unique dans notre vie, nous comprenons quelles saintes et ineffables jouissances durent inonder votre âme, en ce moment béni où vous étiez enfin devenue l'épouse du Roi des rois !

***

Et quand la cérémonie eut pris fin ; quand la nouvelle religieuse, rentrée dans sa douce solitude, mesura d'un regard ému le sentier qu'elle avait parcouru, quel hymne de reconnaissance dut jaillir de son cœur vers ce Dieu dont elle avait éprouvé la miséricordieuse tendresse, et dont elle adorait encore dans l'avenir les incompréhensibles desseins.

L'avenir, que serait-il pour elle ? Elle ne s'en préoccupait nullement : il serait fait de travail ? Mais Jésus ne serait-il pas là pour soutenir son courage et pour féconder ses efforts ? De luttes ? Mais, à qui combat avec Jésus, la victoire n'est-elle pas assurée ? De souffrances ? Mais, épouse d'un Dieu crucifié, pouvait-elle hésiter en face du sacrifice ?

Forte du secours divin, elle marchera sans jamais se lasser par les rudes sentiers qui conduisent à la perfection, et non content de l'y attirer elle-même, Dieu lui demandera bientôt d'y guider les âmes de ses nombreuses enfants. Nous la suivrons pas à pas

dans son ascension vers Dieu ; mais il nous tarde de la montrer tout d'abord à l'œuvre dans la tâche si délicate qu'est celle de l'éducatrice, et où nous apparaîtra toute la tendresse, toute la sollicitude, tout le dévouement, toute la bonté de cette *âme d'apôtre.*





CHAPITRE IV

L'APOTRE.

L'AME DE L'APOTRE : – SA FOI. SA GÉNÉROSITÉ. SON HUMILITÉ. SA CONFIANCE EN DIEU.– L'ÉDUCATRICE APOTRE. – LA SUPÉRIEURE APOTRE. – JOIES DE L'APOTRE. – SES ÉPREUVES. – SES MOYENS D'ACTION.

" Lorsque, dans une âme, la main de Dieu a réuni une imagination vive, une extrême sensibilité, de l'intelligence, du cœur, une volonté généreuse, et qu'elle s'éprend d'une noble cause, on dit de cette âme qu'elle a le *feu sacré.* " Et le pieux auteur (1), développant son sujet, se demande un peu plus loin si l'amour des âmes, le zèle pour leur salut ou leur sanctification est lui aussi un feu sacré, et il s'écrie : " Oui, *deux fois sacré* : parce que, d'une part, il a pour objet une grande cause ; et parce que, de l'autre, il s'allume dans le cœur, le plus saint des autels. "

Cette âme à l'imagination ardente, à l'exquise sensibilité, à l'intelligence saine, au cœur aimant et généreux, c'était bien l'âme de notre chère Mère Saint-Joseph. En elle aussi brûlait le feu sacré qui

(1) Le chanoine Lenfant, *La flamme de l'apostolat.*

consume le cœur des saints, feu de l'amour divin d'où s'échappait sans cesse la flamme dévorante du zèle – " *La flamme de l'apostolat.* "



Sa foi vive lui avait montré dans l'enseignement autre chose qu'une besogne ingrate, monotone et partant ennuyeuse. Non pas cependant qu'elle s'y livrât par inclination naturelle, encore moins dans le but de se faire une réputation d'habileté ; mais elle voyait dans l'éducation de la jeunesse une œuvre providentielle et sacrée, une tâche toute divine et en quelque sorte un sacerdoce. Elle s'efforçait, sans doute, d'inspirer à ses élèves le goût de l'étude, de développer leur intelligence, de leur apprendre à bien voir et à juger sainement de toutes choses ; mais ce qui la préoccupait avant tout et par-dessus tout, c'était leur formation intime, c'était chez eux la culture du sentiment moral et religieux.

Au-dessus des grâces séduisantes de l'enfance, au-dessus des dons intellectuels les plus brillants, au-dessus même des qualités naturelles, si attachantes parfois, ce qu'elle estimait surtout c'était l'incomparable beauté, la surnaturelle grandeur de l'âme, cette âme dont la rançon n'a coûté rien moins que le sang d'un Dieu.

Elle aimait les âmes, et à toutes elle eût voulu donner non pas seulement un peu de son temps, de ses forces, ou même de son cœur ; – ces biens éphè-

mères, la mort en eût emporté jusqu'à la dernière trace – mais elle eût voulu leur communiquer la vie, la vie véritable, éternelle, la vie divine; elle eût désiré les conduire toutes à Dieu, les élever jusqu'à lui, les voir se perdre en lui.

Ces hautes aspirations étaient bien celles d'un apôtre: toute sa vie, elles furent le but vers lequel se concentrèrent tous ses efforts, l'idéal qu'elle s'appliqua sans cesse à réaliser. Elle n'était pas de ces âmes qui font le bien " comme la barque suit le flot, sans rames ni gouvernail, et qui deviennent le triste jouet de leurs caprices, de leurs intérêts, de leurs impressions du moment. " – Toujours guidée par l'intention très pure d'accomplir en tout la volonté de Dieu, en procurant sa gloire et le salut des âmes, elle vivait dans la paix, travaillant joyeuse et confiante, sous le regard du Maître si bon dont elle voulait être l'humble et docile instrument, et pour qui elle était prête à se dévouer jusqu'au dernier instant.

Si Mère Saint-Joseph avait au cœur l'esprit de foi de l'apôtre, elle en avait aussi la *générosité*. Etre apôtre, en effet, ce n'est pas se faire une vie facile et commode; ce n'est pas choisir la tâche la plus agréable, assumer les responsabilités les moins lourdes; se dévouer pour certaines âmes sympathiques qui répondent par la reconnaissance et l'affection à la moindre marque d'intérêt qu'on leur témoigne. Etre apôtre, c'est savoir parler, agir, reprendre, encourager, lutter toujours, mais avec pru-

dence et délicatesse, avec force et cependant avec douceur. Etre apôtre, c'est embrasser les travaux les plus pénibles ; c'est laisser peser sur ses épaules les responsabilités les plus écrasantes ; c'est sacrifier son temps, ses forces, sa santé, sa vie même, pour toutes les âmes, sans distinction, ou plutôt pour celles surtout dont le mécontentement et les résistances semblent paralyser tous les efforts tentés pour les éclairer et les toucher.

Qui dira ce qu'il faut de courage, non pas pour un élan – fût-ce le plus héroïque – mais pour la répétition ininterrompue des mêmes actes de bonté, des mêmes devoirs, des mêmes renoncements, dont presque jamais il n'est donné de voir le résultat immédiat ! Ce courage, ce serait folie que de l'attendre des forces humaines : si on n'aime pas Dieu et les âmes avant tout, tôt ou tard on se sent faiblir en face du sacrifice, on hésite, on recule, on se décourage. Le fond de l'âme apparaît, et on s'aperçoit alors qu'elle s'aimait elle-même plus qu'elle n'aimait Dieu et le prochain.

" Prenons garde ! " écrit un religieux. " L'âme humaine, en son terrestre exil, se lasse facilement de tout ; elle se lasse même de ce qu'elle a cherché, rêvé, aimé, comment ne se lasserait-elle pas quelquefois du service de Dieu et de Dieu lui-même ? – Or, la lassitude, si elle prend racine dans le cœur, enlève à notre sacrifice virginal ses enthousiasmes, son entrain, son idéal, sa sublime et divine poésie. " Mais le même auteur sait que la tentation peut venir,

qu'elle viendra même, à coup sûr, et plus loin il donne le moyen de la vaincre : " Dans la religieuse fidèle à la voix de Dieu et *qui tient son cœur en haut*, la grâce de Notre-Seigneur nourrit l'esprit de *prière*, de *pénitence* et de *dévouement*, ce triple esprit qui alimente le sacrifice virginal. "

Nous avons là le secret de la constante générosité de Mère Saint-Joseph : *elle tenait son cœur en haut* par le souvenir affectueux et fréquent – pourquoi ne pas dire habituel – de la présence de Dieu ; et Notre-Seigneur la récompensait en lui conservant la ferveur dans l'oraison, l'esprit de mortification et la sainte passion du sacrifice.

Mais si elle se dévouait ainsi, courageuse et confiante, sans plainte ni défaillance, au sein même des pires difficultés, c'est qu'elle était *humble*.

L'âme orgueilleuse pourra travailler beaucoup, elle pourra remplir le monde du bruit de son nom ; elle ne sera jamais apôtre. Pour l'être, en effet, il faut aimer Dieu et les âmes jusqu'au sacrifice de soi-même, et l'âme orgueilleuse sacrifiera tout, Dieu même et les âmes, à son amour-propre blessé. " Les moindres humiliations la troublent et la déconcertent, dit encore le chanoine Lenfant, les contradictions l'irritent, les injustices la révoltent, les échecs la découragent ; tandis que les succès des autres la rendent jalouse et inquiète. Toujours étroite dans ses vues, mesquine dans ses entreprises, parce qu'elle

ne voit qu'elle-même et les moyens dont elle dispose, elle empêche le bien qu'elle ne peut pas faire et jamais elle ne sauvera aucune âme – pas même la sienne. "

Mère Saint-Joseph avait appris à l'école de Jésus l'art si difficile de se faire toute à tous. Les paroles du Maître : " Apprenez de moi que je suis *doux* et *humble de cœur* " étaient entrées dans son âme pour n'en plus jamais sortir. Elle les méditait sans cesse et s'appliquait à reproduire dans sa conduite la douceur et l'humilité du Modèle divin.

Parfaitement convaincue de son impuissance à réaliser par ses propres forces les desseins de Dieu, elle ne s'en était pas moins soumise et abandonnée entre ses mains pour tout ce qu'il lui avait plu d'exiger d'elle. Et maintenant qu'elle avait vu s'accomplir en sa faveur les prodiges de la miséricorde du Seigneur, comment le plus léger doute sur la fidélité de l'assistance divine eût-il pu un seul instant effleurer son âme ?

Et non seulement elle se confiait elle-même aveuglément en la bonté de Dieu ; mais elle savait inspirer à toutes ses sœurs le même abandon simple et filial : " Votre tâche est importante, c'est vrai, " écrivait-elle à une de ses religieuses chargée de la direction d'un pensionnat, et qu'effrayait la pensée des lourdes responsabilités qui pesaient sur elle. " Il ne faut pas que vous comptiez sur vos forces ni sur vos talents pour la bien accomplir, puisque de nous-mêmes

nous ne pouvons rien. *Mais c'est égal pour le bon Dieu de faire par nous des choses importantes ou des choses faciles.* C'est à lui qu'il appartient de nous éclairer, de nous guider, de nous fortifier; et il le fait toujours quand nous implorons son secours avec humilité. "

Cependant, la confiance en Dieu n'exclut pas le travail personnel, aussi s'empresse-t-elle d'ajouter : " Veillez bien sur vos élèves ; efforcez-vous de faire du bien aux âmes ; tâchez de développer les germes de nombreuses vocations .... Oh ! oui, préparez à Dieu de bonnes religieuses, formez des cœurs zélés qui procureront sa gloire au milieu du monde. Vous n'avez pas beaucoup de moyens humains pour arriver à ces beaux résultats ? Ne craignez rien, pourtant : la prière est toute-puissante. "

Toutes ses lettres nous révèlent les mêmes sentiments. Elle ne sont pour ainsi dire que le commentaire ému de ce conseil de Fénélon : "Désespérez de vous tant que vous voudrez – mais non pas de Dieu. " On comprend sans peine avec quel amour devait se pencher vers elle, pour la fortifier et la bénir, Celui que la confiance honore, et qui s'incline avec complaisance vers les âmes petites et humbles à leurs propres yeux.



Dès le début de l'œuvre – on s'en souvient – elle avait été chargée des premières classes. On eût pu

craindre, peut-être, que, à *seize* ans, elle ne fût pas suffisamment préparée pour cette tâche délicate et difficile qu'est celle de former pour les luttes de la vie des âmes qui n'en ont encore connu que les sourires, ou de découvrir dans les autres, afin de les cultiver, les germes précieux de la vocation religieuse. Mais, pour qui savait de quelles vives lumières s'éclairait cette belle intelligence, pour qui avait pu apprécier la pénétration d'esprit, le jugement droit et sûr, le tact exquis, la délicatesse de procédés qui la caractérisaient, il était impossible de ne pas être rassuré sur le succès de la mission confiée à sa jeunesse.

Dans le monde, déjà, elle avait admirablement compris son rôle d'institutrice chrétienne. Mais, aux qualités intellectuelles et morales qu'on avait pu alors remarquer en elle, s'ajoutaient désormais " les magnificences spirituelles de la vie religieuse, " ainsi que s'exprime Mgr Baunard (1). Et quelles magnificences? " La vocation, le noviciat, les vœux sacrés qui attachent à Dieu et aux enfants de Dieu la religieuse éducatrice; des règles, une direction qui assurent ses voies; un perpétuel rajeunissement de ses forces retrempées à ces sources divines qui s'appellent la prière, l'oraison, la communion; la vie de communauté avec son rempart extérieur, son foyer intérieur, gardiens du respect, du travail, de la liberté et de la paix. "

C'est avec ces admirables ressources que la jeune

(1) Mgr Baunard. *Un siècle de l'Eglise de France.*

éducatrice se mit à l'œuvre. Son apostolat produisit dans les âmes les plus heureux fruits de salut ; et Dieu lui donna, par surcroît, ce qu'elle n'avait pas ambitionné : les succès scolaires les plus consolants, et qui contribuèrent à augmenter notablement d'année en année le nombre des élèves. Elles s'en réjouissait, comme d'une marque nouvelle de la protection divine sur cette Congrégation qui lui était si chère, mais son humilité ne lui permit jamais de voir en cela le résultat de ses lumières ou de son travail. La reconnaissance seule remplissait son âme envers le divin Maître qui, disait-elle, " daigne agréer nos humbles services, et qui nous témoigne une si grande bonté alors même que nous n'avons rien fait pour la mériter. "

Respectée et aimée de ses élèves qui appréciaient hautement ses éminentes qualités de l'esprit et du cœur, elle avait sur elles l'ascendant que sait exercer la vertu. Douce et bonne, mais incapable de transiger avec le devoir, elle savait avertir, reprendre ou corriger avec fermeté, mais sans impatience ni brusquerie, sans laisser échapper surtout de ces paroles vives et blessantes qui, à elles seules, peuvent compromettre auprès d'une âme le travail de toute une vie.

Certaines natures capricieuses, emportées, indociles, mais douées par ailleurs d'excellentes qualités, excitaient plus particulièrement son zèle et sa charité. Elle les étudiait à leur insu, les entourait d'une tendresse saintement respectueuse, et cherchait à

gagner leur confiance par de saintes industries, des délicatesses comme en a seul un cœur de mère. Aussi était-il bien rare qu'elle ne réussît pas à les assouplir et à les transformer.

Une de ses plus consolantes conquêtes fut bien celle d'une élève protestante, Mlle Edith Millar, de Drummondville. Cette jeune fille, agée d'environ vingt ans, avait obtenu de son père, à forces d'instances, la permission de venir étudier le français dans notre couvent de Saint-Grégoire, où elle était arrivée le 15 novembre 1856. On ne voulut pas la recevoir d'abord au nombre des pensionnaires, dans la crainte que la différence de religion ne suscitât quelque embarras; car on n'ignorait pas que M. Millar n'avait laissé partir sa chère Edith que dans la conviction de la voir suivre les cours d'une académie tenue par des séculières. Jamais il n'eût voulu confier son enfant à des religieuses ! Mais le bon Dieu avait permis cette heureuse méprise afin de réaliser les vues toutes de miséricorde et d'amour qu'il avait sur cette jeune fille.

Après quelques mois de séjour à Saint-Grégoire, elle sollicita la faveur d'être admise comme pensionnaire. On la lui accorda. Bientôt l'exemple constant de la vie régulière, pieuse et mortifiée de ses maîtresses fit une telle impression sur elle que, chose assez surprenante, il lui vint à la pensée de se faire religieuse tout en conservant la religion dans laquelle ses parents l'avaient élevée. Elle s'en ouvrit

à Mme Marmet (1), pieuse dame française qui avait sa résidence au couvent même, et avec qui elle aimait à converser, aux heures de récréation. Celle-ci lui fit comprendre qu'il lui faudrait d'abord embrasser la religion catholique avant de songer à la vie religieuse.

On devine la joie de Mère Saint-Joseph, lorsque Mme Marmet lui fit part des dispositions de la jeune fille. Elle ne voulut cependant se départir en rien de la réserve discrète qu'elle s'était imposée, afin de ne laisser échapper aucune parole qui pût porter la moindre atteinte à ses convictions; mais elle redoubla de ferveur, et voulut en quelque sorte enlacer cette chère âme dans un réseau de prières et de sacrifices, d'où il ne lui fût plus possible de sortir que touchée par la grâce et ramenée à Dieu.

Mlle Millar faisait chaque jour, sans même s'en douter, un pas de plus vers la vérité. Mais sur ce

(1) Madame Marmet, née en France, où elle avait reçu une éducation supérieure, avait subi avant la mort de son mari des revers de fortune qui l'avaient obligée de pourvoir elle-même à sa subsistance et à celle de sa famille. Depuis quelques années, elle faisait la classe à Nicolet où elle était très estimée, quand M. Harper lui offrit de venir mettre son savoir et son expérience au service de notre congrégation encore à ses débuts. Possédant parfaitement le français, l'anglais, excellente musicienne, et connaissant la peinture et le dessin, elle fut pour les Sœurs une aide appréciée, surtout dans l'enseignement de la musique, auquel elle se livra plus spécialement. Très dévouée à l'œuvre naissante, elle eût même désiré se faire religieuse ; mais son directeur ne le lui permit pas, à cause de ses deux jeunes filles à l'éducation desquelles il lui fallait se consacrer. Elle voulut du moins suivre le plus possible les exercices de la Communauté ; adopta un costume très simple, de même étoffe que celui des religieuses ; et se contenta de la nourriture commune. Sa piété, ses aimables vertus firent constamment l'édification de tout le monde. Elle mourut le 5 mai 1859, regrettée et pleurée de celles qui l'avaient aimée comme une sœur.

Notes de Mère Sainte-Marie.

chemin que d'incertitudes ne rencontrerait-elle pas encore ! que de vagues terreurs n'allaient-elles pas l'assaillir ! que de luttes intimes ne lui faudrait-il pas livrer entre sa tendresse filiale, son respect pour les volontés bien connues de son père, et son ardent désir de répondre à la voix divine qui l'appelait ! Enfin, la lumière de la foi brilla dans son âme, et devant ces surnaturelles clartés toutes les ombres disparurent, et toutes les craintes s'évanouirent.

A Mère Saint-Joseph fut alors confiée la tâche bien douce de préparer la chère enfant à recevoir le baptême. Qui dira les joies saintes qui remplissaient son cœur en admirant de jour en jour le travail de la grâce sur cette âme fidèle à l'accueillir et pieusement attentive à y correspondre. Le 24 mai 1857, en la fête de l'Ascension, l'eau régénératrice du baptême coula sur le front de la jeune convertie, et le lendemain, elle fut admise pour la première fois au Banquet eucharistique.

Une épreuve bien sensible pour son cœur affectueux et bon attendait la courageuse *postulante*, — car, dès le jour de sa Première Communion, elle demanda qu'il lui fût permis de commencer son noviciat. Elle la prévoyait : déjà, en effet, son père avait témoigné le plus grand mécontentement, lorsqu'elle lui avait fait part de sa détermination d'embrasser la religion catholique. Il avait même envoyé sa sœur pour la chercher, la veille même de son abjuration. Mais, devant les instances comme devant les reproches, elle était restée inébranlable. Elle croyait

cependant que son père, une fois le premier mouvement d'indignation dissipé, approuverait sa conduite, ou que du moins il ne lui fermerait pas son cœur : il n'en fut rien. Les lettres si touchantes pourtant qu'elle écrivit restèrent sans réponse ; et lorsque, après plusieurs années de vie religieuse, elle obtint la permission de rendre visite à sa famille, son père refusa de la revoir. Ses frères et ses sœurs la reçurent avec plaisir ; quelques-uns même se firent catholiques, mais seulement après sa mort. Dieu ne voulait pas, sans doute, lui accorder ici-bas le moindre adoucissement à son immense sacrifice, se réservant de la récompenser plus magnifiquement là-haut.

Notre chère Sœur Saint-Jean l'Évangéliste – c'est le nom qu'elle avait voulu porter en religion – était atteinte depuis assez longtemps, au cœur, d'une affection sérieuse et aggravée sans cesse par les souffrances morales que lui causaient l'éloignement obstiné de son père et plus encore ses craintes sur le salut éternel de cette âme si chère. La mort subite ne l'effrayait pas, elle s'y attendait. C'est ainsi que Dieu vint, en effet, la convier aux délices de l'union éternelle, quelques heures seulement après sa communion du matin, le 5 février 1888, dans la 52e année de son âge, la 29e de sa vie religieuse.



Si Mère Saint-Joseph fut apôtre auprès de la jeunesse, elle ne le fut pas moins quand les suffrages

de ses Sœurs l'eurent placée à la tête de la jeune Communauté. C'est alors surtout que se révélèrent dans tout leur éclat son amour de Dieu et son zèle pour le salut des âmes. La mission qui venait de lui être confiée, redoutable si elle eût compté sans le secours de Dieu, ouvrait à sa brûlante charité de plus larges perspectives. Elle aurait voulu ne mettre aucunes bornes à son dévouement, se donner sans réserve à toutes les âmes : aussi le Seigueur, à qui ces saintes aspirations ne pouvaient manquer d'être agréables, s'empressa-t-il de les réaliser.

A peine avait-elle été nommée Supérieure-Générale que déjà M. l'abbé Didier Paradis, curé de la Baie du Febvre, la suppliait de lui envoyer des religieuses pour le couvent qu'il désirait fonder dans sa paroisse. C'était la première fois qu'une telle question se présentait à résoudre, et, si elle avait pour notre chère Mère bien des charmes, elle n'était pas non plus sans offrir de graves difficultés.

Jusqu'à cette heure, personne n'avait quitté le berceau de l'Institut; on y avait vécu dans la plus douce des intimités; les générations nouvelles s'y formaient, à l'exemple et sous les yeux des fondatrices, à la pratique des vertus religieuses ; la paix, l'union, la charité régnaient en souveraines dans ce pieux sanctuaire où s'était conservé l'esprit des premiers jours. Fallait-il donc s'exposer, en détachant ainsi les Sœurs de la Maison-Mère, à voir s'affaiblir l'union qui existait entre les membres de la Communauté ? Ne risquait-on pas de compromettre l'avenir religieux

de l'œuvre? D'un autre côté, la pensée de la gloire de Dieu à procurer, le désir de faire profiter un plus grand nombre d'âmes des bienfaits de l'éducation, les surnaturelles ambitions d'un zèle conquérant, tout cela militait en faveur de la nouvelle fondation qui, finalement, fut acceptée pour l'année 1865.

L'impulsion était donnée : le mouvement d'expansion non seulement ne devait plus désormais s'arrêter, mais il devait aller sans cesse grandissant. Pendant les vingt-sept années qu'elle présida au gouvernement de la Congrégation, elle eut la joie d'ouvrir à l'instruction religieuse plus de vingt foyers nouveaux. Mère Saint-Joseph restait l'âme de cette chère famille dispersée, ses lettres allaient tour à tour encourager, soutenir, consoler, guider au besoin les jeunes apôtres qu'elle envoyait ainsi travailler à la vigne du Seigneur. Toute cette correspondance ne respire que la plus tendre charité pour toutes, en même temps que le zèle le plus ardent pour le salut des âmes.

" Douceur et bonté! " ne cesse-t-elle de répéter à celles qui sont employées auprès des enfants. " C'est la bonté qui aplanit les voies à la grâce, qui lui ouvre des cœurs jusque-là obstinément fermés, qui relève et affermit les volontés chancelantes... Soyez-en bien remplies, et vous saurez alors attirer les âmes dans les sentiers du bien.

Elle voulait qu'on sût à propos récompenser certaines enfants dont le caractère plus impétueux leur était une source de contrariétés ou de reproches.

Une religieuse vient un jour lui demander la permission de donner une image à une élève, et Mère Saint-Joseph de lui répondre avec empressement : " Combien je suis heureuse qu'une occasion vous soit offerte de faire plaisir à cette pauvre enfant : on a dû lui adresser déjà trois réprimandes depuis le matin. Tâchez de lui dire un bon mot qui lui fasse du bien. Les joies sont si rares pour cette pauvre orpheline ! " et la bonne Mère avait les yeux pleins de larmes.

" La louange est toujours dangereuse, expliquait-elle, et il est rare qu'elle ne serve à nourrir la vanité des enfants. Cependant, il faut bien les encourager. Eh ! bien, ayons recours à la bonté : une marque d'intérêt, une parole affectueuse, un sourire bienveillant ou approbateur, ce quelque chose, en un mot, qui vient du cœur aura toute l'efficacité d'une louange, sans en avoir les défauts. C'est la seule, peut-être, qui ne fasse pas de mal. "

Mais elle savait combien est vaine cette bonté naturelle qui ne résulte que de la faiblesse de caractère, de cette disposition à *laisser faire*, qu'on pourrait être porté à prendre pour de la largeur d'âme, parce qu'elle porte à ne gêner personne, à se plier à tous les goûts, à accepter tous les compromis. Aussi la bonté qu'elle prêchait à toutes, de parole et d'exemple, elle leur indiquait en même temps les sources où elles devaient la puiser, L'esprit d'oraison, la vie d'union avec le bon Maître, la droiture d'intention qui ne cherche en tout que Dieu

et son bon plaisir : voilà les sujets de réflexion qu'elle leur propose dans presque toutes ses lettres. " *Dieu seul !* oui, Dieu seul *en tout*, *partout* et *toujours* : que ce soit là votre devise. Agissez *uniquement pour Dieu*, et dans la seule vue de lui plaire. Qu'importe le reste ? "

Le triomphe de sa charité fut, on le conçoit, la fondation des missions du Nord-Ouest. Sur les vives instances de Mgr Grandin, qui avait tenu à venir plaider lui-même sa cause, Mère Sainte-Marie alors supérieure générale avait accepté, dès 1891, d'ouvrir une mission à Onion Lake, chez les sauvages. L'œuvre ne pouvait manquer de sourire à notre chère Mère Saint-Joseph. Aussi l'un de ses grands bonheurs fut-il, en reprenant au mois d'août 1891, le gouvernement de l'Institut, de mettre la dernière main aux préparatifs de voyage et d'installation des trois Sœurs missionnaires : Sœur Saint-Ignace et Sœur Saint-Stanislas, toutes deux de Saint-Grégoire, et Sœur Saint-Patrice, de Nicolet. Elle voulut même les accompagner jusqu'à Montréal, et ne les quitta qu'après les avoir entourées des attentions les plus touchantes.

Son cœur saignait à la pensée de l'éloignement où allaient se trouver ses chères filles, mais son âme d'apôtre enviait leur sort et elle se fût estimée heureuse de les suivre dans les immenses solitudes de l'Ouest, pour aller elle aussi porter la bonne nouvelle du salut aux pauvres enfants des bois. Elle les suivit

du moins par le souvenir, et sa prière de chaque jour ne cessa d'implorer force et courage pour les généreuses missionnaires.

" Mes filles, leur écrivait-elle, réjouissez-vous d'avoir été choisies pour cultiver dans le champ du Père de famille cette portion lointaine, si aride encore mais si riche d'espoir. Dévouez-vous toujours avec ardeur à votre belle mission, malgré les ennuis d'un long et pénible exil. Mais que dis-je, la terre tout entière n'est-elle pas pour nous un lieu d'exil ? Notre patrie, notre seule véritable patrie, c'est le ciel : c'est là que se distribuent les couronnes de la gloire éternelle. Que la vôtre sera belle, mes sœurs, si vous êtes fidèles à la grâce de votre vocation. "



Mais il tardait au Seigneur de récompenser sa généreuse Épouse, et avant de faire luire à ses yeux le jour radieux de l'éternité, il se plaisait souvent à lui faire goûter dès ici-bas quelque chose des joies immortelles de l'au-delà.

Et d'abord, quelle intime consolation notre chère Mère ne trouvait-elle pas rien qu'à se voir employée par Dieu comme l'instrument de ses miséricordes. " Qu'il y a de bonheur à travailler uniquement pour ce bon Maître, disait-elle, et qu'il est bon de nous faire sentir, à certains moments, que son amour a pour agréables nos pauvres labeurs ".... Je comprends Lacordaire d'avoir écrit : " Il ne peut rien

nous arriver de plus heureux que d'être pour quelque chose dans les grâces que Dieu fait à une âme. " Car, le Seigneur est si bon qu'il ne permet jamais que nos faibles efforts restent complètement stériles, même quand nous n'en voyons pas immédiatement les résultats. " Dans les conseils que nous donnons, en classe, au cours de nos leçons, ou bien dans nos conversations familières avec les enfants, ce n'est pas toujours ce que nous avons voulu dire qui atteindra les âmes : ce sera une autre parole que nous aurons laissée tomber sans y attacher d'importance, peut-être, et que Dieu aura d'autant plus bénie que notre amour-propre n'y aura été pour rien. Cette parole, cette marque de bienveillance, cet acte de vertu, nous ne saurons que dans l'éternité tout le bien qu'il a contribué à produire ; mais n'est-ce pas assez pour nous encourager à ne pas nous épargner au service d'un Maître qui ne laisse rien perdre de nos plus humbles labeurs, qui nous tient compte même de nos bons désirs ? "

Plus douce encore, on le comprend, était pour elle la joie de sentir que ses leçons ou ses exemples avaient produit dans les âmes des fruits de salut. Comme elle était heureuse lorsque, par exemple, elle voyait ses élèves suivre l'attrait de la grâce et embrasser la vie religieuse ! Loin de s'en attribuer le mérite, elle ne songeait qu'à témoigner à Dieu sa reconnaissance, et ainsi elle attirait sur elle par son humilité les complaisances de Celui qui ne veut pas qu'on lui ravisse la gloire de ses œuvres. "

Mais, c'est surtout quand elle voyait, au cours de ses visites dans les diverses maisons de l'Institut, le bien accompli par ses chères filles spirituelles, que le bonheur le plus suave remplissait son âme et faisait battre doucement son cœur. Écoutons-la alors : " J'ai éprouvé une réelle jouissance à être témoin de la générosité de chacune dans les sacrifices journaliers, du soin que nos chères Sœurs apportent à remplir leur mission d'éducatrices et des heureux fruits que produit partout leur apostolat. Et puis, quelle charité cordiale, quel esprit de paix règnent dans tous les foyers de l'Assomption ! Remercions ensemble le bon Dieu des grâces qu'il accorde à la Communauté, et prions-le de nous garder toujours dans la ferveur de notre jeunesse religieuse. "

D'autres fois, c'est une lettre qui vient lui apporter un témoignage précieux du zèle avec lequel ses courageuses missionnaires se dévouent à leur tâche souvent si ingrate. " Parmi mes joies de voyage, écrivait-elle, en route pour les missions de l'Ouest, je compte pour une des meilleures celle que m'a fait éprouver une bonne lettre du Révérend Père Leduc. Je vous l'envoie, afin que vous bénissiez avec moi le Seigneur. "

" Ma très révérende Mère, lui disait-il, le bon Dieu a visiblement béni vos œuvres dans ce cher Nord-Ouest. Je m'en réjouis grandement avec vous. Votre visite fera du bien à vos filles. Vous les en-

couragerez, vous les consolerez au besoin, vous les féliciterez aussi, car elles le méritent, à raison de leur dévouement, de leur bon esprit et de leur bonne volonté " ......

Ces témoignages et cent autres du même genre lui causaient toujours une bien vive satisfaction, surtout lorsqu'elle y reconnaissait cet inimitable accent du cœur qui caractérise la suivante. Elle est du Révéreud Père Lacombe, qui la lui adresse après l'ouverture de la mission de Saint-Paul des Métis, œuvre chère à ce vénérable missionnaire.

" Comment pourrai-je vous remercier assez, ma Révérende Mère, pour le précieux et si grand présent que vous venez de faire à notre colonie de Saint-Paul des Métis ! J'en pleure de joie et de bonheur ... .. Votre Communauté *vient de faire un coup qui vous gagne notre reconnaissance jusqu'à la fin du monde.* Merci ! Merci ! et puis encore merci !

" Je n'ai que mes pauvres prières à vous offrir pour un peu de paiement. Mais le bon Dieu est là qui vous bénit et fera prospérer de plus en plus votre Communauté que nous aimons tant, et à laquelle nous devons tant ! Merci ! Merci ! Je demeure *de tout mon cœur de sauvage*, ma chère et bonne Mère, votre très reconnaissant serviteur. "

***

A côté de ces joies si pures viennent inévitablement se placer, comme une ombre à cet admirable tableau, les souffrances inséparables de la carrière de la religieuse éducatrice.

S'il est doux au cœur de l'apôtre de voir, grâce à son travail, la vertu fleurir dans les âmes, comme il doit lui être dur de jeter péniblement la semence dans les sillons arrosés de ses sueurs sans même espérer la consolation de la voir germer. Cette épreuve ne lui fut pas épargnée : bien des fois, elle eut à travailler sur des volontés rebelles que, malgré de persévérants efforts, elle ne parvint pas à assujettir au joug de l'obéissance. Elle se vit souvent à son grand chagrin, elle si charitable et si dévouée, aux prises avec un égoïsme insatiable fortifié par une longue habitude de mollesse et d'indépendance, et qu'elle était impuissante à déraciner. Combien de ces natures revêches ne répondaient à ses soins et à sa maternelle affection que par une désolante ingratitude. Loin de leur en faire un crime, elle mettait tout sur le compte de la légèreté si propre à cet âge, et ne cessait pas pour cela de se dévouer à la formation de ces pauvres âmes, disant qu'elle ne semait pas en vain : d'autres recueilleraient la moisson.

Cet amour si vrai, si pur, si désintéressé, elle avait bien droit, après en avoir ainsi donné l'exemple, de le recommander à ses Sœurs. En voyait-elle une, surtout parmi les plus jeunes, fléchir sous le fardeau

d'un apostolat qui paraissait infructueux, elle lui tendait avec tendresse une main maternelle, la relevait avec bonté, la consolait en lui rappelant que " rien de grand ici-bas ne s'édifie sans la souffrance ", et l'exhortait fortement à " chercher dans la prière le courage de recommencer toujours. "



Ces simples paroles nous révèlent, à elles seules, quelles étaient les armes avec lesquelles notre bonne Mère marchait elle-même à la conquête des âmes : l'*action*, la *prière*, le *sacrifice*.

Cette *action* était discrète et bienfaisante. Son dévouement s'exerçait surtout par l'enseignement, la vigilance et le bon exemple. En classe, elle était toute à ses élèves, s'efforçant de les intéresser afin de les mieux instruire, s'ingéniant à trouver pour les intelligences moins ouvertes des explications plus claires et plus précises, sachant toujours trouver le moment opportun d'élever vers Dieu ces jeunes âmes qu'elle habituait ainsi à vivre sous son regard et à n'agir qu'en vue de son bon plaisir.

Sa vigilance, pendant les récréations, n'était jamais prise en défaut ; mais elle revêtait une forme si aimable qu'elle ne fatiguait personne. La pieuse éducatrice savait que le secret d'écarter tout danger de ces heures de délassement, c'est de les rendre

agréables et joyeuses. Et elle s'y employait avec ardeur, sacrifiant ses goûts personnels de calme et de solitude au devoir – car c'en est un – d'amuser ces chères enfants.

Mais son exemple était à lui seul une prédication. " Partout où passent les saints, disait le curé d'Ars, sans se douter qu'il parlait pour lui, ils laissent toujours quelque chose de Dieu. " Il en était ainsi de Mère Saint-Joseph. Rien qu'à voir cette figure grave pourtant, mais si douce, et où se lisait ce calme intérieur, cette tranquille possession de l'âme, fruit de l'union habituelle avec Dieu, on se sentait, il nous en souvient, irrésistiblement attirée vers elle, et sous le rayonnement de sa bonté le cœur s'ouvrait avec délices, comme la fleur épanouit sa corolle aux chauds rayons du soleil d'été. Elle pouvait alors tout dire : ses moindres conseils étaient reçus comme des oracles ; elle pouvait demander n'importe quel sacrifice : on ne savait rien lui refuser ; et quand, fixant sur nous un regard qui semblait pénétrer jusqu'à l'intime du cœur, elle avait laissé tomber de ses lèvres des paroles comme celles-ci : " Mon enfant, écoutez bien la voix du bon Maître, il vous veut religieuse ! " on aurait voulu la suivre à l'instant.

La *prière* était sa ressource habituelle dans toutes les difficultés. Intimement persuadée qu'on ne peut rien faire sans le secours divin, elle rappelait sans cesse à ses filles cette importante vérité. " On se donne beaucoup de peine pour instruire les enfants,

disait-elle, et on ne pense pas assez que, s'il nous appartient à nous de planter et d'arroser, c'est Dieu qui seul donnera l'accroissement et fera mûrir les fruits. "

Ou bien encore : " Nous ne sommes après tout que de pauvres petits réservoirs et non des sources jaillissantes. Si nous cessons de prier, ou si nous prions mal, les eaux du ciel n'y descendront plus, et quand les âmes viendront à nous, que leur donnerons-nous pour étancher leur soif de vérité et d'amour ? "

Avant d'entreprendre la conquête d'une âme, elle la recommandait à Jésus au Tabernacle. Si la victoire se faisait attendre, sans se laisser abattre ni décourager, elle redoublait d'ardeur et faisait alors monter vers le ciel, avec sa prière, l'encens du *sacrifice*, afin de la rendre plus agréable au Seigneur.

Elle se rappelait, sans doute, la parole de saint Grégoire : " Si l'homme n'eût jamais péché, il lui eût suffi d'offrir à Dieu les douces prières de son amour, comme la fleur exhale son parfum. Maintenant, *l'autel des parfums* ne suffit pas, il faut *l'autel des sacrifices*, et celui qui veut sauver des âmes doit unir le sang de son cœur au sang de la grande Victime. "

A l'exemple de notre généreuse Mère, sachons, nous aussi, ne pas nous laisser vaincre par les difficultés qu'offre notre mission d'éducatrices. En dépit

de l'apparente inutilité de notre travail, *jetons quand même nos filets* pendant cette nuit si pénible où le Maître s'obstine à se cacher. Un jour viendra où il nous fera sentir sa présence, et alors nous verrons ces filets se remplir d'âmes sauvées qui feront notre plus douce consolation sur la terre et qui seront notre gloire la plus chère pendant l'éternité.



CHAPITRE V

LA MÈRE

PREMIER DEUIL. – MÈRE SAINT-JOSEPH ÉLUE SUPÉRIEURE, 1864. – PÉRIODE D'ORGANISATION, 1864-70. – PREMIÈRES MISSIONS. – L'ÉPREUVE. – ANNÉES DE REPOS. – LE TRANSFERT, 1872. – PÉRIODE D'EXPANSION, 1873-79. – 1882-88, DÉVELOPPEMENT ET PROGRÈS. – 1891-1900, PLEIN ESSOR.

L'année 1864 devait faire époque dans la carrière de Mère Saint-Joseph. Jusque-là, l'humble religieuse avait rempli fidèlement et à l'édification de tous sa tâche d'éducatrice. Heureuse de travailler ainsi, dans l'ombre et le silence, au bien de ces âmes qui lui étaient si chères, elle rêvait de se dévouer jusqu'au dernier instant de sa vie à instruire la jeunesse et à la conduire à Dieu. Mais le Seigneur avait d'autres vues sur elle, et après onze années d'un apostolat des plus féconds, il lui plut de la placer dans un nouveau champ d'action plus vaste et où l'attendaient de plus redoutables sollicitudes.



Mère de l'Assomption, qui avait été l'âme dirigeante de tous les travaux de la fondation, était

devenue, en 1856, la première supérieure générale de l'Institut qui venait alors d'être érigé canoniquement.

Ame élevée, pieuse et bonne, douée d'une intelligence remarquable, d'un grand sens pratique, et surtout d'une exquise délicatesse de sentiment, la jeune religieuse gardait au front l'empreinte de cette douce mélancolie, " inséparable, a dit Lacordaire, de tout esprit qui va loin, de tout cœur qui est profond. " Malgré son excessive timidité qu'elle ne parvenait pas toujours à dominer, et qui lui eût fait rechercher de préférence la solitude, l'aménité de son caractère rendait la vie heureuse auprès d'elle, et la paix la plus profonde règnait dans la petite famille qui se pressait docile et confiante autour de cette mère si tendrement aimée et si digne de l'être. Mais une épreuve cruelle allait bientôt la frapper en plein bonheur.

Portant au cœur la passion de toutes les actions généreuses, Mère de l'Assomption avait embrassé avec ardeur les plus rudes fatigues, les occupations les plus absorbantes, sans même se demander si sa frêle constitution n'en serait pas sérieusement ébranlée. L'inévitable arriva : cinq années ne s'étaient pas écoulées depuis la fondation que, minée sourdement par la terrible phtisie, elle mourait à 28 ans, le 3 juillet 1858, victime de son dévouement, en couvrant d'un éternel silence les saintes immolations d'un courage héroïque (1).

(1) Sa dépouille mortelle fut inhumée dans le cimetière de Saint-Grégoire, où allèrent à leur tour dormir leur dernier sommeil toutes les Sœurs qui

Au spectacle de cette fin prématurée, on se prend à songer involontairement à ces paroles du grand orateur dominicain : " Comme il y a dans une grande âme unie au monde un besoin d'achever le monument qu'elle a conçu et qui portera son nom, il y a dans une grande âme unie à Dieu le *besoin* d'achever l'œuvre qu'elle a commencée pour lui, et où elle pense cacher son nom sous le sien. Quand Dieu refuse, quand il brise l'ouvrier avant que la dernière pierre ait été posée, c'est alors le sacrifice par excellence, celui qui arrache une larme au ciel même et qui fait le martyre non sanglant. "

Dans l'humble foyer religieux qu'elle avait embaumé du parfum des plus aimables vertus, la douleur fut intense, on le conçoit, mais les âmes restèrent calmes et résignées sous la main divine. C'était une mère qui, déjà mûre pour le ciel, était appelée à la récompense ; mais ses enfants, tout en pleurant son départ, gardaient précieusement au fond de leur cœur son suprême adieu : " *Servez bien le bon Dieu, mes Sœurs. A la mort, il ne nous reste que ce qu'on a fait pour lui.* " Et quand leur regard attristé s'élevait vers la Patrie, un rayon d'espérance en descendait pour réconforter leurs âmes : là-haut désormais elles comptaient une protectrice dont la voix serait puissante sur le cœur de Dieu, et qui continuerait de veiller avec amour sur l'œuvre naissante.

moururent de 1858 à 1872. Le 12 novembre 1909, ces corps furent exhumés et transportés dans le cimetière de Nicolet. Notre chère Mère de l'Assomption repose donc aujourd'hui tout près de nous, dans une terre aimée, sous la garde de nos pieux et reconnaissants souvenirs.

***

Mère Saint-Joseph surtout, dont la jeunesse avait trouvé en elle un si maternel appui, fut profondément sensible à la perte de celle qui savait si bien la comprendre et l'encourager. Elle était loin de prévoir que bientôt ce sceptre de l'autorité que la jeune supérieure venait de laisser tomber serait remis entre ses mains. Et pourtant, tels étaient bien les desseins de la Providence sur elle.

Après la mort de Mère de l'Assomption, et jusqu'au mois de janvier 1859, Mère de Jésus avait administré la Congrégation, en sa qualité d'Assistante. M. l'abbé Harper avait alors désigné Mère Sainte-Marie pour la charge de Supérieure Générale, et elle en exerçait depuis ce temps les fonctions, lorsque, en juillet 1864, elle fut remplacée par Mère Saint-Joseph,

Cette fois, M. l'abbé Harper, après avoir offert le Saint Sacrifice dans la chapelle du couvent, implora en union avec les membres de la Communauté les lumières du Saint-Esprit, par la récitation du *Veni Sancte Spiritus*. Il demeura ensuite sur son prie-Dieu, et chacune des électrices alla lui dire à l'oreille le nom de celle qu'elle avait choisie comme Supérieure. Se levant alors, il proclama le nom de Mère Saint-Joseph, et celle-ci, malgré les réclamations de son humilité, dut courber les épaules sous le fardeau de cette lourde responsabilité.

A en juger par les dispositifs plus que sommaires de cette première élection, on conçoit facilement que, si la période de *création* était passée, si l'Institut reposait maintenant sur des bases solides et durables, la période d'*organisation* était à peine commencée, et que de ce côté une somme immense de travail restait encore à accomplir. Mère Saint-Joseph se mit à l'œuvre avec courage, et bientôt elle eut la consolation de voir ses efforts couronnés de succès.



Le premier acte important de son administration fut l'établissement d'un noviciat régulier. Jusqu'en 1864, les novices et les postulantes, au nombre de deux ou trois seulement, avaient été, comme les Sœurs professes, sous la direction immédiate de la Supérieure qui devait travailler à leur formation religieuse tout en s'acquittant de ses autres fonctions. Mais les sujets devenant chaque année plus nombreux, il fut décidé dans une des premières réunions du Conseil que désormais le Noviciat serait régulièrement constitué, et que la charge de Maîtresse des Novices serait confiée à Sœur Saint-Calixte.

Une autre importante lacune restait à combler. Les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie avaient eu la bonté, grâce à la bienveillante recommandation de M. l'abbé Brassard, curé de Longueil, et ami de M. Harper, de nous laisser tenir un exemplaire de leurs constitutions. Ces règles, dont nous

avions gardé une copie manuscrite, étaient en 1864, avec les modifications qu'y avaient apportées les fondatrices, la seule loi écrite que nous eussions encore.

Dans un voyage que Mère Saint-Joseph fit à Montréal, quelque temps après son élection, elle se rendit chez les bonnes Sœurs de la Providence, afin de prendre divers renseignements, tant sur le mode d'élection de la Supérieure et des Conseillères, que sur la manière de tenir les différents régistres, de les intituler, coter et parapher, de procéder dans les réunions du conseil, etc. Elle fut reçue par les charitables religieuses avec une affection vraiment fraternelle. La Révérende Mère Philomène se plut à lui donner toutes les informations qu'elle crut devoir lui être le plus utiles dans sa nouvelle charge, et au départ elle lui fit don d'un volume, *La Guide des Supérieures*, qui lui fut d'autant plus précieux qu'elle n'en possédait encore aucun de ce genre (1). Notre chère Mère remporta de cette visite le meilleur souvenir, et demeura toujours profondément reconnaissante envers cette Communauté.

Pendant son séjour dans cette ville, elle était aussi allée puiser des lumières auprès du saint Évêque de Montréal, Mgr Bourget ; et celui-ci avait eu la bienveillance de lui donner une copie de la formule qu'il venait de rédiger lui-même, à l'usage des Sœurs de la Providence, pour l'examen canonique précédant la vêture et la profession. Cette formule est encore celle dont nous nous servons aujourd'hui.

(1) Cet ouvrage fut consumé, ainsi qu'une grande partie de la bibliothèque, lors de l'incendie de 1906.

A peine de retour, son premier soin fut de procurer à chacune de ses Sœurs les Règles qui devaient désormais régir la Congrégation : ce fut l'œuvre de sa première année d'administration. Le travail de rédaction fut terminé au printemps de 1865, et l'impression en fut aussitôt confiée aux Messieurs Désilets, frères de notre chère Sœur Saint-Grégoire, et imprimeurs du *Journal des Trois-Rivières*. Le 14 novembre, Mère Saint-Joseph recevait enfin cent exemplaires de ces premières Constitutions, qu'elle s'empressa de distribuer à ses filles, et qui furent accueillies par toutes avec une religieuse satisfaction.

Tout en s'occupant activement de pourvoir au maintien de la discipline intérieure dans la Communauté, elle ne perdait pas de vue ses intérêts matériels.

Ainsi, dès l'hiver de 1864-65, sur sa demande, une requête avait été présentée à la Législature de Québec, par les soins du Docteur Bourgeois, frère de notre regrettée Mère de l'Assomption, dans le but d'obtenir que l'existence de notre Congrégation fût reconnue par l'autorité civile.

Ces démarches furent couronnées de succès : le 18 septembre 1865 était votée la loi " constituant en corporation les Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge ", et notre chère Mère, faisant part de cette heureuse nouvelle à la Communauté, l'engageait à en rendre grâces au Seigneur. " Bénissons le bon Dieu, mes Sœurs, disait-elle, c'est là une précieuse garantie pour notre Institut.

***

Douze années seulement s'étaient écoulées depuis le jour où, sur le sol grégorien, avaient été jetées les bases de cette institution destinée par la Providence à étendre, selon la mesure de son pouvoir, le règne de Dieu dans les âmes. Douze ans : pour une vie humaine, c'est à peine l'*adolescence*, ce sera bientôt l'âge des illusions généreuses, des saints enthousiasmes, des nobles et hautes aspirations. Pour la chère Congrégation qui allait toujours se développant graduellement, c'était déjà l'heure des projets d'apostolat, ce devait être bientôt celle des entreprises fécondes.

La première de ces entreprises, ce fut la fondation, en septembre 1865, d'un couvent dans la florissante paroisse de La Baie du Febvre, dont l'abbé Didier Paradis était alors curé. Mère Saint-Joseph voulut accompagner elle-même les chères missionnaires dans le nouveau champ d'action ouvert à leur zèle, et ne revint à Saint-Grégoire qu'après s'être assurée du bon état de l'établissement, auquel elle ne pouvait témoigner un plus vif intérêt qu'en appelant à le diriger l'une de nos vénérées fondatrices, la Révérende Mère Sainte-Marie.

Les élèves arrivèrent le 21 septembre, au nombre de 75. Toutes se montrèrent dès leur entrée animées des plus consolantes dispositions, et Dieu se plut à récompenser le dévouement des courageuses éducatrices, en multipliant chez ces pieuses jeunes filles

les appels à la vocation religieuse. Onze d'entre elles se sont dans la suite consacrées à Dieu : cinq dans notre communauté, les autres dans différentes Congrégations.

L'exemple de La Baie fut suivi, en 1869, par les paroisses de Gentilly et de Saint-Célestin qui eurent à leur tour leur couvent.

Les derniers jours de 1865 devaient apporter au cœur de notre chère Mère une joie bien douce. Le 27 décembre, en effet, après la bénédiction du Très Saint Sacrement, M. l'abbé Harper prononça une touchante allocution sur les vertus de saint Jean l'Évangéliste, son glorieux patron, et sur la puissance de son intercession ; puis il plaça la Congrégation sous la protection spéciale de ce grand saint, et de ce jour le Disciple bien-aimé reçut dans la Communauté, après la Sainte Vierge, notre première patronne, les honneurs d'un culte particulier.



" Il faut, dit le Père Olivaint, que la croix qui est l'arbre de vie soit plantée dans toute la communauté pour réparer les fautes et attirer les grâces. Mais le vrai sol où la croix doit s'enfoncer d'abord est le cœur du supérieur. C'est son privilège : c'est à lui d'être victime. Il est supérieur en Jésus pour cela. "

Si jeune qu'elle fût, la famille de l'Assomption avait connu déjà, on s'en souvient, des heures douloureuses ; mais des jours d'épreuves allaient venir encore, et une croix bien lourde devait cette fois meurtrir, en s'y enfonçant de tout son poids, le cœur sensible et bon de notre chère Mère Saint-Joseph. L'année 1868 avait été particulièrement pénible pour elle, car elle avait vu la mort lui enlever en peu de temps deux de ses filles bien-aimées : Sœur Sainte-Catherine, née Louise Bourgoin, et Sœur Sainte-Anne, née Ozithe Lamothe. Sans doute, le spectacle de leur fin si pieuse et si consolante adoucissait un peu l'amertume de ses regrets ; mais tout en adorant les impénétrables desseins du Seigneur, elle ne pouvait oublier que le vide causé par l'absence de ces dévouées ouvrières serait bien difficile à combler.

Cependant, le calice n'était pas encore épuisé. M. l'abbé Harper, qui depuis assez longtemps déjà souffrait d'une hypertrophie du cœur, avait trouvé dans son zèle et dans son énergie les moyens de s'acquitter, jusqu'aux vacances de 1869, des fonctions du ministère paroissial. Mais, au cours du mois de juillet, le mal avait fait des progrès alarmants qui inspiraient à tous de vives inquiétudes.

Des supplications pleines de foi s'étaient élevées de tous les cœurs vers le ciel pour obtenir la conservation d'une existence si précieuse, et Mère Saint-Joseph avait sollicité à cette intention, auprès de Sa Grandeur Mgr Cooke, la faveur d'une journée de prière spéciale au pied du Très Saint Sacrement.

L'autorisation avait été donnée avec bonheur, et il tardait aux religieuses de renouveler leurs instances près de Jésus-Hostie, lorsque le matin même du 31, jour fixé pour l'exposition, après les derniers tintements de l'Angelus, les vibrations lentes et plaintives d'un glas funèbre les firent douloureusement tressaillir. Elles sentaient que ces accents, tristes comme de longs sanglots, leur allaient droit au cœur, et elles tremblaient d'apprendre la foudroyante nouvelle de la mort de celui qu'elles appelaient du nom si doux de Fondateur et de Père.

Elles ne se trompaient pas, en effet : M. l'abbé Harper était mort cette nuit-là même, vers les onze heures. Une de ses parentes, Mme Norbert Béliveau qui demeurait au presbytère, avait demandé qu'il lui fût permis de ne pas le quitter ; mais ne voulant pas la fatiguer, et ne croyant pas sans doute le danger aussi imminent, il avait refusé. Inquiète, cependant, elle n'avait pas osé s'éloigner et elle travaillait dans la chambre voisine de celle du cher malade quand, vers onze heures, elle l'entendit râler. Elle accourut auprès de lui et l'ayant trouvé sans connaissance, elle s'empressa de prévenir le vicaire, alors M. l'abbé Ovide Beaubien, qui lui donna aussitôt une dernière absolution ; mais déjà l'âme du vénérable prêtre avait paru devant Dieu.

A l'annonce de cette mort si soudaine, ce ne fut dans toute la paroisse qu'un long cri de douleur, et il n'y eut qu'une voix pour bénir la mémoire de celui que l'on proclamait, et à si juste titre, l'appui

des faibles, le pourvoyeur des pauvres, le protecteur des orphelins, le Pasteur vénéré et aimé de son peuple. Mais nulle part, peut-être, le deuil ne fut plus profond qu'au foyer de la jeune famille à laquelle il avait prodigué ses soins généreux et constants et qui perdait en lui son plus ferme soutien.

Si quelque chose, cependant, eût pu apporter quelque adoucissement à de si légitimes regrets c'eût été, sans nul doute, le spectacle touchant qu'offrait le 3 août, jour des funérailles, la vaste et belle église (1) dont le zélé ministre du Seigneur avait voulu doter sa paroisse. Pendant que dans la nef sombre, tendue de noir, se pressait toute la population de Saint-Grégoire, accourue pour rendre au digne Curé défunt un suprême hommage de vénération

(1) L'histoire de cette église est intéressante à plus d'un titre, nous la donnerons en quelques mots, d'après les notes empruntées aux archives paroissiales de Saint-Grégoire.

" La petite colonie de Saint-Grégoire avait été desservie de Nicolet jusqu'au commencement du dix-neuvieme siècle. Ce fut en 1801, le 25 novembre, que la croix de l'église fut plantée par M. le Grand-Vicaire Noiseux, alors curé des Trois-Rivières. On commença bientôt un presbytère qui fut terminé l'année suivante et dont une partie servit de chapelle. La messe y fut célébrée pour la première fois le 4 novembre 1802. L'église fut ouverte au culte divin le 12 mars 1806, fête de S. Grégoire le Grand, laquelle devint la fête patronale de la paroisse.

L'*autel actuel*, qui se trouvait dans l'église des Récollets, à Montréal, fut acheté par le premier curé de Saint-Grégoire M. l'abbé Antoine Desforges. C'est encore lui qui fit l'acquisition de toutes les décorations du chœur, ainsi que de trois grands tableaux ; celui de S. Grégoire placé au-dessus du maître-autel, celui de S. Antoine de Padoue, au-dessus de l'autel de la Sainte Vierge, et celui de Sainte Philomène, au-dessus de l'autel de S. Joseph.

En 1851, l'église étant devenue trop petite pour les besoins religieux de la population, M, l'abbé Harper la fit agrandir et restaurer, tout en ayant soin de conserver l'ancienne construction, avec ses souvenirs précieux : l'autel et ses anciennes sculptures, les stalles et les autres décorations du chœur, que peuvent admirer encore ceux — trop rares aujourd'hui — qui gardent religieusement le culte des choses du passé."

et de reconnaissance, on voyait au chœur plus de cinquante prêtres (1) qui, par leur présence, témoignaient hautement de leur estime pour leur regretté confrère et ami,

(1) L'acte de sépulture ne porte, il est vrai, que quarante-neuf signatures, à part celles de Mgr d'Anthédon et celle de M. L.L. Rivard, notaire. Mais le JOURNAL DES TROIS-RIVIÈRES, à la date du 6 août 1869, mentionne encore, outre les noms que nous trouverons plus bas, ceux de MM. les abbés A. Dupuis, D. Paradis, E. Raiche et A. Saint-Cyr. Ce qui porte au moins à cinquante-trois le nombre des prêtres présents aux funérailles.

Voici cet acte de sépulture, tel qu'extrait des régistres de la paroisse de Saint-Grégoire. " L'an de Notre-Seigneur mil huit cent soixante-neuf le troisième jour du mois d'août, nous soussigné Évêque d'Anthédon et Administrateur du diocèse des Trois-Rivières, avons inhumé dans le chœur de l'église de cette paroisse, du côté de l'Épître en avant et près du trône, dans un même caveau avec ses deux frères, les Révérends Messires James et Charles Harper, le corps du Révérend Messire Jean Harper, Archiprêtre et curé de cette paroisse.

Le défunt est né et a été baptisé à Québec le dix-huit novembre mil huit cent un. Après avoir fait ses études au Séminaire de cette ville, il fut envoyé par Monseigneur J.-O. Plessis dans les missions lointaines de la Rivière-Rouge et laissa Québec en compagnie de Mgr Provancher, Évêque de Juliopolis et administrateur du Territoire du Nord-Ouest, le sixième jour de mai de l'année mil huit cent vingt-deux ; rendu à Montréal, il déposa le capot d'écolier pour endosser la soutane ; il se rendit à la Rivière-Rouge le huitième jour du mois d'août de la même année, après un voyage extrêmement pénible. Le dix-huitième jour du même mois, il reçut la tonsure des mains de Mgr Provancher ; il reçut les ordres mineurs le dix-huit septembre mil huit cent vingt-quatre, le sous-diaconat le dix-sept octobre de la même année, le diaconat le vingt-quatre du même mois et fut fait prêtre le premier novembre de la même année. Après sept ans d'un ministère laborieux et pénible parmi les peuplades sauvages, il laissa la Rivière-Rouge pour revenir au Canada le vingt-sept septembre mil huit cent trente et un, sur l'invitation de Mgr B.-C. Panet, qui avait remplacé Mgr Plessis sur le siège de Québec ; il arriva dans cette ville le quinze novembre de la même année, et le même jour, il fut nommé curé de la paroisse de Saint-Grégoire. Il prit possession de sa cure le vingt-six du même mois qui cette année se trouvait le premier dimanche de l'avent. Il a desservi cette paroisse jusqu'au trentième du mois de juillet de l'année mil huit cent soixante-neuf, jour où il est décédé dans le presbytère de cette paroisse à onze heures du soir. Sa mort a été causée par une angine pectorale due à une ossification de l'aorte : depuis dix jours, il souffrait d'une irritation violente des bronches contractée dans la visite des écoles. En outre de sa vie qui a été une suite non interrompue de bonnes œuvres, le défunt a laissé dans sa paroisse deux monuments impérissables de son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain : une splendide église et le Couvent des Sœurs

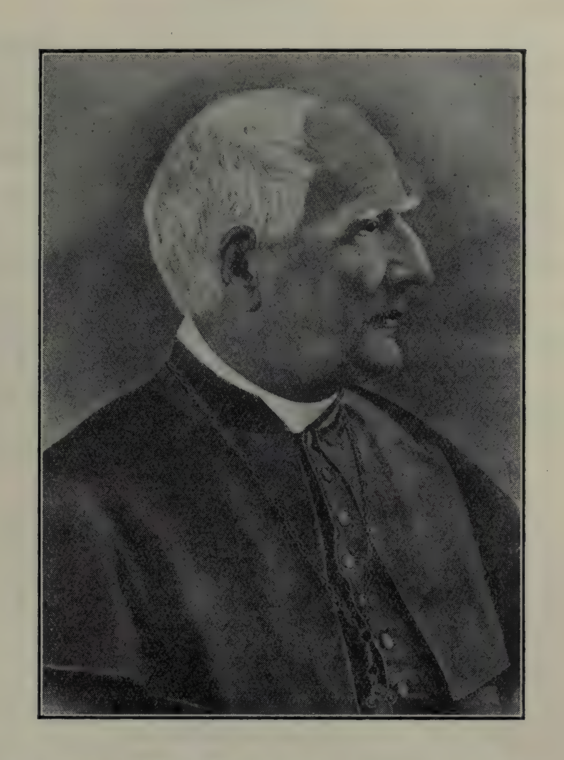
Le service fut chanté par M. le Grand Vicaire Charles-Olivier Caron, et Mgr L.-F. Laflèche évêque d'Anthédon et administrateur du diocèse des Trois-Rivières, prononça l'oraison funèbre. choisissant pour texte de son remarquable discours ces deux mots qu'on lisait au-dessus du catafalque : *Transiit benefaciendo*.

de l'Assomption qu'il a fondé en l'année mil huit cent cinquante-un. L'inscription placée sur son catafalque par ses paroissiens affligés et reconnaissants résume l'histoire de sa vie : " *Transiit benefaciendo* ".

Le service a été chanté par Mr le Grand Vicaire Olivier Caron, en présence d'une affluence considérable de membres du clergé et des fidèles de la paroisse et des paroisses voisines. Après l'oraison funèbre par nous prononcée et l'absoute par nous chantée, le corps du défunt a été déposé en terre en présence de Messieurs les Grands-Vicaires Olivier et Thomas Caron, des Révérends Nicolas Hébert, curé de Kamouraska, J.-B. Grenier, curé de Saint-Henri, L.-T. Fortier, curé de Nicolet, L.-S. Malo, curé de Bécancourt, et plusieurs autres parents et amis du défunt, soussignés avec nous.

P. Brassard, ptre.	A.-N. Bellemare, ptre.
Louis Th. Fortier, curé de Nicolet.	N.-S. Hébert, ptre.
W.-J. Fréchette, curé de Batiscan.	C. Marquis, curé de Saint-Célestin.
J.-H. Dorion, curé d'Yamachiche.	J.-O. Beaubien, ptre.
Luc Aubry, curé de St-Léon.	J.-J. Prince, ptre.
J.-O. Prince, curé de Saint-Maurice.	Chs-Z. Garceau, ptre.
Jos. Nap. Héroux, ptre.	P. Lahaye, ptre.
Ls Pothier, ptre.	L.-S. Rheault, ptre.
P. De Villers, ptre.	L. Masson, ptre.
L. Richard, ptre.	N. Ouellet, ptre.
C. Arthur Sicard de Carufel, ptre.	F.-Venant Charest, ptre.
L.-Elie Dauth, ptre, curé de St-Valère.	A. Barolet, ptre.
G. Béliveau, ptre.	L.-H. Richard, ptre.
P. Quinn, ptre.	H. Trahan, ptre.
Ph.-H. Suzor, ptre.	J.-B. Comeau, ptre.
Chs Lemire, ptre.	L.-A. Buisson, ptre.
F.-X. Côté, ptre.	A.-H.-B. Lassisseraye, ptre.
Em. Guilbert, Diacre.	Is. Gélinas, ptre.
Jos. Blais, ptre.	L.-H. Dostie, ptre.
N. Pelletier, ptre.	J.-B. Chrétien, ptre.
E. Guillemette, ptre.	D. Marcoux, ptre.
C.-Z. Rousseau, ptre.	L.-S. Malo, ptre.
Joachim Boucher, curé.	J.-B. Grenier, ptre.
F. Laliberté, ptre.	Th. Caron, V. G.
L.-L. Rivard, N. P.	Chs-Olivier Caron, V. G.

† L.-F. Ev. d'Anthédon, Administrateur.



Mgr L.-FRANÇOIS LAFLECHE,
Deuxième évêque des Trois-Rivières,
qui a autorisé le transfert de la
Maison Mère à Nicolet.

Après l'absoute, chantée par Mgr d'Anthédon, les restes mortels du vénéré défunt furent déposés dans le caveau où avaient été inhumés déjà ceux de ses deux frères, MM. les abbés James et Charles Harper. C'est là, dans le chœur de l'église de Saint-Grégoire, – à la place indiquée d'ailleurs par le monument (1) que lui a élevé la piété filiale – qu'est allé attendre le réveil éternel le prêtre modèle qui, à l'exemple du Maître, " *est passé snr la terre en faisant le bien* ".

Mère Saint-Joseph n'était cependant pas au bout

(1) Ce monument porte l'épitaphe suivante :

D. O. M.
HIC JACET CORPUS
REV. JOAN. HARPER SACERDOTIS
HUJUS PAROCHIAE
PER XXXVIII ANNOS
DILECTISSIMI PASTORIS
OBIIT DIE XXX JULII A. D. 1869
LXVIII ANNIS NATUS.

PIETATE, ZELO, PRUDENTIA,
EGREGIE CLARUIT
CHARITATE IN OMNES
EXIMIA FLAGRANS
IN PAUPERES SEMPER
ET JUVENES LYCAEIS EDUCANDOS
IN HYBERNOS PRAESERTIM
EX ILLA 1847 ANNI
DIRA LUE ORPHANOS
MIRIFICE AGENS
QUIETI NUNQUAM PECUNIAEVE
PEPERCIT.

PRAECLARO
SORORUM A B. V, ASSUMPTA
INSTITUTO PAROCHIAM
DONAVIT
QUOD ERIGENDO FOVENDOQUE
VIVENS AMABAT
MORTUUS CORDE DITAT
HUNC GRATI ANIMI MONIALES
LAPIDEM POSUERE MONUMENTUM.

de ses épreuves. Jusque-là les Sœurs, se défiant de leur inexpérience dans les affaires, avaient confié chaque année les quelques économies qu'elles avaient pu réaliser à M. Harper, qui les avait confondues avec les siennes pour les verser, le plus souvent, dans le sein des pauvres. Tout dévoué aux intérêts de sa chère Communauté, il ne lui venait pas même à la pensée que cette manière de faire pût lui être un jour préjudiciable, et quand les Sœurs conféraient avec lui à ce sujet, il rappelait seulement son intention formelle de leur léguer ses biens : " Soyez tranquilles, leur disait-il, à ma mort, tout ce que j'ai vous reviendra. "

La mort était venue, mais si soudaine que le saint prêtre n'avait pas eu le temps de faire connaître ses dernières volontés. Du moins, on pouvait supposer que, dans ses écrits, on dût retrouver quelque pièce testamentaire antérieure à cette date, mais toutes les recherches faites dans ce sens furent inutiles. Il fallait donc se résigner à subir toutes les rigueurs de la légalité, ou bien entrer en relations avec les héritiers, à l'effet de conclure avec eux des arrangements où fussent sauvegardés les droits de la justice et de la charité. Dans l'une ou l'autre alternative, la tâche était, on le conçoit, très délicate. Heureusement, la Providence veillait et elle disposa si favorablement les esprits que, moyennant la somme de $ 1600, payée aux héritiers, la Congrégation des Sœurs de l'Assomption fut instituée légataire universelle des biens de M. Harper.

L'année 1869 ne devait pas se terminer sans que la pauvre supérieure, déjà si éprouvée, eût à déplorer une nouvelle perte dans la personne de Sœur Sainte-Cécile, née Adélina Laflèche, nièce de Mgr, des Trois-Rivières, une de ses plus jeunes religieuses, mais en même temps un sujet d'élite et sur lequel on avait cru pouvoir fonder de belles espérances. Excellente musicienne, institutrice appréciée et aimée de ses élèves, cette chère Sœur n'était encore qu'à sa seconde année de profession lorsque, dans les premiers jours de décembre, elle fut atteinte des fièvres typhoïdes qui, en peu de temps, la réduisirent à la dernière extrémité.

En proie au délire depuis le commencement de sa maladie, la pauvre enfant s'en allait ainsi vers la mort sans le savoir, et cette seule pensée rendait plus douloureuse encore à la petite famille l'épreuve qui la menaçait. Dieu se laissa toucher enfin par les supplications qui montaient vers lui, et il accorda à sa fidèle Épouse quelques heures de lucidité parfaite qui lui permirent de recevoir les consolations suprêmes de la religion et de faire généreusement le sacrifice de sa vie. Puis, sa belle intelligence se voila de nouveau et cette fois les ombres qui l'avaient envahie ne se dissipèrent plus. Le bon Dieu avait voulu sans doute épargner à cette âme qu'il aimait les angoisses du dernier passage, et c'est pourquoi il l'appelait à lui dans cet état d'inconscience – au moins apparente.

Mère Saint-Joseph trouva encore dans son esprit

de foi la force d'accepter avec soumission la croix que le Seigneur lui présentait ; mais son cœur si sensible et si bon était brisé, et sa santé déjà chancelante en fut sérieusement ébranlée. Après quelques mois, pourtant, elle put reprendre ses occupations, à la grande joie de ses filles qui avaient craint, un moment, que cette maladie ne mît ses jours en danger.



Après six années de supériorat, dont les dernières avaient été pour elle si pénibles, il n'était que juste de lui laisser quelque temps de repos. On le comprit et, le 16 août 1870, Mère Sainte-Philomène fut élue Supérieure Générale.

Délivrée du poids redoutable de l'autorité, Mère Saint-Joseph rentra avec bonheur dans le calme et le silence de cette vie cachée qui lui était si chère, et comme elle avait su commander, elle enseigna dès lors par son exemple comment il fallait obéir. Elle ne jouit pas aussi longtemps qu'elle l'aurait voulu de sa paisible retraite, et trois ans s'étaient à peine écoulés qu'il lui fallait déjà reprendre le fardeau de la supériorité qu'elle avait déposé avec tant de joie.

Un évènement d'une haute importance s'était accompli au cours de la précédente administration, évènement qui n'avait pas été sans soulever de violentes oppositions, mais d'où il est résulté de si précieux avantages pour notre communauté qu'il

est impossible aujourd'hui de n'y pas reconnaître l'action de la Providence.



" Il y a dans les œuvres de Dieu ainsi que l'affirme si justement Lacordaire un point difficile à passer : c'est le Cap de Bonne-Espérance ou le Cap des Tempêtes, selon qu'il plaît à Dieu. " Ce point difficile, c'était la question du transfert de la Maison-Mère de la Congrégation à Nicolet. L'on pourrait ajouter que ce fut longtemps le " *Cap des Tempêtes* " avant de devenir celui de " *Bonne-Espérance* ".

Et cela se conçoit facilement : pour la paroisse de Saint-Grégoire qui avait contribué, autant qu'il lui avait été possible, à l'établissement et au soutien de cette maison d'éducation ; qui surtout avait donné à la communauté quatre de ses enfants pour en être les fondatrices, et qui, depuis les débuts de l'œuvre, ne lui avait ménagé ni ses encouragements ni ses sympathies, il était certes bien pénible de voir transporter à Nicolet les avantages auxquels il semblait qu'elle-même eût tant de droits.

Il est certain aussi que pour les religieuses, et plus particulièrement pour les fondatrices, plus attachées sans nul doute que personne à cette terre qui était doublement pour elles la *terre natale*, le sacrifice fut aussi bien douloureux. Mais, en même temps, comme on n'avait en vue dans cette affaire que le plus grand bien de l'Institut, les goûts particuliers finirent par

s'effacer devant l'intérêt général, et l'autorité diocésaine s'étant prononcée en faveur du projet, la translation fut décidée pour de graves raisons – dont la moindre n'était certainement pas la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité où se trouvait Sa Grandeur d'assurer à la Communauté le grand bienfait d'une direction spirituelle régulière; ce qui, on le comprend, était surtout pour le Noviciat une lacune qu'il importait extrêmement de combler.

Les paroissiens de Saint-Grégoire, qui s'étaient d'abord opposés énergiquement au projet, se soumirent cependant aux volontés de leur évêque, dès qu'elles leur furent connues. Mais ils ne virent pas, aux premiers jours de septembre 1872, s'éloigner la Communauté et le Noviciat, sans en éprouver un bien vif chagrin que nous ne pouvons nous défendre de trouver très légitime, et nous comprenons que, aujourd'hui encore, après plus de quarante ans, une seule parole suffise à rouvrir une blessure que le temps – ce grand guérisseur – n'a pas réussi à cicatriser.

Lorsque, le 18 août 1873, Mère Saint-Joseph fut réélue Supérieure Générale, Nicolet était devenu depuis un an le siège de l'administration.

La fabrique de cette paroisse avait mis à la disposition des Sœurs une propriété d'environ cinquante-sept arpents de superficie, sur laquelle avait été construite par les soins du curé de la paroisse, M. l'abbé Fortier, en vue d'y appeler des religieuses,

une maison de pierre (80 × 40 pds) à deux étages, avec mansardes, et qui avait servi jusqu'alors d'école modèle pour les jeunes filles. C'est là que s'étaient installés, dès leur arrivée, la Communauté, le Noviciat et le Pensionnat.

L'exiguité de ce local constituait pour les religieuses une source habituelle de souffrances, mais ces petits renoncements quotidiens leur semblaient peu de chose, quand elles les comparaient aux précieux avantages spirituels que leur assurait la sage et paternelle direction de M. l'abbé Isaac Gélinas, nommé, en septembre 1872, aumônier de la maison(1).

Il est difficile d'apprécier à sa juste valeur la somme immense de bien dont la Congrégation est redevable à ce digne prêtre. On cherche en vain les termes quand il s'agit de louer des bienfaits d'un ordre tout intime et si élevé ; mais ils sont inscrits dans tous les cœurs en caractères ineffaçables, et le Seigneur se réserve de les exalter au jour des récompenses éternelles.

Homme de Dieu dans toute la sublime acception de ce terme, M. l'abbé Gélinas fut un modèle de désintéressement, de régularité et de piété. Inaccessible à l'ambition, il ne rechercha jamais les hautes charges et, si elles lui furent confiées, c'est que la supériorité de son intelligence et la rectitude de son

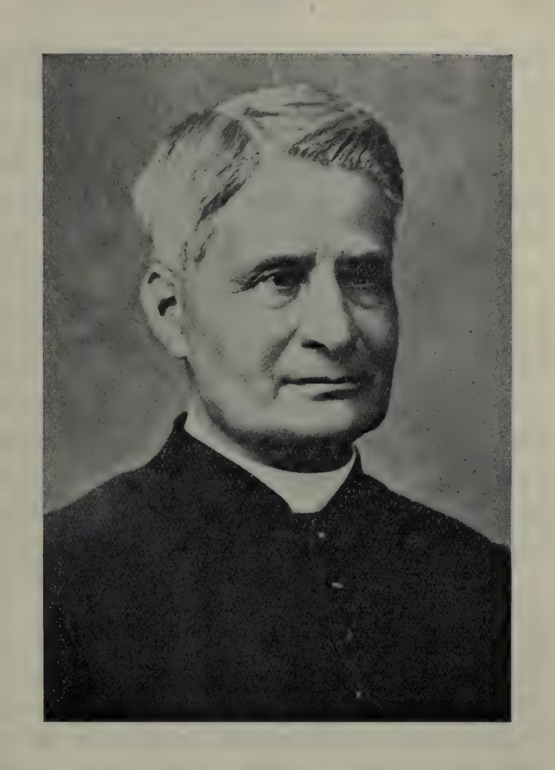
(1) En prenant possession de son siège épiscopal, en 1885, Mgr Gravel l'avait nommé Vicaire Général du diocèse, et pour reconnaître les éminents services que lui avait rendus ce digne prêtre, il le faisait élever, en 1893, à la dignité de Prélat de Sa Sainteté.

jugement l'y désignaient. Malgré les multiples travaux que lui imposaient ses doubles fonctions de directeur spirituel dans notre Communauté, et celles de préfet des études, de professeur de théologie ou de supérieur du Séminaire, il savait trouver de longues heures à passer au pied de l'autel, dans la prière et la méditation. Chargé de conduire les âmes dans les voies divines, il estimait que – suivant l'expression d'un saint religieux – " pour bien parler de Dieu, il faut d'abord parler beaucoup à Dieu. " Aussi son exemple était-il à lui seul une prédication, et l'on allait à lui avec une vénération et une confiance qu'inspirait sa vertu, autant et plus peut-être encore que la science de l'ascétisme qu'il possédait pourtant à un haut degré.

Après avoir exercé pendant seize ans les fonctions d'aumônier, il fut remplacé par M. l'abbé Narcisse Bellemare, mais il conserva jusqu'en 1901, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, la charge de Supérieur de notre Congrégation, qu'il remplissait depuis 1878, et où il rendit à nos Mères de si éminents services en les faisant bénéficier des lumières de sa longue expérience et de la sagesse de ses conseils.



Mère Saint-Joseph, dont le courage semblait croître avec les difficultés, se remit à l'œuvre avec une ardeur toute nouvelle. Deux missions avaient été



Mgr ISAAC GELINAS,
Premier aumônier de la Congrégation
à Nicolet, 1872-1888.
Supérieur ecclésiastique, 1878-1901.

acceptées : l'une devant s'ouvrir cette année même, 1873, à Saint-Paulin, dans le diocèse des Trois-Rivières, et l'autre réservée pour l'automne de 1874, à Wotton, dans celui de Sherbrooke. Elle voulut s'y rendre, dès les premiers mois de l'année scolaire, afin de se rendre compte par elle-même des besoins de ses filles. Ainsi qu'il arrive le plus souvent dans la fondation d'un établissement, dame Pauvreté y avait élu domicile, et l'installation était encore bien sommaire. Mais les Sœurs se dévouaient à leur tâche avec un entrain si charmant, elles embrassaient avec une si admirable générosité les sacrifices inséparables d'une pareille entreprise, et l'on se montrait partout si bien disposé à les seconder, que la bonne Mère revint tout heureuse de ce voyage qui lui avait fait éprouver de si douces consolations.

A ses regards d'apôtre, elle voyait s'ouvrir un champ immense, et elle gémissait de n'avoir encore que si peu d'ouvrières à y envoyer. Bientôt, cependant, ses désirs les plus chers se réaliseront : d'année en année, la petite famille de l'Assomption grandit, et quand les six ans de sa seconde administration seront écoulées, elle aura vu se porter à douze le nombre des maisons de l'Institut.

Tout en favorisant l'œuvre des missions, Mère Saint-Joseph ne négligeait rien pour rendre plus confortable l'établissement de Nicolet. Dès 1874, elle avait acheté de M. Evariste Lecomte un vaste bâtiment en bois qui n'avait été utilisé jusque-là par

ce dernier qu'en vue de son commerce de grain. Elle le fit transporter près de la maison de pierre, y fit faire des réparations importantes qui rendirent habitable tout l'étage supérieur, où fut tenue pendant quelques années la classe des externes, et le bas servit provisoirement de hangar.

L'insuffisance du logement ne tarda pas à se faire sentir de nouveau, et Mgr Laflèche, qui hésitait toujours à autoriser la construction d'un nouveau couvent, permit alors à Mère Saint-Joseph de faire du moins à la vieille bâtisse des améliorations assez considérables. Le toit fut enlevé et remplacé par un second étage où furent installées les classes : tout le haut, sans divisions aucunes, fut réservé pour les dortoirs ; le hangar fut également transformé en un réfectoire, et les autres appartements de la maison, par suite de ces agrandissements, purent fort heureusement avoir leur destination respective, au lieu de deux ou trois qu'ils avaient eues jusque-là.

Pendant l'année scolaire, les choses allaient assez bien, mais à l'époque des vacances, alors que toutes les Sœurs se réunissaient pour la retraite annuelle, les dortoirs devenaient trop étroits. Alors s'ouvrait, pour plusieurs d'entre elles, la période des pérégrinations. Le Séminaire de Nicolet ayant eu la bienveillance de nous autoriser à convertir en dortoir le local dont on se servait pour les séances publiques, on voyait chaque soir Mère Saint-Joseph à la tête d'une cinquantaine de religieuses, se diriger vers le "*Louvre*" – ainsi gaiement dénommé par quelques-unes – et en

revenir le matin, par n'importe quel temps, ce qui parfois n'était que médiocrement agréable, il faut bien l'avouer.

Mais la Communauté allait ainsi vers des temps meilleurs. Le Seigneur voulait qu'elle traversât cette période de privations, de craintes, d'incertitudes et de difficultés de toutes sortes avant de lui permettre de prendre un plein essor dans la voie du développement et du progrès.

L'heure allait bientôt sonner où, après des luttes pénibles et de longs efforts en apparence inutiles, elle allait enfin entendre, comme saint Pierre, la parole du maître : " *Duc in altum. – Avance en pleine mer.* Jusqu'ici tes ressources ont été insuffisantes, aie confiance : tu connaîtras bientôt des jours plus prospères ; aujourd'hui tu ne peux offrir à tes enfants qu'une étroite et pauvre demeure, mais ne crains rien : bientôt un vaste et superbe édifice abritera la famille de l'Assomption ; de tous côtés, à cette heure, on te tend les bras et il te fait peine de ne pouvoir répondre que par un refus à de si instantes prières, espère cependant : je susciterai de nombreuses et solides vocations, des champs nouveaux s'ouvriront au zèle de tes missionnaires et tu les verras bientôt, au sein des villes américaines et jusque sous la tente du sauvage, porter aux jeunes intelligences le pain de la parole divine : *Duc in altum !* "

Mère Saint-Joseph ne devait pas, cependant, déposer le sceptre de l'autorité, avant que la mort ne

fût venue lui enlever, en 1878, un de ses plus fermes appuis dans la personne de M. l'abbé Thomas Caron, supérieur de la Communauté.

On avait tout dit, semblait-il de ce digne prêtre, quand on l'avait appelé " *Le bon Père Thomas.* " En effet, ces mots si courts qu'ils soient, renferment un éloge aussi touchant que justement mérité. Comme directeur ou comme supérieur au Séminaire de Nicolet, fonctions qui absorbèrent à peu près toute sa carrière sacerdotale, il fut vraiment un *père* pour ses chers élèves, comme aussi pour les ecclésiastiques à la formation desquels il s'est dévoué pendant dix-sept ans. Il était *bon*, de cette bonté qui n'exclut pas la force, mais qui la dissimule toujours sous la bienveillance, la douceur, et une patience à toute épreuve. Comment s'étonner après cela qu'il ait su conquérir la confiance et l'affection de tous ? " On se cabre devant la force, a dit l'abbé Guibert, on discute avec la science, on ne se rend qu'à la bonté. "

Tous ses rapports avec la Communauté portaient de même l'empreinte de cette aimable vertu ; aussi, l'on conçoit combien notre chère Mère Saint-Joseph, dont le cœur était si sensible et si délicat, devait être touchée de l'intérêt vraiment paternel qu'il lui témoignait en toutes circonstances, et combien vivement elle ressentit la perte de ce conseiller si sage et si éclairé.

Elle ne cessa pas pour cela de regarder l'avenir avec confiance et ce lui fut même un nouveau motif d'abandon en la Providence, dont elle adorait, sans



PREMIERE MAISON MERE, 1872

Nicolet.



les connaître, les impénétrables décrets. Le Seigneur eut pour agréable cette soumission et la récompensa en donnant comme successeur à M. Thomas Caron un prêtre tout dévoué aux intérêts de la Congrégation, M. l'abbé Isaac Gélinas vit donc dès lors s'ajouter les fonctions de supérieur à celles d'aumônier qu'il remplissait avec tant de zèle et de succès depuis 1872.



Après ses trois années de retraite, pendant lesquelles Mère Saint-Grégoire avait administré avec zèle et dévouement la Congrégation, et l'avait maintenue dans la voie du progrès, Mère Saint-Joseph reprenait, en août 1882, le gouvernement de l'Institut.

Une lourde épreuve devait cette fois en marquer les prémices : dans la nuit du 10 janvier 1883, le couvent de La Baie du Febvre devient la proie des flammes. Mère Saint-Joseph reçoit avec calme et résignation cette pénible nouvelle, mais son cœur maternel s'inquiète du sort de ces pauvres missionnaires qui se trouvent à cette heure sans autre abri que celui de la charité. Aussitôt, elle se transporte auprès d'elles, les console, les encourage, fait revenir à la Maison-Mère les plus faibles qui ont besoin de se remettre des vives émotions qu'elles viennent d'éprouver, et demeure avec les autres pour les aider de ses conseils dans une situation si difficile.

L'organisation est si prompte qu'au bout de quelques jours les Sœurs ont à leur disposition une

maison convenable où elles peuvent recevoir les élèves et continuer paisiblement leur œuvre. Dès le printemps, on entreprend la construction du magnifique couvent qui fait aujourd'hui encore honneur à la généreuse population de La Baie ; et les travaux sont poursuivis avec une telle activité qu'aux premiers jours de septembre le nouveau pensionnat peut ouvrir ses portes à la jeunesse étudiante.

L'heure allait bientôt sonner où devait s'accomplir, à travers mille difficultés, un évènement qui allait faire époque dans l'histoire religieuse de Nicolet. Sa Sainteté Léon XIII, en effet, réglant enfin une question autour de laquelle s'étaient agitées tant de luttes pénibles et de fâcheuses contradictions, décréta, en 1885, la division du diocèse des Trois-Rivières et l'érection de l'évêché de Nicolet.

Les décisions pontificales furent accueillies partout avec joie dans le nouveau diocèse et, le 25 août de de cette même année, l'arrivée du premier évêque, Sa Grandeur Mgr Elphège Gravel, dans sa ville épiscopale, mit en liesse toute la population Nicolétaine, à laquelle étaient venus se joindre tout le clergé du diocèse et des milliers de visiteurs, amis ou anciens élèves. Jamais les bords de la paisible petite rivière n'avaient été témoins de démonstrations aussi grandioses ; jamais les échos ne lui avaient redit d'aussi enthousiastes acclamations ; jamais non plus l'hymne de la reconnaissance n'était monté avec plus d'ardeur vers le ciel. C'est que, on le sentait, cette fête incomparable ouvrait pour les deux diocèses

une ère de paix et d'union. Et dans l'élu du Saint-Siège tous les fidèles saluaient un Père qu'ils savaient plein de bonté, et dont ils allaient éprouver dans la suite la tendre sollicitude.

Pour la Communauté surtout, la présence désormais habituelle du Premier Pasteur devait être une source de bonheur et un gage assuré de progrès. Les premiers mois de son séjour à Nicolet furent marqués par un bienfait signalé. Comme le nouveau Pontife venait chaque matin célébrer la sainte messe dans notre chapelle, et qu'il avait ainsi avec les Mères du conseil général des rapports fréquents, il ne tarda pas à constater que la Maison-Mère actuelle était loin de répondre aux besoins de l'Iinstitut qui prenait chaque jour de nouveaux développements. De là à permettre la construction, il n'y avait qu'un pas : ce pas fut vite franchi à la grande satisfaction de Mère Saint-Joseph qui depuis longtemps sollicitait cette faveur.

L'œuvre était importante, sans doute, mais la courageuse Mère avait au cœur une confiance en Dieu que rien ne savait troubler, pas même le manque de ressources pécunières, aussi n'hésita-t-elle pas un seul instant à l'entreprendre. Un emprunt de vingt-cinq mille piastres fut fait à la succession Beaudry, de Montréal ; ce qui permit à l'administration de réaliser les fonds nécessaires pour faire face aux dépenses les plus urgentes.

Les plans de la nouvelle bâtisse étaient dus à M. Louis Caron, architecte de cette ville, à qui on

avait confié l'entreprise, et Mère Saint-Joseph trouva dans une de ses conseillères, Sœur du Sacré-Cœur qui remplissait déjà, depuis un an, la charge de dépositaire générale, une aide précieuse pour la surveillance des travaux qu'elle plaça sous la protection spéciale de son glorieux patron.

Dieu qui se plaisait à récompenser l'esprit de foi et l'admirable confiance de sa servante, répandait d'abondantes bénédictions sur l'œuvre dont elle désirait tant le succès ; et grande était la joie de cette bonne Mère quand elle voyait s'élever graduellement les murs de ce magnifique édifice qui allait désormais abriter la famille de l'Assomption. Cette joie fut complète lorsqu'elle vit la nouvelle Maison-Mère ouvrir ses portes à tout le personnel de l'établissement : maîtresses et élèves, qui s'y installèrent définitivement au mois d'octobre 1888 (1).

Pendant l'administration de Mère Sainte-Marie, c'est-à-dire de 1888 à 1891, un grand sujet de consolation lui avait été réservé : elle avait vu cette chère Mère accepter, outre la fondation d'un couvent à Saint-Thomas de Pierreville, dont M. l'abbé Thomas Quinn était curé, deux autres missions placées dans des conditions on ne peut plus différen-

(1) On se contenta, pour cette année, de faire à l'intérieur les travaux indispensables, et les choses restèrent ainsi jusqu'en 1902-03 où sous l'administration de Mère Sainte-Monique, tout fut complètement terminé pour la célébration des Noces d'Or de l'Institut. Trois années s'étaient à peine écoulées que l'incendie du 21 juin 1906 réduisait en cendres ce magnifique établissement, auquel cependant, grâce à l'assistance divine, a succédé, en 1908, un nouvel édifice plus vaste et mieux aménagé que l'ancien.

tes. En effet, l'une était celle de Southbridge, au pays même du bien-être et de la liberté, où les Sœurs continueraient sans doute leur vie d'obéissance et de pauvreté, mais où cependant elles auraient toute facilité pour faire le bien. L'autre éloignée des centres de civilisation, était celle d'Onion Lake, chez les Sauvages de la tribu des Cristinots ou Cris, où se dévouaient déjà depuis plusieurs années, les fils de Mgr de Mazenod, ces intrépides semeurs de la parole divine dans les immenses solitudes de l'Ouest. Là, c'était l'amour des âmes et la sainte passion du sacrifice qu'il fallait seuls pour faire accepter cette œuvre, et l'Apôtre par excellence qu'était Mgr Grandin l'avait bien compris lorsque, faisant appel à la piété, au dévouement de nos Mères, il leur présentait le tableau des difficultés, des épreuves, des souffrances qui les attendaient au milieu de ces peuplades sauvages. " Vous n'aurez pas à compter sur la reconnaissance ni sur la générosité de ces pauvres enfants des bois, leur disait-il. Tout ce qu'ils vous donneront gratis, ajoutait l'évêque-missionnaire avec un fin sourire, ce sera leur vermine, et encore vous demanderaient-ils de la payer, s'ils pensaient qu'elle pût vous être de quelque utilité. "

Il avait compté sur la générosité de nos Mères, il ne devait pas être trompé dans son attente : l'œuvre fut acceptée. Et quand, le 13 août 1891, Mère Saint-Joseph reprit le gouvernement de l'Institut, et qu'il lui fallut organiser cette nouvelle mission, il n'y eut pas de joie plus douce à son cœur d'apôtre que de

travailler de toutes ses forces à promouvoir les intérêts de Dieu dans ces régions lointaines. Elle se dédommageait ainsi de ne pouvoir partager le sort des généreuses missionnaires qu'elle y envoyait. Ces trois religieuses furent Sœur Saint-Ignace et Sœur Saint-Stanislas, toutes deux de Saint-Grégoire, et Sœur Saint-Patrice, de Nicolet. Ainsi, par une admirable disposition de la Providence, cette paroisse si chrétienne, à qui la Congrégation devait déjà ses quatre fondatrices, allait lui donner encore deux de ses premiers apôtres auprès des pauvres indiens du Nord-Ouest.



Mère Saint-Joseph avait voulu accompagner jusqu'à Montréal les chères missionnaires. Puis, forcée de leur dire adieu, elle les avait suivies du moins de ses prières et de ses vœux durant leur long et pénible voyage; elle avait reçu leurs lettres avec une bien vive émotion, les avait fortifiées et encouragées à poursuivre avec ardeur l'œuvre de dévouement qu'elles accomplissaient là-bas et qui ne demandait rien moins qu'une entière abnégation et un zèle à toute épreuve. Sa tendresse maternelle n'était pas encore satisfaite : elle voulait maintenant se rendre auprès de ses filles, vivre quelques jours au moins de leur vie, les entendre, leur prodiguer ses conseils, être témoin de leurs efforts pour procurer la gloire de Dieu dans les âmes. Mais en même temps, il lui en coûtait

d'imposer une nouvelle charge à l'administration générale déjà grevée d'une lourde dette. En vue de réaliser son projet, elle eut recours à un autre moyen qui lui réussit, sans qu'il lui fallût imposer à personne de trop fortes dépenses. Au mois de février 1892, elle envoya dans chaque mission un objet que les Sœurs étaient autorisées à mettre en râfle, au profit des missions du Nord-Ouest. C'était sur les sommes ainsi obtenues qu'elle comptait pour effectuer cette visite. Le succès répondit pleinement à son attente et le montant recueilli non seulement suffit à couvrir les dépenses de son voyage, qu'elle accomplit en septembre de cette même année, mais lui permit de venir quelque peu en aide à ses " chères exilées " que sa présence, comme on le pense bien, comblait de la plus douce joie.

A peine était-elle de retour qu'une question des plus épineuses se présentait à régler. A sa mort, l'ancien curé de La Rivière du Loup (aujourd'hui Louiseville), le révérend Messire Jacques Lebourdais avait, sous forme de constituts, disposé de ses biens en faveur des maisons d'éducation de la paroisse. Lors de la fondation de la mission de Louiseville, en 1875, Mgr Boucher, alors curé, avait remis ces constituts à l'administration de nos Sœurs qui devaient en garder la jouissance jusqu'à complète extinction de la dette contractée pour la construction du couvent.

Depuis que M. l'abbé N. Tessier avait la direction de la paroisse, il avait mis tout en œuvre pour obtenir

que les constituts lui fussent rendus, bien que les conditions posées ne fussent pas remplies, puisque la dette se montait encore à plus de quatre mille piastres. Mère Saint-Joseph, dont on sait la profonde vénération pour les ministres du Seigneur, éprouvait une peine bien sensible à se voir ainsi obligée de s'opposer aux volontés de ce digne prêtre. Mais, d'un autre côté, les intérêts de la Communauté, qu'elle était tenue de sauvegarder, ne lui permettaient pas d'abdiquer des droits qui lui semblaient indéniables; et cette chère Mère, chez qui pourtant la bonté était devenue en quelque sorte une seconde nature, savait au besoin faire preuve d'une énergie de volonté que rien ne pouvait ébranler.

Elle préférait, cependant, au moins chaque fois que cela lui était possible, user, pour arriver à ses fins, des moyens de douceur et de persuasion. Avec quel tact exquis elle savait, dans les circonstances difficiles, ménager certaines susceptibilités dont le froissement eût pu nuire à la réalisation de ses projets! Quelle prudence admirable elle déploya pendant les vingt-sept années de son administration, prudence à laquelle la Congrégation doit d'avoir traversé sans encombre des périodes dangereuses, et d'avoir pu arriver au point de développement où elle est parvenue en dépit de tous les obstacles qui s'y sont parfois opposés.

Bien des jugements ont été portés sur le caractère de son gouvernement : quelqnes-uns ont vu dans cette habileté à se concilier les esprits, un manque de

franchise et de simplicité. Mais qui donc, nous semble-t-il, fut plus droite que Mère Saint-Joseph ? D'autres n'y ont vu, comme nous, qu'une des formes les plus délicates de sa bienveillance : blesser qui que ce fût lui était bien pénible. Aussi quand, après avoir longuement réfléchi et prié, elle avait reconnu, à la lumière divine, la nécessité de prendre telle ou telle détermination, et qu'elle prévoyait devoir rencontrer quelque opposition à ses vues, comme elle aimait mieux détourner l'obstacle que de le briser, elle essayait doucement de faire prévaloir ses raisons au lieu de les imposer. C'est là, sane doute, ce qui inspirait à un prêtre qui s'était trouvé en relations avec elle cette spirituelle réflexion : " Votre Mère Saint-Joseph, c'était une *reine* ; elle en avait toutes les qualités. Elle aurait pu *gouverner un royaume.* "

Mais lorsque, par la douceur, elle ne parvenait pas à faire reconnaître ses droits, elle n'hésitait pas, s'il le fallait, à soutenir hautement sa cause, laissant à Dieu toutefois le soin de la faire triompher. " Nous nous défendons, mais sans nous inquiéter, écrivait-elle précisément à propos de l'affaire de Louiseville. Il n'arrivera que ce qu'il plaira au bon Dieu. Sa sainte volonté est aimable pardessus tout. "

Ce fut également *sans s'inquiéter* qu'à la mi-septembre 1893, elle partit pour Québec, où elle devait aller exposer la situation en présence des délégués de Mgr Fabre, archevêque de Montréal, et de Mgr Bégin, archevêque de Québec, choisis comme arbitres par

la cour romaine pour prononcer sur ce différend. " Allez, ma Mère, lui avait écrit Mgr Gravel, allez sans crainte. Vous partez, accompagnée de mes vœux, de mes bénédictions et de mes prières. " Elle parla sans se troubler, avec cette aimable simplicité qui la caractérisait, et l'on ne put qu'admirer dans l'humble religieuse cette justesse de coup d'œil, cette pénétration d'esprit, ce jugement droit et sûr, dont elle avait donné déjà tant de preuves, et qui ne contribuèrent pas peu, sans doute, au succès de sa mission.

Bientôt, en effet, la question fut réglée en faveur de notre communauté, et des trois solutions proposées par Rome aux fabriciens de Louiseville, ceux-ci choisirent de reprendre les constituts, à la condition de payer à l'administration du Couvent la somme de $4146.16 qui lui restait alors due.

Ce fut là le seul nuage de cette dernière période d'administration. Les plus douces consolations remplissaient le cœur de cette bonne Mère, en voyant presque chaque année s'ouvrir de nouvelles missions, et les anciennes devenir de plus en plus florissantes. De tous côtés lui arrivaient les appréciations les plus encourageantes sur l'œuvre accomplie par la Congrégation dont elle avait la charge, et ces témoignages lui étaient d'autant plus précieux qu'elle-même avait plus à cœur la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Cependant, à mesure que se multipliaient les établissements, que les enfants s'y pressaient plus nombreux et que, par suite du nouvel essor donné

aux études, la préparation des classes exigeait des maîtresses un temps plus considérable, il devenait très difficile pour celles-ci de s'occuper, comme il l'aurait fallu, des travaux manuels qu'exige pourtant le bon fonctionnement d'une maison, et le besoin de Sœurs auxiliaires se faisait de plus en plus sentir.

Le Conseil général avait toujours hésité à se prononcer sur cette question, dans la crainte de contrevenir aux intentions du regretté M. Harper, qui avait sans cesse préconisé l'unité de fonctions entre toutes les Sœurs, " Afin, disait-il, de mieux conserver, dans la Congrégation, l'esprit d'humilité et surtout de charité fraternelle ".

La Providence, qui ne voulait pas que notre vénérée Fondatrice laissât son œuvre inachevée, lui réservait d'inaugurer dans sa chère famille religieuse une nouvelle institution qui, sans détruire en rien l'harmonie qui avait régné jusque-là entre tous ses membres, devait dans la suite lui assurer un concours si précieux.

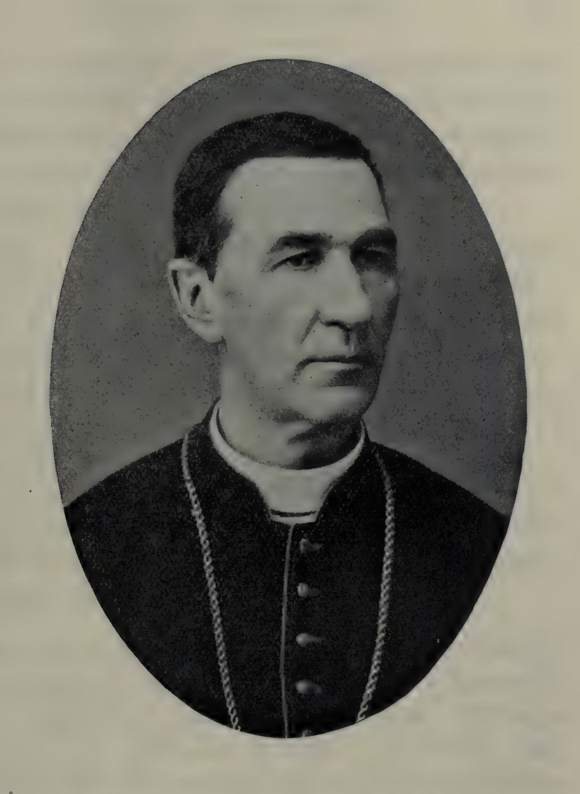
Avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr Gravel, de douce et sainte mémoire, Mère Saint-Joseph recevait, le 23 janvier 1899, en qualité de postulante coadjutrice, une jeune fille de 18 ans, Mlle Cary Laquerre, de la paroisse de Sainte-Philomène et qui reçut le nom de Sœur Marie-Joseph. Quelques jours plus tard, le Ier février, l'active et courageuse enfant recevait une compagne qui, malheureusement, ne devait pas persévérer, puis le 10, une autre qui

devint Sœur Marie-Félix. D'autres imitèrent bientôt leur exemple et aujourd'hui nos dévouées coadjutrices sont disséminées dans chacune de nos maisons, où leurs services sont très appréciés. Une légère différence dans le costume les distingue des Sœurs vocales; mais il n'y en a aucune dans la cordialité des rapports qu'elles ont avec ces dernières, ni dans le dévouement et la maternelle tendresse des Supérieures. Elles sont heureuses et bénissent le Seigneur qui, en les appelant à le servir dans la vie religieuse, leur permet de partager les mérites des éducatrices, sans en embrasser les charges ni les devoirs.



Mère Saint-Joseph voit approcher avec joie le terme de sa féconde administration. Elle ne songe, elle, qu'à confier à des mains plus dignes que les siennes le sceptre de l'autorité. Mais ses filles, qui savent avec quelle douceur et quelle fermeté elle l'a porté pendant vingt-sept années, espèrent encore qu'après un repos, certes bien mérité, il lui sera donné de le reprendre. Hélas ! elles ne savent pas ce que leur réserve l'avenir. Le présent est si consolant : l'Institut est visiblement béni du ciel, il compte aujourd'hui vingt-huit maisons, dont vingt dans la Province de Québec, quatre dans le Nord-Ouest et quatre aux Etats-Unis.

En présence de cet admirable développement, comment ne pas songer involontairement à cette re-



Mgr ELPHEGE GRAVEL,
Premier évêque de Nicolet.

marque si judicieuse qu'on trouve sous la plume d'un auteur religieux : " La prospérité extérieure des communautés se proportionne à l'ordre, à la régularité, à la ferveur qui y règnent, et à l'esprit de Dieu selon lequel gouvernent les Supérieurs. "

Lorsque, en effet, on voit un arbre magnifique dresser vers le ciel sa tête majestueuse et étendre au loin ses verdoyants rameaux, on juge aussitôt par là de la vigueur de la sève qui le nourrit. De même, à la vue de la croissance si rapide de l'Institut, on était en droit de croire que le Seigneur l'accordait comme récompense à la ferveur de ses membres. Mais cet esprit religieux, cette sève si féconde, qui donc en était plus rempli, et qui s'efforçait sans cesse de l'alimenter dans les âmes, sinon notre pieuse Mère Saint-Joseph.

Aussi n'est-il pas bien juste qu'après l'avoir suivie pas à pas dans l'œuvre admirable qu'elle a accomplie comme Supérieure, nous entrions dans l'histoire intime de cette existence si belle, si précieuse, afin de nous édifier au spectacle de sa vie intérieure, et d'y chercher pour nous-mêmes un exemple et une leçon ?



CHAPITRE VI

LA RELIGIEUSE

SA VIE D'ORAISON. – SA BONTÉ : BONTÉ BIENVEILLANTE. – BONTÉ BIENFAISANTE. – SON RESPECT POUR LE PRÊTRE. – MALADIE DE MÈRE SAINT-JOSEPH. – LE DERNIER SACRIFICE.

Un auteur spirituel a écrit avec beaucoup de raison que " le livre par excellence des Sœurs, c'est la vie de leur supérieure ".

Mère Saint-Joseph avait compris cette irrésistible puissance de l'exemple, et comme elle ne désirait rien tant que de faire de toutes ses filles des religieuses selon le cœur de Dieu, elle s'appliquait sans cesse au parfait accomplissement des moindres observances, voulant être dans la Communauté comme une Règle vivante.

Nous avons dit déjà comment elle sut être *apôtre*, et quelle *mère* incomparable elle fut dans l'exercice de sa charge de supérieure, mais eût-elle été tout cela si elle n'eût d'abord été vraiment *religieuse ?* Elle l'a été éminemment, en tout, partout et toujours; parce que, dès le jour de son oblation, elle s'était

livrée entièrement au bon plaisir divin, et qu'elle ne devait plus se reprendre jamais.



Pénétrée de cette pensée que " c'est l'oraison qui nous met comme des instruments dociles dans la main de Celui qui veut bien se servir de nous dans l'œuvre du salut des âmes ", elle mettait tous ses soins à parvenir à cette *vie d'oraison* vers laquelle la portait sa grâce d'attrait. Mais la vie d'oraison, qu'est-ce donc, sinon une intime union avec Dieu, une attention amoureuse et constante à son adorable présence, et pardessus tout la volonté inébranlable de lui plaire en tout et de n'agir que pour lui. Aussi, ne cesse-t-elle de demander au bon Maître de l'unir de plus en plus étroitement à lui, de lui apprendre à le chercher en tout et à ne plus vivre que pour lui.

Sans cesse ce nom divin revient sur ses lèvres ou se retrouve dans ses lettres : " Que Dieu soit l'objet continuel de nos pensées, écrit-elle, et sa volonté sainte, la loi invariable de notre vie. " Une de ses Sœurs qui, voulant lui faire plaisir, lui a envoyé un volume, l'*Esprit de Jésus*, reçoit d'elle cette réponse où se peignent à la fois et le cœur sensible et affectueux de la mère et l'âme simple et fervente de la religieuse : " Merci de votre précieux cadeau. Mais, me suis-je dit, ce n'est pas assez d'avoir l'esprit de Jésus dans les mains, il me faut en être remplie tout entière. Aussi, je m'efforce de vivre dans une



PREMIERE MAISON MERE,

Nicolet.

(inaugurée en 1888, incendiée le 21 juin 1906.)



plus intime union avec Dieu. Malheureusement, c'est le cas pour moi de dire avec S. Paul : " Je ne fais pas le bien que je voudrais et je fais le mal que je ne voudrais pas. Cependant, ajoute-t-elle, je jouis de la paix et je goûte le bonheur de servir Dieu.... Prenons garde de nous rechercher nous-mêmes en quoi que ce soit. L'amour-propre est si subtil qu'il se glisse jusque dans nos œuvres les plus saintes. Oh ! comprenons bien cela, ma chère petite Sœur, *vivre pour Dieu seul !* c'est notre devoir, mais c'est aussi le secret du vrai bonheur. "

Cette droiture d'intention, cet esprit surnaturel, elle le prêchait surtout d'exemple. Il faisait bon travailler auprès d'elle : combien était éloquente alors l'expression de recueillement qui se lisait sur ses traits, et qui révélait une âme tout absorbée dans la pensée de Dieu et uniquement occupée de lui plaire. Habituée à se conduire toujours selon des vues de foi, elle était fidèle en toutes circonstances à prendre conseil de Dieu, afin d'accomplir en tout sa volonté. Il nous souvient ici d'une prière écrite de sa main et jaillie sans doute de son cœur, car elle a été retrouvée à la suite de ses notes de retraite dont elle forme comme le bouquet spirituel : " Seigneur, quand même je serais assez aveugle pour vous demander que ma volonté se fasse, je vous prie d'être sourd à ma demande. Mais, exaucez-moi lorsque je désirerai que votre volonté seule s'accomplisse. Oui, mon Dieu, oui ! tout ce que vous voudrez, je le veux et je ne veux faire que ce qui vous est agréable. "

De cet admirable esprit de foi qui lui faisait voir Dieu partout et dans tous les évènements, naissait une invincible confiance et un abandon vraiment filial aux soins de la Providence. Une question un peu plus épineuse se présentait-elle à régler ? La bonne Mère commençait par la confier à Dieu dans le secret de l'oraison, puis elle s'employait de tout son pouvoir à protéger les intérêts de la Communauté, tout en sauvegardant les droits de la justice et de la charité ; mais ce n'était jamais de l'habileté des moyens humains qu'elle attendait le succès. Elle priait, elle faisait beaucoup prier et elle se remettait pour tout le reste entre les mains de Dieu : " Soyons ferventes, écrivait-elle, dans une de ces circonstances particulièrement douloureuses, méritons par notre fidélité aux plus petites choses les bénédictions du ciel ; mais ne nous préoccupons pas de l'avenir : il n'arrivera que ce que le bon Dieu voudra. Sa sainte volonté est aimable par-dessus tout. " Et on la voyait alors paraître à la récréation la figure aussi calme, aussi souriante que si elle n'eût eu aucun souci.

Bien des fois le Seigneur se plût à récompenser cette confiance en couvrant notre chère Mère d'une protection toute spéciale. Un jour, par exemple, revenant avec une de ses Sœurs d'un voyage au Nord-Ouest, elle se sent inspirée soudain de mettre pied à terre, à une faible distance de Winnipeg, pour visiter les lieux qui ont été le théâtre des premiers travaux apostoliques de M. Harper, de toujours vénérée mémoire. Or quelques milles plus loin, la

puissante locomotive qui les emportait, il y a un instant, vient en collision avec un convoi de marchandises qui n'a pu être aperçu à temps. L'ingénieur est tué, et une douzaine de personnes sérieusement blessées. " Comment ne pas reconnaître en cela, s'écrie Mère Saint-Joseph, une touchante et miséricordieuse disposition de la Providence ! Aidez-nous à lui en rendre grâces. "

Une autre fois, à la gare Bonaventure, elle s'apprête à traverser une voie, juste au moment de l'arrivée d'un train qu'elle n'a pas remarqué, quand elle sent un bras vigoureux la saisir et l'arracher au danger. A qui adresser ses justes remerciements? – On n'a vu personne. " C'est S. Joseph ! se dit notre chère Mère, car c'est à lui que j'avais particulièrement recommandé ce voyage. "

Il ne faudrait pas croire, cependant, qu'elle vît toujours le succès couronner ses œuvres, et qu'elle ne dût jamais courber son front sous l'étreinte de la douleur. C'est alors surtout qu'on vit apparaître, dans toute sa sublime beauté, cette âme généreuse dont la confiance et l'amour, loin de s'affaiblir, semblaient croître avec l'épreuve. Agenouillée au pied de l'autel, au jour de la suprême immolation, la jeune religieuse avait dit à Dieu, empruntant au Prophète-Roi son langage inspiré : " Quand même il me faudra marcher au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai rien, parce que vous êtes avec moi (1). "

(1) *Nam etsi ambulavero in medio umbrae mortis ; non timebo mala quoniam tu mecum es.* Ps 22, 4.

Oh ! la belle parole : *parce que vous êtes avec moi.* – " Oui, Seigneur, s'écriera-t-elle bientôt, me voici à vingt-sept ans, chargée du lourd fardeau de la supériorité. Si je devais le porter seule, je me sentirais écrasée sous son poids ; mais *vous êtes avec moi,* et avec vous que pourrais-je craindre ? "

Un jour viendra même, pour la jeune supérieure, où le Père qui l'assiste de ses conseils, qui la soutient et l'encourage, descendra dans la tombe. " *Dieu est avec moi,* se dit-elle, et si lui-même me conduit, rien ne pourra me manquer (1) ".

Voici venir des heures plus sombres peut-être : dans sa famille religieuse la mort multiplie ses victimes ; son cœur de mère si affectueux, si compatissant, est broyé. Au-dehors, mille soucis l'accablent ; ses projets, qui pourtant n'ont pour but que la gloire de Dieu, ne rencontrent que difficultés et obstacles de toute sorte ; et l'opposition lui est d'autant plus sensible qu'elle lui vient souvent d'une main qu'elle vénère et sur laquelle toujours elle eût voulu s'appuyer. Elle souffre, mais elle reste forte et courageuse, animée par cette pensée : *Dieu est avec moi !*

Oui, Dieu était avec elle, parce qu'elle était une âme de prière. L'oraison de Mère Saint-Joseph, comme elle était fervente, mais comme elle était simple aussi ! Elle n'y recherchait pas les consolations sensibles; elle ne laissait pas non plus son esprit se

(1) *Dominus regit me, et nihil mihi deerit* .... *Ps.* 22, 1.

perdre en de hautes spéculations. Mais sa méditation tendait sans cesse à créer chez elle de fortes convictions; elle s'attachait surtout à la rendre fructueuse en s'efforçant de profiter des lumières qu'elle y recevait pour croître sans cesse en perfection, et en se servant de ce pieux exercice comme d'un puissant moyen de s'unir plus intimement à Dieu.

Quelques extraits de ses notes de retraite nous aideront peut-être à mieux entrer dans son esprit. Tout en s'appliquant à exciter en son âme de saintes affections, elle préférait le plus souvent garder comme bouquet spirituel de ses méditations une grande pensée, une parole du Maître qui avait créé en elle une impression profonde, un verset des psaumes ou un passage des Saintes Écritures.

" Tout ce qui me vient de Dieu doit m'être agréable comme Dieu lui-même, " écrit-elle, par exemple. Et sa résolution, quelle sera-t-elle? Tout naturellement : Etre contente de tout ou bien encore, méditant sur son sujet favori, la vie d'intimité avec Jésus, elle emportera comme fleur spirituelle de sa journée cette simple réflexion : " Le Seigneur fécondera mes travaux, si je lui suis intimement unie, " et un peu plus loin : " O Jésus, accordez-moi la grâce si précieuse de toujours penser à vous " Un jour, elle recueille cette pensée : "Le Seigneur se dévoile aux âmes pures. " Et elle ajoute aussitôt, l'humble mère : " Quand je suis froide à la prière, je dois croire que je me suis laissée aller à quelques défaillances. " Comment la résolution de " s'examiner avec plus de

soin " ne suivrait-elle pas, avec celle d'une " mortification plus sévère et plus constante " ?

Au cours de ses retraites, c'était toujours avec la même simplicité d'âme qu'elle reconnaissait ses torts et qu'elle les déplorait devant Dieu. Puis elle écrivait sur une feuille, afin de les avoir plus souvent sous les yeux, ses résolutions et parfois certaines impressions dont elle voulait plus particulièrement se souvenir. Quelques-unes de ces pages sont vraiment touchantes : " Si je n'aime pas ceux qui me font du bien, je suis ingrate. Si je n'aime pas ceux qui me méprisent, je suis orgueilleuse. Si je n'aime pas ceux qui m'affligent, je suis impatiente. Si je parle défavorablement de mon prochain, Jésus ne dira rien à mon âme. Si je lui refuse des services, Jésus me refusera ses grâces. Ce bon maître a pris la peine pour me procurer le repos. Il a pris l'ignominie pour me procurer la gloire. C'est ainsi que je dois aimer mes sœurs. "

Ses résolutions, à elles seules, nous révèlent le caractère distinctif de sa vie intérieure ; Elles portent invariablement sur deux points : *la vie d'oraison* et *la charité*. Aussi, maintenant que nous avons eu l'inappréciable faveur de parcourir ces lignes – qui pourtant, dans sa pensée, devaient rester le secret de Dieu – nous ne nous étonnons pas qu'elle ait pu dire un jour : " L'oraison et la charité, j'y reviens sans cesse, n'est-ce pas ? Mais je sens que c'est là mon champ d'action tracé par le Saint-Esprit. "

Indulgente pour les autres, elle ne se pardonnait

rien à elle-même et elle était toujours prête à s'accuser. Si le Seigneur la visitait par quelque sécheresse ou quelque autre peine intérieure, jamais elle ne se posait en victime. Elle s'inclinait alors avec humilité sous la main divine et elle acceptait ces souffrances morales en expiation de ce qu'elle appelait ses infidélités. " Je ne goûterai pas Dieu dans l'oraison, si je goûte ici-bas autre chose que Dieu. " Et quelques jours plus tard. " Je m'abandonne sans réserve, Seigneur, à vos volontés saintes. " Mais dans ces paroles mêmes, on devine une douleur intense, un véritable martyre intérieur. Va-t-elle supplier le Seigneur de lui rendre les douceurs de sa présence? Voyons plutôt cette résolution que nous n'avons pu lire sans attendrissement : " Avoir le courage de me condamner à ne recevoir aucune marque sensible d'amour de la part de Jésus, pour me punir d'avoir prodigué le mien à la créature. "

Quand on lit ces réflexions d'une belle âme, on comprend que Marie Jenna ait écrit : " Il faut bien qu'il y ait un ciel, puisqu'il y a ici-bas tant de belles âmes que nous n'avons pu connaître ni aimer. " Oui, il y a un ciel ! Consolez-vous donc, chères petites Sœurs qui venez d'entrer dans cette famille qu'elle aime et protège toujours, vous la verrez là-haut cette Mère dont jamais vous n'avez senti se reposer sur vous le regard plein de tendresse, et dont vous n'avez jamais éprouvé l'ineffable bonté. Nous qui, du moins, l'avons vue nous sourire à notre entrée dans la vie religieuse, mais qui trop tôt avons

eu à pleurer son départ, il nous sera doux de la retrouver dans la Patrie. Et vous qui, plus fortunées encore, avez eu le bonheur de vivre de longues années auprès d'elle, vous qu'elle a guidées dans les sentiers de la perfection, qu'elle a soutenues et consolées aux heures d'épreuves, nous savons qu'il vous tarde de vous voir réunies à cette âme tant aimée, dont vous avez entrevu ici-bas la beauté.

Non contente de passer aux pieds de Jésus l'heure de l'oraison, elle la prolongeait en quelque sorte tout le long du jour par la sainte et salutaire pratique de la présence de Dieu. Son bouquet spirituel - qu'elle fut exacte à écrire jusqu'à la fin même de sa vie - était le moyen habituel dont elle se servait pour raviver en son âme le souvenir de la méditation du matin. Mais à combien d'autres industries n'avait-elle pas recours pour se maintenir dans l'esprit de recueillement. Le son de la cloche, qui était pour elle la voix de Dieu, lui procurait l'occasion de redire à ce bon maître qu'elle voulait travailler toujours sous son regard et dans la seule vue de lui plaire. Une autre de ses pieuses habitudes était celle de tout recevoir de la main de Dieu : joie ou souffrance. Et pour éviter que les mille soucis inhérents à sa charge ne vinssent à lui faire perdre, ou tout au moins à affaiblir chez elle cette sainte disposition, elle se servait, pour s'y maintenir, de tout ce qu'elle lisait ou entendait, d'une parole de Notre-Seigneur dans l'Evangile : " Ne craignez rien : c'est moi ! " ou d'une scène des Saintes Écritures, qui avait plus



MAISON MERE de 1888,
avec Chapelle du Cinquantenaire.

vivement frappé son imagination et que, par là même, elle savait devoir plus facilement se rappeler. Un jour, par exemple, elle écrivait : " Dans les circonstances fâcheuses, je me redirai à moi-même ces paroles d'Habacuc à Daniel : *Prends ceci que le Seigneur t'envoie.* " Comment, avec cette pratique, se fût-elle attristée ou découragée en présence des événements les plus pénibles ? Comment recevoir, autrement qu'avec soumission et amour, " ce que le Seigneur lui-même nous envoie " ? Aussi, son refrain habituel était-il : " Le bon Dieu l'a voulu ! Qu'il en soit béni ! " ou bien, tout uniment, " C'est signe que c'était mieux comme cela. "

Elle profitait surtout des différents exercices de piété qui se partagent la journée d'une religieuse pour renouveler sa ferveur et rendre son union avec Dieu toujours plus intime. La communion, la sainte messe, la visite à Jésus-Hostie, quels moments que ceux-là pour cette âme vraiment eucharistique ! Une de ses pratiques familières était celle de la communion spirituelle, et elle en recommandait fortement la pratique à ses filles. " Je ne comprends pas, disait-elle de ce ton énergique et convaincu qui lui était propre, je ne comprends pas qu'une religieuse puisse laisser habituellement errer sa pensée vers des objets qui la détournent de Dieu. Ne permettez pas à votre imagination de vagabonder à son gré : occupez-vous de votre méditation, et surtout faites souvent la communion spirituelle. On vous dit souvent de vous faire une solitude au fond de votre cœur ; mais cette

solitude deviendrait une prison, si vous y deviez rester seules avec vous-mêmes. Attirez donc en vous Notre Seigneur par des aspirations ferventes, et efforcez-vous d'obtenir, par un grand amour et par une attention constante à lui plaire, qu'il vive sans cesse avec vous dans la plus sainte et la plus douce des intimités. "

Il était beau de la voir aux pieds de Jésus exposé à nos adorations, aux jours où cette faveur nous était accordée. Telle était alors l'ardeur de sa prière que chacune s'estimait heureuse d'avoir été choisie pour faire avec elle l'heure de garde. Elle insistait souvent, dans ses entretiens spirituels, sur l'amour que nous devons à Notre Seigneur dans l'Eucharistie. " Pendant que nous nous livrons à notre travail, songeons que les Anges du sanctuaire adorent, louent, glorifient le Très Saint Sacrement à notre place. Mais ne laisserons-nous jamais notre pensée se reporter vers le Tabernacle où Jésus réside pour nous, et où il nous attend pour nous combler de ses grâces ? Oh ! oui, pensons souvent à Jésus-Hostie, qu'il soit le centre de notre vie, notre trésor, notre meilleur ami, ou plutôt notre unique ami. Que notre plus grand bonheur soit de nous retrouver en sa présence, de nous reposer doucement à ses pieds, dans le silence et le recueillement de l'adoration, d'y oublier toutes les sollicitudes, toutes les difficultés, toutes les peines qui oppressent parfois notre pauvre cœur, de lui rendre nos hommages et de lui demander son secours. "

Et que dire de la piété qui l'animait envers la Sainte Vierge, " notre bonne Mère " comme elle l'appelait. " Le Rosaire, aimait-elle à redire souvent, c'est notre bréviaire à nous. La plupart des ordres religieux récitent l'Office divin : c'est la prière de l'Église. Puisque nous y suppléons, nous, par le Rosaire, au moins soyons bien exactes à nous trouver à ce saint exercice en même temps que la communauté, et apportons une grande ferveur à nous en bien acquitter. " Elle-même donnait l'exemple de la ponctualité et sa tendre dévotion ranimait celle de ses Sœurs.

Elle comprenait l'importance des examens, et surtout de l'examen particulier, dans la vie d'une religieuse, et elle y était fidèle, en dépit du peu de consolations qu'y trouve la nature. " Il n'est pas agréable, sans doute, d'avoir à se reconnaître toujours coupable ; mais rappelons-nous ce mot d'un saint : L'âme qui s'accuse, le bon Dieu l'excuse ; et l'âme qui s'excuse, le bon Dieu l'accuse. Ne vaut-il pas mieux se juger soi-même et prévenir ainsi les jugements de Dieu ? " Elle appuyait aussi fortement sur la fidélité à noter chaque jour ses fautes, et elle rappelait à ce sujet une parole de Mgr Gélinas, de si pieuse mémoire : " Il faut plus de courage, disait-il, pour tenir la plume, quand il s'agit de noter ses manquements, qu'il n'en faut au soldat pour tirer son épée, sur le champ de bataille. " – " Avouons que s'il en faut davantage, au moins, ajoutait-elle, ce courage n'est-il pas au-dessus de nos forces. " Et

elle le prouvait bien elle-même par sa conduite.

On se rappelle combien, tout enfant, puis jeune fille, elle aimait les grandes solennités de l'Église. Toute sa vie elle sut comprendre et goûter les incomparables beautés du culte sacré : la magnificence de nos cérémonies religieuses, le chant des hymnes liturgiques et surtout la voix simple et pieuse des enfants s'élevant vers le ciel, tout cela avait pour elle les charmes les plus doux.



De ce foyer de vie intérieure, qui s'alimentait aux sources de la *foi*, de l'*espérance* et de l'*amour*, rayonnaient comme de leur centre toutes les vertus qui font les âmes religieuses vraiment saintes. Mais, parmi ces vertus, aucune croyons-nous ne brilla chez elle d'un plus vif éclat que son incomparable *bonté*. Pour tous, en effet, même pour ceux qui ne la voyaient qu'en passant, elle était " la *bonne Mère* Saint-Joseph ". C'est que, comme le remarque si justement Lacordaire, " une pensée aimable et bonne à l'égard des autres s'imprime sur la physionomie et finit par lui donner un cachet qui attire les cœurs ".

Bonne, elle le fut pour la jeunesse dont l'éducation fut tout particulièrement l'œuvre des onze premières années de sa carrière religieuse, mais que toute sa vie elle enveloppa d'une tendresse vraiment maternelle, et pour le bien de laquelle rien ne lui semblait au-dessus de ses forces. Bonne, elle le fut encore

envers ses compagnes à qui elle témoignait la plus tendre affection, qu'elle prévenait des attentions les plus délicates, dont elle partageait discrètement les travaux, s'oubliant sans cesse elle-même pour rendre service aux Sœurs plus faibles ou plus accablées par leurs occupations, et ne s'estimant jamais plus heureuse que quand il lui avait été donné de faire plaisir. Mais, c'est dans l'exercice de sa charge de supérieure surtout qu'elle apparut aux regards de tous comme un vivant modèle de bonté. Comment dire ce que fut cette bonté, en Mère Saint-Joseph : elle se manifestait de mille manières, elle empruntait les aspects les plus touchants. Il semble, cependant, que nous puissions les résumer en ces deux mots : *bienveillance* et *bienfaisance*. Elle voulut du bien à tous – et à tous aussi elle en fit selon toute l'étendue de son pouvoir.



Et d'abord, elle semblait avoir reçu en partage, comme S. François de Sales, l'aimable talent de " voir toujours les choses par leur meilleur côté, quand même elles auraient eu cent côtés désagréables ". Un jour, par exemple, elle entend, de la pièce où elle travaille, deux nouvelles postulantes s'en donner à cœur joie, à une heure pourtant où le silence est prescrit. Au lieu de s'indigner à la vue de cette infraction à la règle, la bonne Mère prend occasion de ce petit incident pour admirer la

bonne entente qui existe entre ces jeunes Sœurs. Elle n'oublie pas pour cela qu'elle a le devoir de faire observer la discipline. Aussi, rencontrant quelques instants plus tard leur maîtresse, elle lui raconte en souriant ce qui vient de se passer, tout en lui recommandant bien de ne pas gronder ces chères enfants, parce qu'elles sont encore peu habituées aux usages de la vie de communauté. " Contentez-vous de les avertir charitablement, pour cette fois, mais faites-leur bien comprendre la nécessité du silence religieux, et engagez-les fortement à l'observer à l'avenir. "

S'il lui fallait parfois adresser à quelqu'une de ses filles des avis ou même des reproches – car la bonté, chez elle, n'était pas de la faiblesse – c'était toujours avec cette douce bienveillance qu'elle procédait, s'ingéniant à trouver des paroles à la fois persuasives et encourageantes, qui eussent le don de toucher les cœurs et d'ébranler les volontés, sans provoquer la tristesse et encore moins le découragement. " La perfection n'est pas de la terre, disait-elle souvent. Ne nous étonnons donc pas de nous trouver imparfaites, et surtout n'allons pas croire que tout est perdu. Demandons bien pardon au bon Dieu des négligences qui nous seront échappées ; réparons-les par une grande attention à nous tenir unies à lui ; et ayons confiance toujours. Il n'y a jamais lieu de s'abattre, parce que l'humilité répare tout. "

Indulgente pour les personnes, elle était sans pitié pour les défauts : l'amour-propre surtout était pour-

suivi par elle jusque dans ses derniers retranchements. A l'exemple d'Abraham, dont il est dit dans l'Écriture " qu'il avait soin de se tenir constamment auprès des victimes dont le Seigneur lui avait demandé le sacrifice, pour en chasser les oiseaux de proie qui auraient pu en dérober quelque chose ", elle-même veillait avec le plus grand soin sur les âmes de ses Sœurs, comme sur autant de victimes destinées à être offertes à Dieu, afin qu'aucun motif humain ne vînt se mêler à leurs intentions et ravir au Seigneur quelque parcelle de l'holocauste.

Ainsi, à une religieuse qui lui a fait part de ses appréhensions devant une tâche qui lui semble au-dessus de ses forces, elle écrit : " N'ayez en vue que la gloire de Dieu et l'honneur de la Congrégation, et vous expérimenterez que le Divin Maître n'est pas avare de ses dons envers les âmes qui lui en renvoient toute la gloire. Mais si nous cherchons à nous faire estimer nous-mêmes, nous échouerons infailliblement, car le bon Dieu nous aime trop pour nous accorder des faveurs qui nous seraient si nuisibles. Heureux le cœur qui ne cherche que Dieu seul : qu'on le tourmente ou qu'on l'humilie, il n'en éprouve aucune émotion. "…. Sans doute, la pauvre sœur va reconnaître qu'elle s'est recherchée elle-même, et que c'est précisément là ce qui l'empêche de goûter la paix. " Mais, se dit la bonne Mère, peut-être va-t-elle croire qu'en la voyant si imparfaite, je lui ai retiré mon estime et ma sympathie. " Aussitôt, elle ajoute : " Conservez avec grand soin la joie du

cœur, la paix de l'âme : cette disposition rend généreuse au service de Dieu. Donnez bien à ce bon Maître tout ce qu'il vous demande ; aimez-le lui seul et cherchez à lui plaire en tout. " *Joie* et *confiance* ! voilà bien en quelque sorte le mot d'ordre de notre chère Mère Saint-Joseph ; on le retrouve partout dans sa correspondance intime : elle l'avait pour ainsi dire sans cesse sur les lèvres; c'était là l'esprit qu'elle voulait voir régner partout. – Mais jusqu'où va-t-elle pousser encore la délicatesse de sa charité ? Que la pauvre petite Sœur reprenne courage: elle n'est pas seule à éprouver ces recherches égoïstes, et l'humble Mère, pour mieux la relever, se fait maintenant petite et faible comme elle : " Combien j'aspire à ce grand bonheur de n'être occupée que de Dieu seul et de sa plus grande gloire en tout événement. Demandez cette faveur pour moi. "

Comme elle est touchante, cette condescendance ! N'est-ce pas là ce que l'Apôtre appelle " se faire tout à tous pour gagner toutes les âmes à Jésus-Christ ? " Qui ne sait combien l'âme se sent relevée dans sa propre estime et animée d'une ardeur toute nouvelle pour le bien, quand, prévenue par une aussi exquise bienveillance, elle peut se dire : " Je ne suis donc pas si misérable, puisque d'autres âmes dont j'admire la beauté ne sont cependant pas inaccessibles à ces faiblesses que je déplore et qui me font rougir. " Aussi, quel moyen, après cela, de ne pas aller lui ouvrir tout grand son cœur, si l'on éprouvait quelque peine, quelque inquiétude, ou même si l'on avait



INTERIEUR DE LA CHAPELLE
inaugurée le Ier janvier, 1903,
incendiée le 21 juin, 1906.

des négligences à se reprocher? On se sentait aimée, on était assurée de trouver en elle encouragement et appui, et l'on savait que ses paroles, si franches et si sévères qu'elles pussent être, seraient toujours tempérées par sa maternelle indulgence. En veut-on de nouvelles preuves?

Une de ses religieuses lui a confié qu'elle ne voit pas ses services appréciés comme ils l'ont été jusque-là, ce qui lui cause une peine très sensible. Mère Saint-Joseph ne lui épargnera certes pas une vérité qu'elle a besoin d'entendre, mais elle l'accompagnera d'une prévenance affectueuse qui apportera en même temps une joie bien douce au pauvre cœur ulcéré. " C'est *votre fête* aujourd'hui, chère Sœur .... J'ai bien demandé pour vous au bon Maître l'esprit de *simplicité* qui vous fasse agir uniquement pour Dieu, et une véritable *humilité* qui vous laisse insensible au blâme ou à la louange. En effet, que nous importe l'opinion des autres, quand nous travaillons sincèrement pour Dieu? " Mais elle sait, la pieuse Mère, que dans la correction des défauts le travail sera toujours difficile et très long, si l'on se contente d'employer le *fer* de la mortification; aussi se plaisait-elle à exhorter ces chères âmes à se livrer entièrement et sans réserve au *feu* de l'amour divin, qui peut seul consumer en un instant toutes les imperfections. Et c'est pourquoi, en cette circonstance, comme en tant d'autres, d'ailleurs, elle terminait ainsi sa lettre: " Efforçons-nous de croître de plus en plus dans l'amour de Dieu; faisons tout pour lui plaire, pour accomplir

sa sainte volonté, et, quoi qu'il arrive, nous jouirons de la paix et nous serons heureuses. "

Une autre fois, le lendemain même de son arrivée à la Maison-Mère pour sa retraite préparatoire à l'émission des vœux perpétuels, une de ses nièces, religieuse, reçoit de Mère Saint-Joseph, qui n'a pu la saluer parce qu'elle-même est en retraite, le billet suivant déposé sur l'oreiller de la chère missionnaire: " Je vous ai entendue, hier soir, et je viens bien affectueusement vous dire bonjour ". Comme preuve de mon sincère dévouement, je vous dirai que votre chant du *Memorare*, au Salut, manquait de simplicité religieuse. Je demande au bon Dieu de vous faire comprendre cela, et de préparer votre âme aux grandes grâces des vacances. Exercez-vous à l'humilité et défiez-vous de l'affectation. J'aurai pour vous un souvenir spécial dans mes oraisons, ces jours-ci. Aimons bien le bon Dieu, ma chère enfant "... Toujours le même cri du cœur ! Aimer Dieu, en effet, tout est là : c'est le plus court chemin pour arriver à la sainteté, disons mieux, c'est la sainteté même.

Sa maternelle sollicitude s'étendait à toutes ses Sœurs, mais elle se faisait plus tendre encore, peut-être, envers les jeunes âmes que Dieu avait attirées du monde à la vie religieuse et qui, dans la paisible solitude du Noviciat, se préparaient à contracter avec Notre Seigneur une mystérieuse et sublime alliance. C'était dans ses visites aux novices surtout qu'elle épanchait son cœur tout brûlant de charité.

" Mes enfants, leur disait-elle un jour, dans les dernières années de sa vie, vous êtes l'espoir de la Congrégation. Notre course à nous touche à son terme. Bientôt, ce sera l'heure d'aller rendre nos comptes au Dieu de toute justice et de toute sainteté ; mais vous resterez, vous, pour recueillir notre héritage et pour le faire fructifier. Souvenez-vous toujours que l'avenir de l'Institut repose en vos mains. Si vous-mêmes, chères enfants, vous êtes ferventes et humbles, si les jeunes générations qui, après vous, viendront se former à leur tour à la vie religieuse sont animées de l'esprit d'obéissance et de prière, les bénédictions du Seigneur descendront sur la Communauté, ses œuvres seront prospères et elle grandira de plus en plus pour l'honneur de Dieu et le bien des âmes. "

Elle les exhorta ensuite à se pénétrer chaque jour davantage de l'excellence de leur vocation, puis longuement elle leur parla des devoirs qu'elles auraient à remplir plus tard comme religieuses éducatrices, insistant sur la charité envers les enfants, surtout envers les orphelines " qui doivent trouver en nous de vraies mères " – et cela non seulement lorsqu'elles sont aimables et dociles, mais même si elles ont un caractère un peu plus difficile à former. " Ces enfants, leur dit-elle, sont ordinairement douées des meilleures qualités du cœur : si donc à force de patience, de dévouement et de bonté, vous savez gagner leur confiance, vous parviendrez facilement à les transformer. Ne paraissez pas trop remarquer leurs défauts, surtout n'entreprenez pas de les leur faire combattre

tous à la fois, ce serait les décourager. Témoignez-leur beaucoup d'intérêt; soyez affables et bonnes, mais sans faiblesse; tâchez, enfin, de faire aimer la vertu en vous. "

"Et puis, ajoutait-elle, de la largeur d'âme! Si vous apercevez qu'une de vos compagnes a su mieux que vous conquérir l'affection des enfants et qu'elle peut ainsi leur faire du bien, de grâce, n'allez pas la critiquer. Au contraire, réjouissez-vous-en, et priez pour elle, afin qu'elle puisse continuer de seconder l'œuvre de la grâce dans ces âmes qui lui ont donné leur confiance. De cette manière, vous participerez au mérite de cette sœur et vous aurez procuré vous-mêmes la gloire de Dieu par votre désintéressement. Oui, gardez-vous de cette étroitesse d'esprit qui vous ferait entretenir des sentiments autres que ceux d'une sincère charité à l'égard des maîtresses qui réussiraient mieux que vous auprès des enfants. Ce serait une faiblesse indigne d'une religieuse. Sachez bien que c'est un don du bon Dieu de savoir faire accepter une remarque, de porter la conviction dans les esprits, de susciter de nobles émulations, de fléchir l'obstination des volontés et de les entraîner vers le bien.."

Elle affectionnait tant les postulantes et les novices, qu'il lui était toujours bien pénible d'avoir à refuser à quelqu'une l'admission à la vêture ou à la profession. Lorsque, surtout, ce n'était plus seulement le sacrifice de quelques mois d'attente, mais celui d'un départ qu'il fallait imposer. Oh! alors, son cœur si compatissant se brisait, et la pauvre petite sœur

pouvait deviner, en voyant la figure de notre bonne Mère tout inondée de larmes, quelle réponse elle devait attendre. Car, malgré le vif chagrin qu'elle éprouvait de voir s'éloigner des sujets en qui elle admirait de brillantes qualités, jointes souvent à de solides vertus, quand elle avait reconnu que le bon Dieu ne les appelait pas dans la Communauté, elle n'hésitait pas à leur faire connaître sa volonté. Ces sentences toutefois n'étaient pas invariablement sans appel. Le trait suivant nous en fournit une preuve, entre bien d'autres, peut-être. Nous laissons la parole à l'obligeante compagne qui a bien voulu nous le communiquer.

"C'était, raconte-t-elle, quelques semaines seulement avant que Mère Saint-Joseph déposât la charge de Supérieure générale pour la dernière fois (juillet 1900). Les novices, toutes tremblantes, attendaient près de sa chambre le moment de se présenter à elle pour recevoir communication des décisions du Conseil à leur égard. La première appelée, une jeune fille qui avait donné peu de satisfaction pendant son noviciat, s'était aperçue par des signes irrécusables qu'on allait la renvoyer. Ne voulant pas retourner dans le monde, elle s'était préparé tout un plaidoyer — et des plus éloquents. En entrant dans la chambre, elle se jette donc à genoux devant la pauvre Mère dont la tâche était déjà trop pénible. Faire de la peine à quelqu'un lui était toujours un martyre, mais cette enfant qui était là, qu'elle aimait spécialement, peut-être parce qu'on avait plus de fautes

à lui reprocher, – les cœurs des saints sont ainsi faits – qu'elle avait vainement cherché à sauver du coup qu'il fallait lui porter, elle la voyait à ses pieds, demandant grâce, implorant un pardon que la pauvre Mère était impuissante à lui accorder. En fallait-il autant pour qu'elle sentît son âme broyée ? – " Ma fille, lui dit-elle, vous ne m'avez pas fait de peine ; vous n'avez pas de pardon à me demander. Le conseil vous renvoie aujourd'hui dans votre famille, votre santé en bénéficiera et puis, *vous vieillirez* . . " – " Mais ma Mère, je ne suis pas malade. Permettez-moi de recommencer mon noviciat dès maintenant : *c'est ici que je voudrais vieillir.* Vous verrez, ma Mère, que cela viendra bientôt. " Ne pouvant plus retenir ses larmes, la compatissante Mère se retira un instant dans une pièce voisine. Quand elle revint, elle dit à la pauvre enfant d'une voix encore tout émue : " Allez, ma fille, priez bien. Demain je vous reverrai. " Elle la revit, en effet, et obtint la grâce désirée. Jamais elle n'oubliera que si elle est religieuse aujourd'hui, c'est à Mère Saint-Joseph qu'elle le doit (1). "

C'est que, ajouterons-nous, cette bonne Mère avait su lire jusqu'au fond de son âme, et qu'elle y avait

(1) Bien que notre aimable correspondante nous ait expressément défendu de " chercher à deviner le nom de la *méchante* petite novice qui fit pleurer sa mère ", le tableau est si peu flatté et la scène si vivante qu'il nous est bien permis de croire que l'auteur de ce récit dut y jouer un rôle actif. Nous la félicitons d'avoir si bien réussi à gagner sa cause, et nous ajoutons que si jamais Mère Saint-Joseph put regretter plus tard d'avoir pris conseil de l'indulgence aux dépens de la sévérité, ce ne dut pas être en songeant à ce jour de juillet 1900.

découvert des trésors de bonne volonté. La bonne volonté ! que n'accordait-elle pas à cette disposition que le Seigneur lui-même chérit et à laquelle il a promis " la paix ", en attendant le ciel. Elle ne s'effrayait pas outre mesure, si elle reconnaissait parmi ces chères enfants des natures vives et ardentes, qui éprouvaient un peu de difficultés à se plier au joug de la discipline religieuse, mais en qui elle trouvait une *sincère bonne volonté*. Elle savait, pour employer l'expression aussi juste qu'originale d'un psychologue moderne, que " l'on met, sans doute, à dresser un barreau d'acier plus de vigueur qu'on n'en met pour dresser une baguette de saule ". Seulement, " c'est avec l'acier, continue le même auteur, qu'on forge les belles épées de combat, et les baguettes ne servent guère pour la bataille. De même, on peut fondre sur certaines âmes vigoureusement, elles se relèvent avec plus d'énergie. Il n'y a que les âmes de *terre glaise* à qui l'on ne peut pas toucher : la trace des doigts y reste. " – Avant de déclarer certains sujets impropres à la vie religieuse, elle conseillait de les éprouver auparavant. Si elle voyait ces âmes profiter de leurs épreuves pour s'élancer avec plus de générosité dans la voie de la perfection, elle était heureuse de les admettre dans la Congrégation. Si, au contraire, la tristesse et le découragement paralysaient chez elles tout effort pour le bien, leur sort était fixé. Mais, avec quels ménagements, avec quelle bonté elle leur faisait part des décisions du Conseil à leur égard ; puis, avec quelle sollicitude elle les

accompagnait de ses prières, quand elles étaient retournées dans le monde.



Mais la bonté de Mère Saint-Joseph n'était pas seulement bienveillante, elle était encore et surtout *bienfaisante*. Toute sa vie, elle ne fut, pourrions-nous dire avec vérité, occupée que d'une chose : aimer Dieu et se donner aux âmes pour Dieu.

Elle estimait, avec le bon saint Vincent de Paul, que si nous devons aimer le prochain, ce ne doit pas être seulement en paroles, mais " à la sueur de notre front, " et c'est ainsi qu'elle aimait ses Sœurs. Elle veillait sur leur santé avec une tendresse de mère, entrant dans le détail de leurs occupations, et les encourageant à lui faire connaître leurs besoins. Une jeune sœur, se voyant accablée de travail, avait un jour exposé timidement sa situation à la chère Mère. Celle-ci lui répond aussitôt : Vous avez bien fait de m'écrire. Ce n'est pas se plaindre cela ; c'est tout simplement éclairer les supérieures. J'enverrai une aide. "

A la maison-mère, on la voyait souvent se présenter pour réclamer sa part de travail à l'occasion de ces corvées, toujours plus ou moins pénibles, assez fréquentes dans les communautés ; et c'était alors peine perdue que d'essayer de l'en empêcher. Elle commençait par alléguer un prétexte de santé : " Ces exercices violents me font du bien, " disait-elle.

Mais si l'on voulait insister, elle coupait court à la discussion par des paroles comme celles-ci : " Ah ! voyez donc ces enfants qui ne veulent pas travailler avec leur mère. Très bien ! si vous ne me voulez pas pour compagne, je vais aller en trouver d'autres plus charitables que vous. " Il fallait bien céder alors. Il va sans dire que les jeunes Sœurs qui l'avaient accueillie ne se trouvaient pas les plus malheureuses et que sa présence ne contribuait pas peu à rendre agréables les besognes les plus ingrates.

En elle se vérifiait à la lettre cette parole du Maître : " Que celui qui est le plus grand d'entre vous soit comme celui qui sert. " Rien ne lui était plus doux que de rendre un service, de faire plaisir à quelqu'un. Les malades surtout étaient l'objet de ses maternelles bontés, de ses attentions les plus délicates : c'étaient " ses trésors ", comme elle le disait aimablement. Elles avaient, après Jésus au Tabernacle, sa première visite, le matin, et dans la journée souvent elle se rendait auprès d'elles pour les édifier par une pieuse lecture, ou s'arrêtait un instant pour leur dire au moins une parole affectueuse en passant. Mais c'était surtout quand elle voyait s'approcher la fin de leur exil qu'elle les entourait des plus tendres soins, qu'elle leur prodiguait ses encouragements et ses prières. " Qu'il fait bon mourir entre les bras de Mère Saint-Joseph ! " répétaient tour à tour les chères Sœurs qu'elle préparait ainsi au suprême départ. Et on le sentait, rien qu'à voir l'expression de paix et de confiance qui rayonnait sur leurs traits.

Parfois, nous racontait naguère une religieuse, notre bonne Mère, rencontrant à l'infirmerie une Sœur convalescente, l'invitait à aller passer une partie de la journée avec elle au bois. " Je travaillerai, moi, et vous vous reposerez. Le grand air vous fera du bien. " La perspective d'une promenade en une telle compagnie était à elle seule si engageante, que l'invitation était immédiatement acceptée avec reconnaissance. Elle-même se chargeait du panier de provisions, et quand l'heure du repas était venue, c'était encore elle qui mettait le couvert et préparait le menu du repas. Il ne fallait pas alors tenter de la suppléer : toute protestation de ce genre eût été pour le moins inutile et lui aurait peut-être fait de la peine.

Si l'on parvenait à saisir une occasion de lui faire plaisir à son tour, avec quelle affectueuse délicatesse elle savait reconnaître ces filiales prévenances : un jour, c'était par un mot de remerciement écrit de sa main, quelquefois par une image, un souhait de fête, ou encore l'un ou l'autre de ces mille petits riens qui sont *tout* quand le cœur les inspire, et qui savent faire tant de bien.

Donner du bonheur, en effet, c'était pour ainsi dire sa passion, et elle s'y employait continuellement. Elle voulait voir toutes ses sœurs heureuses : " Servons le Seigneur dans la joie ", répétait-elle souvent. Nous avons tant de raisons, nous, d'êtres joyeuses ! Que sont nos pauvres petites peines à côté de celles des gens du monde? D'ailleurs, voudrions-nous aller

au ciel sans une croix? Je comprends que nous pouvons être parfois sous le coup d'épreuves réelles et très sensibles; mais soyons toujours unies au bon Dieu, recevons tout de sa main et de son cœur. Alors l'amour divin adoucira nos souffrances, et nous apprendra le secret de souffrir en souriant ! "

Et en cela encore elle donnait l'exemple à côté du conseil. En récréation, sa figure habituellement grave, prenait une expression de gaieté douce qui faisait épanouir la joie sur tous les fronts. Elle aimait à jeter dans les conversations une note joyeuse, s'amusant des taquineries que se permettaient entre elles les plus jeunes, et riant de bon cœur au récit qu'on lui faisait de certaines aventures où les plus crédules n'avaient pas toujours le beau rôle. Elle aurait pu dire avec une dame célèbre : " Je suis née contente. " Nous pourrions ajouter, nous, qu'elle a su vivre et mourir contente. Mais si *naître contente* est une *faveur*, *vivre contente* – qui ne le sait – est une *vertu* ; et Mère Saint-Joseph fut d'autant plus heureuse qu'elle possédait à un plus haut degré la soumission à la Providence et la bonté qui fait goûter le bonheur même au sein de l'affliction. N'aimant et ne recherchant ici-bas que le bon vouloir divin, elle l'adora et l'aima même dans la mort, et elle *mourut* non seulement résignée mais *contente*: c'était une *récompense.*

Un des grands bienfaits dont Mère Saint-Joseph fut prodigue envers tous, ce fut la compassion. Nulle douleur ne s'exhala jamais en sa présence, sans que

son cœur y répondît à l'instant par la plus touchante sympathie. Forte pour supporter ses propres souffrances, elle ne pouvait contenir son émotion en voyant souffrir les autres, et plus d'une fois, les Sœurs éprouvées par la perte de ceux qui leur étaient le plus chers sentirent affluer en leurs cœurs les plus douces consolations, rien qu'à voir la compatissante Mère partager ainsi leurs peines et prier avec elles pour les êtres qu'elles pleuraient ..

Mais il est des larmes brûlantes qui se cachent aux regards humains ; il est des sanglots qui, longtemps étouffés, finissent par briser le cœur ; il est des blessures d'autant plus profondes et douloureuses qu'elles sont plus secrètes; il est, enfin, une souffrance qui attend un jour ou l'autre sur le chemin de la vie certaines âmes douées d'une plus grande sensibilité, – souffrance mystérieuse qu'on a appelée la " *solitude du cœur* " – que Dieu n'épargne pas toujours aux âmes religieuses elles-mêmes, et dont il se sert pour les sanctifier en leur apprenant à ne s'attacher qu'à lui seul, lui qui peut seul combler tous les vides du cœur. Ces douleurs morales parfois si aiguës, bien peu savent les découvrir. Mais rien n'échappait au regard pénétrant de Mère Saint-Joseph : elle semblait voir ce qui se passait dans le cœur de ses chères enfants. Elle comprenait combien il est dur de vivre isolé, non plus au milieu d'une foule indifférente, mais au sein même d'une famille où règnent pourtant l'union et la charité ; elle savait ce qu'il y a de cruel à se sentir " le cœur en exil " auprès de compagnes

qu'on aime, qu'on appelle du nom si doux de sœurs, qui en ont aussi l'affection, et à qui, cependant, on n'oserait dire le mal dont on souffre.

Vous ne l'aviez pas dit non plus à votre Mère, chère sœur qui avez connu ces heures d'angoisse, mais un jour vous avez été à la fois surprise et émue, en la voyant se pencher vers vous avec une bonté plus touchante que jamais. Quelles paroles sont tombées à ce moment de ses lèvres? nous l'ignorons. Mais, ce que vous avez oublié, peut-être, c'est que, sous l'influence de cette douce consolation que vous avez éprouvée alors, vous n'avez pu lire sans tressaillement une page où tout semblait écrit pour vous, et vous en avez souligné ces mots : " Il est doux de savoir qu'avec Dieu, il y a quelqu'un qui nous voit, qui nous comprend, qui, pour cela, nous estime et nous aime. " Cette page, vous le voyez, nous l'avons relue après vous. Nous pardonnerez-vous d'avoir osé lire entre les lignes, et surtout d'avoir livré le secret de votre âme – mais en gardant celui de votre nom?

La bonté de Mère Saint-Joseph, mais nous n'en finirions pas si nous voulions en rappeler toutes les manifestations. Que ne faudrait-il pas dire de ses voyages du Nord-Ouest, de ses prévenances tout affectueuses, de ce constant oubli d'elle-même qu'elle y faisait paraître.

Il n'est personne, croyons-nous, qui n'ait gardé de ses relations avec elle un souvenir ému–souvenir

que la plupart ont traduit par des réflexions souvent bien éloquentes. Un médecin protestant, qu'elle avait dû consulter au cours de sa visite annuelle à notre mission de Meriden, disait à l'une de nos Sœurs : " Votre Mère Saint-Joseph, c'est une figure qu'on voit une fois et qu'on n'oublie jamais. " Et il ajoutait : " Quelle femme ! "

Voici maintenant un témoignage plus précieux encore : " Oh ! la bonne Mère ! " s'écriait un prêtre, en sortant d'auprès d'elle. " On éprouve en sa présence un sentiment de respect qui ressemble à celui dont on se sent pénétré à l'entrée d'un sanctuaire. " Faut-il s'en étonner ? " Nous avons beau faire, nous ne pouvons emprisonner notre âme au dedans. " Cette parole si vraie de l'abbé Guibert explique tout : l'âme de Mère Saint-Joseph, toute remplie de Dieu, s'échappait et rayonnait autour d'elle, en y créant une atmosphère toute céleste.

Le vénérable curé de l'une de nos missions disait : " Savez-vous quelles sont les deux personnes dont la vue m'a laissé une plus vive impression ? – C'est Léon XIII et Mère Saint-Joseph. "



Puisque nous avons été amenée à parler des rapports de cette chère Mère avec les ministres du Seigneur, peut-être serait-ce le moment de rappeler la vénération profonde et toute surnaturelle dont elle se plut à les entourer. Son grand esprit de foi,

qui lui faisait comprendre toute la sublimité des fonctions sacerdotales, lui rendait la présence de Dieu en quelque sorte sensible dans la personne du prêtre. " Que c'est grand un prêtre ! " disait-elle souvent, et l'on sentait tout ce que cette expression si simple renfermait d'admiration et en même temps de confiance. Elle s'efforçait d'inspirer à ses filles les mêmes sentiments : " Faites-vous une loi, leur disait-elle, non seulement de ne pas parler, mais de ne pas penser même à ce qui vous aurait paru défectueux chez un prêtre: un défaut qu'on a remarqué dans un autre, mais dont on ne parle pas et auquel on ne pense pas, devient bientôt pour nous comme s'il n'existait pas. "

D'ailleurs, en ce point comme en tous les autres, son exemple était le plus éloquent de tous les enseignements. Comme elle était heureuse quand elle trouvait l'occasion de se dévouer pour les prêtres, de quelque manière que ce fût! Après des fêtes qui ont apporté à la communauté un surcroît de travail, elle écrit avec sa simplicité ordinaire : " Que j'ai eu de contentement pendant ces jours particulièrement agités ! Tout s'est fait avec ordre et entrain. Nous avons eu au banquet plus de trois cents convives: c'est vous dire qu'il y a eu de l'ouvrage pour occuper tout le monde ici, sans trop de fatigue cependant. " Mais voici le trait final où nous apparaît surtout cette âme de foi : " Il me semble que le bon Dieu aime ses petites Sœurs de l'Assomption avec plus de tendresse, quand elles se dépensent ainsi généreusement pour rendre service à ses ministres. "

Quels égards elle eut toujours pour les curés des différentes paroisses où elle avait fondé des missions ! Attentive à profiter des moindres circonstances pour leur faire plaisir, si parfois elle se voyait dans l'impossibilité de se rendre à certaines exigences, louables sans doute, mais qui ne pouvaient s'allier avec les intérêts de la Congrégation, elle refusait alors, en y mettant toutefois une telle délicatesse qu'il était impossible de lui en savoir mauvais gré. Il lui arriva même, avec la permission de ses supérieurs ecclésiastiques, d'accorder en certains cas des faveurs tout à fait spéciales.

Ainsi, à l'automne de 1891, le Révérend Messire Joachim Boucher, à qui l'âge et les infirmités ne permettaient plus de remplir les fonctions du ministère paroissial, avait demandé avec instance qu'il lui fût permis de se retirer au couvent de Louiseville dont il était le fondateur. Mère Saint-Joseph autorisa les Sœurs à le recevoir sous leur toit, bien que ce fût là déroger aux usages de la Communauté. La reconnaissance et la charité semblaient lui en faire un devoir, et ce devoir se doublait pour elle de la joie d'avoir fait plaisir à ce digne prêtre, " dont la présence, écrivait-elle à ses filles, ne saurait manquer d'attirer sur la mission les bénédictions du Seigneur."

Le même privilège avait été accordé, l'année précédente, à M. le Curé de Nicolet, l'abbé P. H. Suzor, qui venait d'obtenir de son évêque, alors Mgr Gravel, la permission de prendre sa retraite. Mère Sainte-Marie, qui était alors supérieure générale, avait, de

l'avis de son conseil, accepté les propositions du vénérable curé, mettant à sa disposition l'ancienne Maison-Mère appelée depuis lors "*La résidence Saint-Joseph*" (1). C'est donc auprès de nous que Mgr Suzor (2) voit s'écouler doucement, sous le regard de Dieu, sa paisible vieillesse, entouré des soins respectueux et empressés des religieuses de l'Assomption, dont deux sont spécialement chargées de cet établissement.

Mais ce respect de Mère Saint-Joseph pour les ministres de Dieu s'accentuait encore, s'il se peut, et devenait piété filiale envers ceux qu'elle voyait revêtus de la plénitude du sacerdoce. Leurs visites dans la maison étaient toujours accueillies avec une sainte joie, ainsi qu'on en jugera par ces lignes

(1) Bientôt après vint y habiter aussi M. l'abbé M. Roy, succédant comme aumônier à M. le Grand Vicaire Thibaudier qui avait rempli cette charge pendant quelques mois. Après s'être dévoué au bien des âmes pendant trois ans, ce digne prêtre fut remplacé, en 1893, par M. l'abbé H. Alexandre qui, malgré sa faible santé, rendit des services inappréciables à la communauté. Il y avait dix ans qu'il remplissait, avec autant de sagesse que de dévouement, ses fonctions d'aumônier, quand la mort vint le frapper, le 28 décembre 1903, un an seulement après le départ de notre chère Mère Saint-Joseph, qu'il avait assistée à ses derniers moments. Après un premier service à la cathédrale, le 31 décembre, eut lieu le lendemain, dans notre chapelle, un second service suivi de l'inhumation. Triste coïncidence: alors que partout l'époque joyeuse du premier de l'an mettait des sourires et des chants, la famille de l'Assomption accompagnait à sa dernière demeure la dépouille mortelle du prêtre pieux et bon qui la guidait dans les sentiers de la perfection. Il a voulu reposer à l'ombre de la croix de notre cimetière, au milieu des Sœurs dont il a béni le cercueil et qui attendent en paix le réveil de la résurrection.

La RÉSIDENCE SAINT-JOSEPH n'a pas cessé, depuis 1891, d'être la demeure habituelle de MM. les aumôniers de la congrégation qui s'honorent d'avoir pour commensal le vénérable doyen des prêtres de ce diocèse.

(2) A l'occasion de ses noces d'or sacerdotales, en 1889, le vénérable jubilaire avait vu Sa Sainteté Léon XIII, à la demande de Mgr Gravel dont il était le Grand Vicaire, lui conférer le titre de Prélat de sa maison.

empruntées à la circulaire qu'elle adressait à ses Sœurs, après la célébration du jubilé sacerdotal de Mgr Suzor: " Nous avons été favorisées de la présence de NN. SS. Decelles et Cloutier, de plusieurs hauts dignitaires ecclésiastiques et d'une centaine de prêtres. Tous ces ministres du Seigneur ont laissé après eux comme un parfum de sainteté : nous nous sentions tout ardeur à la prière, après leur passage dans la maison. Heureuses les fêtes d'ici-bas, quand elles sont un bienfait pour l'âme qui en a joui. "

Cette piété filiale qui avait animé ses rapports avec ses supérieurs ecclésiastiques, Mgr Cooke d'abord, puis Mgr Laflèche, elle la fit briller surtout envers le premier évêque de ce diocèse, Sa Grandeur Mgr Elphège Gravel, de si sainte mémoire. Et certes, il la méritait : par ses hautes qualités, sans doute, lui qui fut " l'un de nos orateurs sacrés les plus puissants, une intelligence d'élite, un esprit distingué et un grand cœur (1)", mais surtout par le constant intérêt qu'il témoignait en toutes rencontres à la communauté ; par la bienveillance avec laquelle il assurait à notre chère Mère l'appui de son encouragement ou de ses conseils.

Toujours, elle s'était plu à entourer d'attentions et d'égards le Père si bon dont elle appréciait hautement les éminentes vertus ; mais quand fut venue pour lui l'heure de l'épreuve ; quand, au printemps de 1899, il eût vu s'écrouler sa cathédrale encore ina-

(1) Mgr J.-S.-H. Brunault, *Circulaire au clergé*, 29 janvier 1904.

chevée ; et que, de ce temple magnifique qu'il avait rêvé d'offrir à la majesté divine, il ne resta plus que des ruines, elle sentit que sous cette étreinte douloureuse le cœur si sensible du Pontife avait dû se briser, et elle ne cessa dès lors de joindre à ses prières et à celles de toute la communauté les témoignages de la plus filiale sympathie.

Puis, comme elle avait partagé les souffrances du magnanime Pasteur, elle se réjouit avec lui de l'élévation à la dignité épiscopale de celui qui devait être le zélé continuateur de son œuvre, et que la Providence donnait alors au Pontife dont la santé était plus que chancelante, pour l'aider à porter sa croix.

La cérémonie si imposante de la consécration de Mgr Brunault fit éprouver à notre chère Mère Saint-Joseph de bien douces émotions. En ce jour si beau, où son âme s'élevait vers le Seigneur pour lui rendre grâces du grand don qu'il venait de faire à l'Eglise nicolétaine, elle dut être délicieusement émue par le langage tout vibrant de foi, de confiance et d'ardente charité du nouveau Pontife, – langage qu'elle était si bien capable de comprendre !

S'il a accepté, dit-il, le fardeau de l'épiscopat, c'est qu'il ne se reconnaît pas le droit de résister à la volonté de ses supérieurs. Il obéit donc, et il s'abandonne aveuglement à la divine Providence, comptant sur Celui qui sera sa force et son salut, ainsi qu'il a voulu l'exprimer si éloquemment par sa devise : *Fortitudo mea Dominus.* " Le Seigneur, ajoute-il, est prêt à déployer en ma faveur toute la

puissance de son bras ... Ce qu'il me demande pour m'assister et me bénir, c'est de la bonne volonté. Eh ! bien, s'écrie-t-il alors, il est possible que Je présume trop de mes dispositions intérieures ; mais je l'ai juré, il y a un instant, prosterné au pied de l'autel : s'il y a quelque part une âme coupable qui ait besoin, pour se convertir, de la dernière goutte de mon sang, avec la grâce de Dieu, je la verserai de tout mon cœur ; s'il y a quelque part un amer calice à boire, il me semble que je puis l'épuiser jusqu'à la lie ; pour répondre à ma vocation et remplir fidèlement la belle, la noble et douce mission qui m'est confiée par le Saint-Siège, s'il faut du dévouement et de l'amour, je le promets solennellement, je serai du moins un homme de bon vouloir, et j'aimerai (1) ! "....



Ce devait être la dernière des grandes joies de sa vie. Nous songions, nous, à une autre fête celle des Noces d'Or de l'Institut. Toutes nous espérions qu'en août 1903 notre bonne Mère Saint-Joseph serait au milieu de nous pour unir sa voix aux nôtres dans l'immense cantique d'actions de grâces qui s'élèverait alors vers le ciel. Elle-même rêvait de voir le couronnement d'une œuvre qui lui était chère : la construction de la magnifique chapelle qui, dans sa pensée, devait être le monument-souvenir de ces

(1) M. l'Abbé A. O. Papillon, *Souvenir du Centenaire.*



S. E. Mgr J.-S.-H. BRUNAULT,
Deuxième évêque de Nicolet



fêtes jubilaires. — " Après cela, disait-elle, je chanterai mon *Nunc dimittis.* "

Hélas ! cette terre promise dont la jouissance comblerait enfin les vœux de son ardente piété, elle ne devait jamais y entrer. De même qu'à Moïse, le Seigneur la lui montra de loin : en novembre 1902, en effet, les travaux étaient bien près d'être terminés ; elle put donc admirer la splendeur de ce temple, qu'elle n'avait voulu si beau que par respect pour le Dieu de l'Hostie ; mais quand, le Ier janvier 1903, la Majesté divine vint y fixer sa demeure, c'est du séjour éternel que notre chère Mère assista alors à cette première messe.

Au chapitre général de 1900, Mère Sainte-Brigitte avait été élue pour lui succéder, à la tête de la Congrégation, et Mère Saint-Joseph avait déposé avec un véritable bonheur le fardeau si redoutable de la supériorité.

L'admirable esprit de foi qui l'avait toujours animée envers l'autorité se révèle encore dans une lettre qu'elle écrivait à cette époque à une supérieure du Nord-Ouest : " D'autres vous ont appris avant moi la manifestation de la volonté divine dans nos élections. Le conseil se compose ainsi : Mère Sainte-Brigitte, Supérieure générale, Sœur Sainte-Monique, Assistante, Sœur Saint-Joseph, Sous-Assistante, Sœur Sainte-Joséphine, Dépositaire, et Sœur du Sacré-Cœur, Secrétaire. Vous avez, je n'en doute pas, béni avec nous la douce Providence de nous avoir donné une Mère capable de procurer la gloire du

bon Dieu et le plus grand bien de la Communauté. Notre chère Mère vous écrira elle-même aussitôt qu'elle en aura le loisir. En attendant, soyez sûres qu'elle vous porte toutes dans son cœur et qu'elle vous souhaite tous les bonheurs possibles, surtout l'union avec le bon Dieu qui est la source des vraies joies. Et puis, dans quelques mois, avec quel empressement volera-t-elle vers vous pour vous consoler, vous encourager, vous donner les témoignages de son maternel dévouement. "

Cette visite longtemps espérée par les chères missionnaires, Mère Sainte-Brigitte ne put l'effectuer. Atteinte d'une tumeur cancéreuse, elle avait dû subir, en mars 1901, une opération qui n'avait guère réussi qu'à ralentir les progrès de la maladie. Après trois mois d'un véritable martyre, la chère Mère descendait dans la tombe, emportant, malgré sa trop courte administration, l'estime de tous, aussi bien que l'affection et les regrets de la communauté. Elle laissait à Mère Sainte-Monique le soin de continuer son œuvre.

Un des premiers bonheurs de celle-ci fut d'accomplir ce voyage dans les missions du Nord-Ouest, annoncé par Mère Saint-Joseph, et dont le retour devait être marqué par un si douloureux événement. Mère Sainte-Monique nous était revenue dans la soirée du 31 octobre, et au réfectoire, le lendemain, fête de la Toussaint (1), un vigoureux coup de timbre,

(1) Ce " *Deo gratias* " du matin, au jour de la Toussaint, rappelle toujours aux Sœurs un mot aimable de Mère Saint-Joseph, qui nous révèle à la fois

signal d'une joyeuse récréation, annonçait à la Communauté l'heureuse arrivée des chères voyageuses. La journée qui commençait ainsi dans la joie ne devait pas se terminer avant qu'une douloureuse angoisse ne fût venue étreindre tous les cœurs.

Mère Saint-Joseph, en effet, après une nuit sans sommeil, avait voulu – fidèle jusqu'au bout à la plus exacte observance – se rendre le matin à tous les exercices en même temps que la Communauté (1). Bientôt, malgré toute son énergie, une fièvre intense la força de se mettre au lit. Le médecin appelé aussitôt auprès de notre vénérée malade constata une inflammation de poumons, ajoutant toutefois qu'il n'y avait pas encore lieu de s'alarmer, mais cette assurance ne parvenait pas à calmer des craintes qui n'étaient, hélas ! que trop fondées.

Le vendredi, 7 novembre, la congestion avait envahi les poumons et l'art s'avouait impuissant à l'empêcher d'accomplir son œuvre de mort. Seul, le céleste Médecin eût pu nous conserver encore notre chère

et sa gaîté douce et la touchante simplicité de sa dévotion. Parlant un jour de cette récréation qu'elle avait ainsi donnée, elle disait combien lui était chère cette "*fête des couronnés*, parmi lesquels nous comptons des âmes que nous avons particulièrement aimées." et en souriant elle ajoutait: "Il me semble que ce serait *une espèce de petit péché véniel* que de ne pas parler aujourd'hui pour honorer les saints."

(1) Mère Sainte-Monique, alors supérieure générale, ayant remarqué au déjeuner l'altération de ses traits, lui recommanda de se rendre à l'infirmerie, où l'on s'efforcerait de la soulager. A l'heure de la grand'messe, alors que toute la communauté attendait le moment de partir pour se rendre aux offices de la cathédrale, on vit la chère Mère – l'héroïque Mère, dirions-nous, – descendre quatre escaliers pour venir demander la dispense de cet exercice. Spectacle vraiment éloquent que celui de cette admirable obéissance.

Mère, comme il l'avait, l'année précédente, ramenée des portes du tombeau. Mais, cette fois, il ne devait se laisser fléchir ni par nos supplications ni par nos larmes. Le Seigneur avait hâte de convier à l'union éternelle cette âme qui n'avait vécu ici-bas que pour lui, et l'attente avait été trop longue déjà pour son amour.



A six heures et demie, Jésus-Eucharistie venait pour la dernière fois consoler par sa présence sa fidèle épouse et la fortifier aux approches de l'heure suprême. " La mort, a-t-on dit, révèle le secret des cœurs. " La mort, qu'avait-elle donc à nous dévoiler en Mère Saint-Joseph, sinon cette admirable simplicité que l'on s'était plu tant de fois à admirer ; sa confiance aveugle en la Providence que rien n'avait pu ébranler ; et enfin, ce qui résume tout, la délicatesse et l'intensité de son amour pour Dieu ?

Une religieuse, s'entretenant avec elle et la voyant absorbée par la pensée de l'au-delà, lui dit : " Mais, ma Mère, vous n'allez pas nous quitter ? " – " Je crois, en effet, que je vais mourir. J'ai toujours demandé à Notre Seigneur la grâce de penser constamment à lui, et pendant cette dernière maladie *je n'ai pas perdu le sentiment de sa divine présence.* Le bon Dieu a voulu, sans doute, m'exaucer avant de m'appeler à lui. " – Quelle touchante simplicité !

" Il n'est personne à qui la mort apporte si peu

de changements qu'à celui dont la vie a été une longue et invariable confiance en Dieu (1). " Or, qui de nous ne sait combien soumise et abandonnée au bon vouloir divin avait été l'existence de Mère Saint-Joseph ? Une fois, déjà, – il y avait à peine un an – elle s'était vue pour ainsi dire au seuil de l'éternité. Si grande avait été alors sa confiance qu'elle s'en était presque fait un reproche. " Je ne songeais qu'au ciel et au bonheur d'aller chanter les louanges du bon Dieu ", confiait-elle à Mère Sainte-Monique dans un entretien intime. " Je ne pensais pas à faire des actes de contrition. Le Seigneur m'a fait comprendre comme il faut être bien fidèle à purifier son âme chaque jour, puisque, au moment de la mort, on n'y pense pas. "

Et l'amour divin qui vous faisait ainsi désirer le ciel, chère Mère, n'était-ce pas un feu purifiant qui consumait en vous jusqu'à la moindre imperfection? O délicatesse de l'amour des saints !

Encore quelques heures, et pour cette âme le ciel va s'ouvrir. Avant de voir se fermer pour toujours ces lèvres qui ont laissé tomber tant de fois des paroles pleines de sublimes enseignements, Mère Sainte-Monique demande à la chère mourante de vouloir bien laisser à ses sœurs un dernier conseil, avant de les quitter. Ses yeux se ferment – un appel à Dieu, sans doute, – puis, humble jusque dans la mort, elle fait doucement signe qu'elle n'a rien à

(1) Le Père Faber. *Conférences sur la vie spirituelle.*

dire. Mais, si l'humilité triomphe, l'amour maternel réclame, et soudain, ouvrant une dernière fois les yeux, elle enveloppe d'un regard d'inexprimable tendresse les chères religieuses agenouillées auprès de son lit d'agonie, et qui laissent échapper du fond de leur âme brisée la prière divine : " O Père, que ce calice passe loin de nous. Cependant, que votre volonté se fasse ! "

Vers les onze heures de la nuit, toutes les sœurs se réunirent de nouveau. M. l'abbé Alexandre, notre Aumônier, récita les prières des agonisants, et lui donna une dernière absolution. Quelques instants plus tard,- exactement, onze heures et quarante-cinq minutes - le Seigneur attirait à lui, cette âme qui l'avait tant aimé, et notre chère Mère Saint-Joseph expirait doucement, comme l'enfant qui s'endort en souriant, les yeux fixés sur le visage de son père. Oh ! que le Psalmiste a bien raison de s'écrier que " la mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur " !

" *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus !* "

Nous n'entreprendrons pas de faire le récit des douloureux moments qui suivirent les derniers instants de Mère Saint-Joseph. Il est des sentiments dont la plume même la plus éloquente ne saurait rendre toute la poignante intensité : que pourrait-on attendre de la nôtre ?

Disons plutôt combien furent réconfortants, pour notre famille religieuse si profondément affligée, les

témoignages d'estime et de vénération qu'on se plut à déposer sur la tombe de notre vénérée Fondatrice, aussi bien que la délicate sympathie dont elle se sentait l'objet. L'expression la plus touchante lui en fut donnée par le Premier Pasteur du diocèse et par Mgr Brunault, son dévoué coadjuteur : tous deux s'empressèrent de venir, au lendemain de la mort de notre chère Mère, exprimer leurs regrets et prier auprès de ses restes mortels.

Mgr Gravel ne s'en tint pas là, et, ne jugeant pas notre chapelle assez vaste pour contenir la foule pieuse qui se presserait dans son enceinte, au jour des funérailles, il voulut que le service funèbre fût chanté à la cathédrale. Lui-même y chanta l'absoute, Mgr de Tubuna était aussi présent, ainsi que plusieurs prêtres et un grand nombre de fidèles, amis ou anciennes élèves, venus pour rendre un suprême hommage à la mémoire de cette grande éducatrice.

Ainsi, par une admirable disposition de la Providence, se réalisait en Mère Saint-Joseph la parole de Notre Seigneur : " Celui qui s'humilie sera exalté ".

A l'humble religieuse qui avait choisi de vivre inconnue et oubliée, dans le silence et l'obscurité de sa retraite ; qui, dans l'œuvre à laquelle le Seigneur avait voulu l'associer, avait constamment cherché " à n'être rien pour que lui-même fût tout " ; qui, enfin, n'avait pas même osé laisser à ses filles une parole dernière, – parole sacrée qui, sur ses lèvres mourantes, eût été à la fois et le testament de la

fondatrice et l'adieu de la mère – on a fait, comme aux grands du monde, les honneurs d'une pompe funèbre, l'affection et la reconnaissance se sont plu à publier ses bienfaits, et il n'est partout qu'une voix pour exalter ses vertus et chérir sa mémoire.

***

" Le plus beau des spectacles d'ici-bas, disions-nous en commençant ce travail, n'est-ce pas le vol, l'ascension des âmes pures vers Dieu ? " Nous venons de suivre l'âme de notre chère Mère Saint-Joseph dans cette sublime ascension, et nous voici arrivées, de sommet en sommet, jusqu'aux cimes lumineuses où nous avons vu se consommer la suprême immolation. Arrêtons-nous un instant sur ces hauteurs où se découvrent à nos âmes les horizons de l'infini – et qu'on permette à l'auteur de déposer ici la plume. Toute réflexion serait de trop, nous semble-t-il, en présence de ce spectacle d'une incomparable grandeur.

Reposons nos yeux fatigués des tristesses de l'exil sur cette figure illuminée déjà des sereines clartés de la Patrie, écoutons encore cette voix qui, toujours, ici-bas, sut raviver dans les âmes la force, la consolation et l'espoir. Oui, qu'elle parle à celles qui



MAISON MERE ACTUELLE

n'ont rien perdu pour elle de leur filiale tendresse, et qui de ses bontés se souviennent toujours. Qu'elle parle encore à celles, nombreuses aussi, qui auraient voulu la connaître et qui l'auraient tant aimée : ne sont-elles pas, elles aussi, ses enfants ?

Et moi, bonne Mère Saint-Joseph, en terminant ces pages où, non seulement, comme Joseph de Maistre, " j'ai versé toute ma tête ", mais où j'ai mis tout mon cœur, me permettrez-vous de vous adresser une prière ? Il me semble, en effet, au souvenir de toutes mes hésitations, de mes craintes, de ce sentiment de douloureuse impuissance que j'éprouvais, en face de cette tâche, – douce à ma piété filiale, sans doute, mais trop lourde à mes faibles épaules, – oui, il me semble que j'ai le droit de vous demander aujourd'hui une récompense.

Rien qu'à contempler d'un regard d'affectueuse admiration votre figure aimée, à me pencher sur votre cœur si bon pour en mieux comprendre le rythme suave et si apaisant, à sentir, par instants, mon âme vibrer délicieusement à l'unisson de la vôtre, il y avait là, je le sais, une première et bien précieuse récompense. Mais laissez-moi vous demander davantage :

Cette enfant, à qui vous avez fait entrevoir un reflet des surnaturelles beautés qui ont attiré sur vous les regards de prédilection du Maître, bénissez-la en ce jour. Guidez ses pas encore mal assurés dans les sentiers de la vie parfaite, où elle veut marcher à votre suite ; révélez-lui les secrets de cette vie

d'intimité avec Jésus qui a été la vôtre ici-bas. Et puis, bénissez aussi son travail : suppliez le Maître de communiquer à ces lignes une vertu mystérieuse qui entraîne les âmes dans la voie du sacrifice, et qui, secondant en nous l'œuvre de la grâce, nous aide toutes à devenir de ferventes religieuses, de vraies enfants de notre douce Mère, la Vierge triomphante et glorieuse.

Fête de la Très Sainte Trinité,
30 mai 1915.

TABLE DES MATIÈRES

VIE DE MÈRE SAINT-JOSEPH

Fondatrice de la Congrégation des Sœurs de l'Assomption
de la Sainte Vierge, Nicolet.

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANT.

CHAPITRE II

LA JEUNE FILLE.

CHAPITRE III

L'ÉLUE DU SEIGNEUR.

CHAPITRE IV

L'APOTRE.

CHAPITRE V

LA MÈRE.

CHAPITRE VI

LA RELIGIEUSE.